

Université de Montréal

**Exploitation sexuelle à des fins commerciales en Inde :
expériences de femmes prostituées à la gare de Varanasi**

par

Marie-Pierre Gauthier

École de criminologie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maîtrise (M.Sc)
en criminologie

août 2010

© Marie-Pierre Gauthier, 2010

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**Exploitation sexuelle à des fins commerciales en Inde :
expériences de femmes prostituées à la gare de Varanasi**

Présenté par :
Marie-Pierre Gauthier

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Estibaliz Jimenez,
présidente-rapporteuse

Marie-Marthe Cousineau,
directrice de recherche

Claudine Gagnon,
examinatrice externe

Résumé

L'exploitation sexuelle à des fins commerciales fait de plus en plus de victimes en Inde. Compte tenu de l'ampleur constatée du phénomène et de la gravité de ses multiples conséquences, notre recherche vise à mieux connaître et comprendre l'expérience vécue par les femmes se livrant à des activités sexuelles contre rémunération. Plus précisément, elle a comme objectifs de décrire le cheminement ayant conduit ces femmes à se livrer à de telles pratiques ainsi que leur réalité quotidienne et comment elles perçoivent leur situation pour ensuite être en mesure de formuler des propositions d'interventions préventives ou s'adressant aux femmes se livrant déjà à des activités sexuelles à des fins commerciales.

Nous avons choisi de nous intéresser aux femmes vivant et se prostituant à la gare de Varanasi. Une approche qualitative a été privilégiée dans la réalisation de la recherche. Huit entrevues ont été réalisées avec des femmes et fillettes qui se prostituent à la gare, trois avec des intervenants sociaux y travaillant et l'observation in situ a permis d'enrichir le matériel recueilli.

Ces prostituées sont souvent issues d'un milieu familial dysfonctionnel. C'est en situation de fuite ou d'abandon familial qu'elles s'installent à la gare. Il s'agit d'un endroit où les femmes sont en situation d'extrême vulnérabilité et où les conditions de vie sont misérables. Exposées aux dangers de la vie à la gare et accessibles aux proxénètes, la prostitution devient une option pour y survivre. Les besoins d'intervention auprès de ces femmes sont multiples et y répondre est complexe. Une approche favorisant la réduction des méfaits et la prévention paraît être les avenues à privilégier.

Mots-clés exploitation sexuelle à des fins commerciales, victimes, Inde, trajectoire expérience, intervention, femmes

Abstract

The sexual exploitation for commercial purposes is making more and more victims in India. Considering the scale of the phenomenon and the gravity of its multiple consequences, our research aims at knowing better and at understanding the experience lived by women engaged in sexual activities against payment. More precisely, the objectives of our research are to describe the progress having driven these women to be engaged in such practices as well as their daily reality and how they perceive their situation, to be then capable to formulate propositions of preventive interventions or addressed to the women being already engaged in sexual activities for commercial purposes.

We chose to interest ourselves in the women living and prostituting themselves at the train station of Varanasi. A qualitative method was privileged in the realisation of the research. Eight interviews were conducted with women and girls who prostitute themselves at the train station and three with social workers already involved on site. The observation in situ allowed to enrich the collected data.

These prostitutes often come from a dysfunctional family circle. It is in situation of flight or family abandonment that they settle down at the train station. It is a place where the women are in situation of extreme vulnerability and where the living conditions are miserable. Exposed to the dangers of the life at the station and accessible to the pimps, prostitution becomes an option to survive. The needs of intervention with these women are multiple and answering to those needs is complex. A harm reduction policy and prevention appear to be avenues to be privileged.

Keywords : sexual exploitation for commercial purposes, victims, India, path, experience, intervention, women

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	i
ABSTRACT	ii
TABLE DES MATIÈRES	ii
LISTE DES SIGLES ET DES ABRÉVIATIONS	vi
REMERCIEMENTS	vii
PRÉAMBULE	viii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : Ce qu'on sait de l'Inde, de la place de la femme et des activités sexuelles à des fins commerciales qui s'y pratiquent	5
1.1 Quelques données sur l'Inde	6
1.2 La femme en Inde	7
1.3 La conception du mariage en Inde	10
1.4 Perception de la sexualité	10
1.5 L'exploitation sexuelle à des fins commerciales	11
1.5.1 L'aspect légal.....	11
1.5.1.1 <i>Les conventions et protocoles</i>	11
1.5.1.2 <i>La législation nationale</i>	12
1.5.2 Le phénomène.....	13
1.5.3 Les victimes et les facteurs associés	14
1.5.4 Les conséquences.....	16
1.6 Le système judiciaire, un allié qui n'en est pas un	19
1.7 Des interventions réussies	22
1.7.1 Odanadi Seva Samsthe.....	23
1.7.2 Prerana.....	24
1.8 Problématique	25
1.9 Cadre théorique	27

CHAPITRE 2 : Méthodologie.....	30
2.1 Justification de la méthodologie.....	31
2.2 Le terrain de recherche	31
2.3 Critères d'échantillonnage et stratégies de recrutement.....	33
2.3.1 Les femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales.....	33
2.3.2 Les intervenants	35
2.4 La collecte de données.....	36
2.4.1 Les entretiens	36
2.4.2 Des observations	39
2.5 Déroulement de la collecte de données.....	40
2.6 L'analyse du matériel	43
2.7 Considérations éthiques.....	44
2.8 Les limites de notre étude.....	45
CHAPITRE 3 : Activités sexuelles à des fins commerciales à la gare de Varanasi : ce que nous en avons vu et ce qu'il en est du point de vue des femmes et des intervenants	47
3.1 La gare de Varanasi.....	48
3.1.1 Le stand à rickshaws	50
3.1.2 Les organismes œuvrant à la gare	53
3.1.3 Quelques histoires de cas	55
3.2 Les trajectoires de vie avant la gare.....	58
3.2.1 Les conditions de vie socio-économiques et familiales	58
3.2.2 L'éducation	61
3.2.3 Le départ : la quête d'une vie meilleure.....	62

3.3	La gare comme milieu de vie	65
3.3.1	Vivre à la gare	65
3.3.2	La prostitution : une option de survie à la gare	72
3.3.2.1	<i>Les premiers jours à la gare: la désillusion</i>	72
3.3.2.2	<i>La menace du viol</i>	74
3.3.2.3	<i>Le double rôle du mari</i>	77
3.3.2.4	<i>La police</i>	83
3.3.2.5	<i>La mafia</i>	85
3.3.3	La prostitution à la gare: un aperçu de son fonctionnement	86
3.3.3.1	<i>Le proxénète</i>	86
3.3.3.2	<i>Le « travail »</i>	87
3.3.3.3	<i>La « carrière » d'une prostituée</i>	91
3.4	Les défis de l'intervention	93
3.4.1	Établir le contact	93
3.4.2	Quitter la gare	95
3.4.3	Trouver une alternative de travail	97
3.4.4	La stigmatisation	100
3.4.5	Vers une approche de réduction des méfaits?	102
3.4.6	L'impact de l'intervention auprès des enfants	107
	CONCLUSION	109
	BIBLIOGRAPHIE	118
ANNEXE A	Fiches signalétiques	vi
ANNEXE B	Formulaire de consentement pour les intervenants	vi
ANNEXE C	Verbatim pour le consentement des femmes et des filles	viii
ANNEXE D	Plan de la gare	viii

Liste des sigles et des abréviations

CEDAW : Convention pour l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'encontre de la femme

DSSRF : Dr. Shambhunath Singh Research Foundation

ECPAT : End Child Prostitution, Child Pornography and Trafficking of Children for Sexual Purposes

HDRN : HIV and Human Development Resource Network

ITPA : Immoral Traffic (Prevention) Act

MWCD : Ministry of Women and Child Development, Government of India

ONG: Organisation non gouvernementale

ONU : Organisation des Nations Unies

ONUDC : Office des Nations Unies contre la drogue et le crime

SAARC : South Asian Association for Regional Cooperation

UNDP : United Nations Development Programme

UNODC : United Nations Office on Drugs and Crime

WHO: World Health Organisation

Remerciements

La réalisation et l'aboutissement de cette recherche, un projet qui a su nous stimuler tout au long de son exécution, n'aurait été possible sans la contribution de plusieurs personnes.

Nous voulons tout d'abord remercier notre directrice de recherche, Mme Marie-Marthe Cousineau. Merci pour son aide, son encouragement et sa présence. Merci aussi à Sara sans qui ce projet n'aurait pu voir le jour. Merci de nous avoir fait connaître l'Inde, d'avoir rendu possible une expérience incroyable et enrichissante et d'avoir permis des rencontres inoubliables. Merci également à tous ceux qui nous ont partagé leur passion pour l'Inde, à ceux qui nous ont soutenus pendant notre séjour en terre indienne et à ceux qui l'ont agrémente.

Nous tenons enfin à remercier le CRI-VIFF et l'École de criminologie pour leur support financier.

Préambule

Alors que nous étions en quête d'un projet de mémoire qui saurait nous stimuler et nous permettre de vivre une expérience de recherche à l'étranger, nous avons eu des nouvelles d'Émilie, une vieille connaissance. Émilie est en Inde depuis près de huit ans et œuvre principalement auprès des femmes et enfants habitant les gares de l'Inde; New Delhi d'abord, puis Varanasi. C'est dans cette dernière ville qu'elle a mis sur pied son plus récent projet : ouvrir une maison qui pourrait accueillir les femmes prostituées vivant à la gare. Bien que les principales intéressées se disaient de prime abord enchantées par ce projet, une fois la maison ouverte, pas une seule n'a voulu s'y installer. Elles ont, par contre, accepté d'y envoyer leurs filles. Ce revirement de situation qui laissait Émilie perplexe a piqué notre curiosité. Pourquoi ont-elles refusé? Quelles sont leurs contraintes? De quoi ont-elles réellement besoin? Que désirent-elles? Ainsi est née l'idée du sujet du présent mémoire. Émilie acceptait de nous accueillir, nous guider et nous accompagner dans la réalisation de notre projet qui lui permettait de faire le point sur la situation et la pertinence de la ressource, devenant ainsi une source d'informations précieuse.

Ce séjour de recherche a été, pour nous, une initiation à ce pays déroutant, coloré et dans lequel nous avons constamment eu l'impression de déambuler en plein cœur d'un film. Les images, les sons, les odeurs, tout paraissait irréel, et ce, jusqu'à la fin de nos cinq mois en terre indienne.

Mais au préalable, une préparation pré-départ s'imposait. Nous avons d'abord suivi des cours de hindi pour en arriver à au moins baragouiner la langue parlée dans la région de l'Inde où nous allions. Ces cours nous ont aussi servi d'introduction à la culture de notre pays d'accueil. Puis, nous avons assisté à un séminaire interdisciplinaire sur l'Inde offert conjointement par le département d'anthropologie et le Centre d'études et de recherches internationales (CÉRIUM) : *Inde, surprenante modernité*. Ce dernier consistait en un survol culturel, politique, économique et social.

Tant dans nos cours de hindi que durant le séminaire, nous avons rencontré des passionnés de l'Inde. Ils nous ont partagé leurs expériences personnelles au sein de ce pays, que ce soit à titre de chercheur ou de touriste, tout en nous aiguillant sur des lectures pertinentes et des films à visionner pour parfaire nos apprentissages. S'ajoutait à tout cela, une bonne préparation psychologique au choc culturel que nous risquions de vivre dès nos premiers instants dans l'univers indien.

Deux semaines avant notre départ, Émilie nous apprenait qu'elle était atteinte de tuberculose et qu'elle quittait le pays pour un peu plus d'un mois, pour de se soigner. Ainsi commença l'aventure, c'était le début d'une série d'imprévus et d'ajustements. Le premier septembre 2009, nous embarquons dans l'avion, destination : Inde.

Malgré toute notre préparation préalable, le choc fut immense et la réalisation de notre mémoire un peu plus compliquée que prévu.

INTRODUCTION

Les écrits montrent la place et le rôle de l'Inde dans la problématique de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales des femmes et des enfants. Elle compte un nombre important de victimes d'exploitation sexuelle et les recherches existantes rapportent qu'elles seraient de plus en plus jeunes. Les conditions socioéconomiques ainsi que la discrimination envers les personnes de sexe féminin contribuent à augmenter leur vulnérabilité face à l'exploitation sexuelle. Chaque jour, deux cents filles et femmes commenceraient à se prostituer, en Inde 80% y étant forcées (ONU DC, 2006). Les conséquences sont nombreuses et lourdes pour les victimes. À celles d'ordre social s'ajoutent les conséquences physiques, psychologiques et émotionnelles. De plus, si la femme indienne souffre de discrimination, être une prostituée constitue l'apogée de l'exclusion sociale. Les besoins d'intervention sont dès lors considérables.

Outre les voyageurs qui y transitent quotidiennement, les gares de l'Inde sont un endroit où quantité de sans-abris ont élu domicile. Chaque jour y amène de nouveaux venus. Parmi ceux-ci, bon nombre sont des femmes et des fillettes qui, pour survivre, commenceront à se livrer à des activités sexuelles contre rémunération. Émilie, une connaissance travaillant auprès d'elles à la gare de Varanasi, nous a raconté leurs histoires. Elles nous ont touchées et nous avons voulu en apprendre davantage sur ces jeunes femmes et leur réalité. Émilie mettait alors sur pied de nouveaux projets d'interventions s'adressant à ces femmes. En constant apprentissage sur ce que vivent ces femmes et fillettes dans les gares du pays et leurs besoins en matière d'intervention, elle nous a donné l'opportunité de nous rendre en Inde pour réaliser notre recherche. Le premier septembre 2009, nous quitions donc Montréal en direction de Varanasi, Inde.

À la suite de nos lectures, nous avons alors en tête la nécessité d'approfondir les connaissances sur le phénomène de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales pour pouvoir proposer des actions adaptées à la situation des victimes, dans notre cas, les jeunes femmes de la gare.

Bien que des chercheurs se soient penchés sur les caractéristiques des victimes, les causes et les conséquences du phénomène, peu d'entre eux se sont arrêtés à étudier, avec une méthodologie qualitative, la trajectoire suivie par les femmes se retrouvant en situation d'exploitation sexuelle ainsi qu'à l'expérience qu'elles vivent au quotidien. Les recherches se sont également surtout intéressées aux victimes à l'intérieur des bordels alors que les conditions de vie sont différentes pour les prostituées dans les gares. Il paraissait pertinent d'étudier le phénomène sous ces angles.

À l'aide d'une méthodologie qualitative et en nous intéressant à leur point de vue ainsi qu'à ceux des intervenants qui les côtoient, la présente recherche vise à décrire et comprendre l'expérience des femmes indiennes, se livrant à des activités sexuelles contre rémunération à la gare de Varanasi. Il convient de mieux en saisir les tenants et les aboutissants afin d'être plus en mesure de formuler des propositions d'interventions préventives ou s'adressant aux femmes déjà aux prises dans une telle situation. Pour ce faire, nous avons étudié la trajectoire et le quotidien de huit jeunes femmes prostituées de la gare de Varanasi ainsi que l'expérience de trois intervenants y oeuvrant.

Le premier chapitre fait état des connaissances actuelles sur le trafic humain, plus spécifiquement sur l'exploitation sexuelle à des fins commerciales en Inde. Une brève présentation du pays et un positionnement sur la place de la femme en Inde sont d'abord faits. Ensuite, les causes et les conséquences de l'exploitation sexuelle ainsi que la législation nationale et internationale s'y rattachant sont abordées dans ce chapitre. Les interventions de deux organismes indiens travaillant auprès des femmes se livrant à des activités sexuelles contre rémunération sont présentées. En tenant compte du bilan ainsi obtenu, nous avons construit notre objet d'étude et précisé le contexte théorique dans lequel il s'inscrit.

Le chapitre deux est consacré à la méthodologie employée pour l'atteinte des objectifs de recherche. Le choix d'une méthodologie qualitative, de l'utilisation de l'entretien ainsi que de l'observation est expliqué. Le terrain de recherche, les stratégies de recrutement des interviewées et le déroulement de la collecte de données sont ensuite décrits. Nous présentons également les difficultés rencontrées sur le terrain, celles inhérentes à la population à l'étude et les limites en découlant.

Le chapitre trois consiste en l'analyse et la discussion des résultats obtenus. Il commence par une description détaillée de notre terrain de recherche, la gare de Varanasi, à partir de nos observations. Nous enchaînons ensuite par l'analyse des trajectoires de vie des femmes rencontrées avant qu'elles arrivent à la gare, appuyée par des extraits d'entrevues. Les raisons du départ, de l'installation à la gare ainsi que le vécu et les expériences avec lesquels elles y arrivent sont étudiés. Puis, la désillusion des femmes à leur arrivée, la menace du viol, le rôle du mari et les acteurs de la gare permettent l'analyse du phénomène de la prostitution comme mode de survie pour ces femmes. Ensuite, nous nous attardons à ce qu'impliquent se prostituer à la gare et y vivre. Les réalités de leur quotidien sont également étudiées et discutées. Le chapitre se termine par l'identification des besoins en matière d'intervention auprès des femmes se livrant à des activités sexuelles contre rémunération à la gare. Les expériences des intervenants et le discours des femmes prostituées font ressortir les défis de l'intervention auprès de cette population. Des pistes d'intervention sont enfin analysées.

CHAPITRE 1

**Ce qu'on sait de l'Inde, de la place de la femme
et des activités sexuelles à des fins commerciales qui s'y pratiquent**

L'Inde, comme bien d'autres pays, compte un nombre important de victimes de l'exploitation sexuelle, ce qui a mené les chercheurs et différentes organisations mondiales à s'intéresser au phénomène. Le présent chapitre vise à faire état de ces connaissances, notamment concernant l'Inde. Pour commencer, un bref portrait de l'Inde puis une mise en contexte social et culturel de la femme indienne sont présentés. Ensuite, nous nous intéressons à la législation nationale et internationale de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales. Plus loin, nous examinons les causes et conséquences du phénomène pour les victimes ainsi que les failles du système judiciaire indien pour leur venir en aide. Nous étudions également deux organisations indiennes travaillant auprès des femmes se livrant à des activités sexuelles contre rémunération et proposant des pistes d'intervention prometteuses. Finalement, le contexte théorique dans lequel s'inscrit la présente étude est présenté.

1.1 Quelques données sur l'Inde

Sur son territoire de 3,29 millions de kilomètres carrés, l'Inde abrite 1,05 milliard de personnes, ce qui correspond à plus de 15% de la population mondiale (Nair, 2004). Le pays se démarque également par son nombre d'enfants, soit les personnes de moins de dix-huit ans, puisqu'on en dénombre plus 400 millions, ce qui représente 42% de la population indienne et 19% des enfants dans le monde (Ministry of Women and Child Development (Inde) 2006). La société indienne est reconnue pour sa diversité culturelle, ethnique et linguistique (Organisation des Nations Unies, 2008).

Selon les statistiques répertoriées, un peu plus du quart de la population indienne vit sous le seuil de la pauvreté (Nair, 2004; World Health Organisation, 2007). Par ailleurs, environ 62% des Indiens pratiquent l'agriculture comme moyen de subsistance (Nair, 2004). Cependant, une migration urbaine se fait ressentir de façon de plus en plus importante, ce qui a pour conséquence d'augmenter le nombre d'habitants dans les bidonvilles, au sein desquels les conditions de vie sont déplorables (WHO, 2007).

On y dénote souvent un manque d'accès à des services essentiels tels l'électricité, des emplacements sanitaires et l'eau qui est généralement puisée à la pompe (WHO, 2007). Les personnes socioéconomiquement démunies sont surreprésentées dans les taux de mortalité en Inde, notamment les femmes et les enfants. Ce pays présente effectivement des déficiences en ce qui a trait à la santé, principalement dues à un manque d'infrastructure ainsi qu'à l'importance de la malnutrition (Nair, 2004). Le travail des enfants est également une problématique d'actualité puisque les chiffres révèlent que 10,4 millions d'enfants travailleraient en Inde (Nair, 2004).

Le taux d'alphabétisation de la société indienne est de 65,4%, mais diffère selon les sexes. Les études rapportent en effet qu'il est de 54,1% chez les femmes et de 74,0% pour les hommes (Nair, 2004; WHO, 2007).

1.2 La femme en Inde

L'Inde, société patriarcale, présente un important problème de discrimination envers les femmes, même si la Constitution de l'Inde garantit des droits égaux aux femmes et aux hommes et que le pays soit signataire de déclarations contre la discrimination selon le genre, telles la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, ainsi que la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, en 1993 (ONU, 2008; Khosla, 2009). Les femmes se trouvent effectivement marginalisées par la société indienne bien que, selon le rapport national que le pays a présenté à l'ONU en 2008, les dirigeants travailleraient à mettre fin à cette réalité par l'entremise de divers programmes de sensibilisation (ONU, 2008).

Les auteurs illustrent la pauvreté en Inde en mentionnant qu'elle a « un visage de femme » (Manohar, 2002; Khosla, 2009). Selon les chiffres rapportés par Khosla (2009), parmi la proportion d'Indiens vivant sous le seuil de la pauvreté, 70% sont des femmes. L'auteur ajoute qu'il s'agirait d'une réalité plus difficile pour les femmes compte tenu de la discrimination exercée à leur égard (Khosla, 2009) et du fait qu'elles sont dépendantes des hommes (Sleightholme et Sinha, 1996). Ceci étant, il appert que les femmes sont moins favorisées que les hommes quant au respect de leurs droits, tel le droit à la propriété, à l'éducation, aux services de santé, aux services financiers et à la facilité d'accès à d'autres services, dont l'alimentation (Misra, Mahal et Shah, 2000; Chanana, 2008; John, Ravinder, Palriwala, Émilieswati et Alpana, 2008; Khosla, 2009).

La discrimination envers les femmes commencerait dès l'enfance (MWCD, 2006). Les fillettes en sont victimes, car elles suscitent une préoccupation moindre que celle accordée aux garçons par rapport à l'alimentation, à la scolarisation, à la dimension affective et sur le plan des soins de santé, qui se traduit également par une sous-vaccination (John et coll., 2008). Fernandes (2005) rapporte d'ailleurs qu'au sein des familles pauvres, l'aide pouvant être apportée par les filles à la maison prime sur leur éducation.

La place de la femme sur le marché du travail est également défavorisée par rapport à l'homme (Misra et coll., 2000). Les hommes bénéficient d'un salaire plus élevé que les femmes, dans les cas où elles en perçoivent un (Sleightholme et Sinha, 1996; Khosla, 2009). Les femmes, présentant souvent des lacunes en ce qui a trait à l'éducation ainsi qu'aux compétences techniques, risquent davantage d'occuper un emploi inférieur, informel et d'œuvrer dans des conditions précaires (Khosla, 2009). Khosla (2009) soutient également que certaines d'entre elles travaillent à partir de leur domicile afin d'assurer une présence auprès de leurs enfants, et ce, pour un salaire qui tiendrait de l'exploitation. Il précise : « poor women in particular, are easily exploited because of their financial dependence /desperation for work, informal nature of work, the lack of awareness of the laws and the absence of any access to recourse» (p.15). Enfin, John et ses collaborateurs (2008) expliquent que la belle-mère de la femme mariée la préfère à la maison que sur le marché du travail, afin qu'elle s'acquitte des travaux domestiques qui, autrement, lui reviendraient.

Non seulement il existe en Inde une discrimination dans le traitement réservé aux femmes et aux hommes, mais l'Inde est également aux prises avec un déficit de 35 millions de femmes (Nair, 2004; John et coll.; 2008; Khosla, 2009). Habituellement, les pays devraient avoir une proportion d'hommes et de femmes sensiblement équivalente. Or, il ne s'agit pas du cas de l'Inde. Les femmes y représentent moins de la moitié de la population, soit 47,3% (Khosla, 2009). Autrement dit, les études rapportent un ratio hommes-femmes déficitaire comptant 933 femmes pour 1000 hommes (Nair, 2004; John et coll.; 2008; Khosla, 2009), ratio encore plus faible dans les grandes villes passant à

831 femmes pour 1000 hommes, notamment en raison d'une plus grande migration des hommes vers les villes (Khosla, 2009). Ce déficit semble également s'aggraver (Nair, 2004; John et coll., 2008; Mitra, 2008; Khosla, 2009). John et ses collaborateurs (2008), tout comme Nair (2004) avant eux, mentionnent que chez les 0 à 6 ans, le nombre de filles pour 1000 garçons est passé de 945 à 927, de 1991 à 2001.

Ce déficit peut en partie s'expliquer par la pratique de l'avortement sélectif, des infanticides à l'égard des fillettes, de la négligence et des mauvais traitements dont elles sont victimes (Nair, 2004; John et coll., 2008; Khosla, 2009). En Inde, un garçon est généralement considéré plus utile à la famille, car il rapporte de l'argent à la maison, assure la descendance et soutient ses parents lorsqu'ils sont vieux. Une fille, pour sa part, est davantage perçue comme une occasion de perte, car après son mariage elle quitte sa famille au profit de sa belle-famille et une dot doit être versée à cette dernière (Banerji, 2008; John et coll., 2008).

Selon John et ses collaborateurs (2008), le déséquilibre dans le ratio hommes-femmes appuie l'idée que l'inégalité entre les sexes se maintient en Inde. Les auteurs affirment que la diminution constante du nombre de femmes et les raisons qui y contribuent illustrent la faible considération de la société indienne à leur égard. L'Inde se situe d'ailleurs au 114^e rang sur 134 pays au classement de l'index d'égalité des sexes du Forum économique mondial (Times of India, 2009).

De plus, chaque année, les autorités policières enregistrent un important nombre de femmes et d'enfants rapportés disparus (Nair, 2004). En effet, entre 1996 et 2001, un total de 134 870 femmes sont portées disparues, pour une moyenne annuelle de 22 480, et 266 847 enfants le sont, ce qui représente annuellement une moyenne de 44 476 (Nair, 2004). Les chiffres laissent aussi voir un phénomène en hausse. Selon Manohar (2002) et Nair (2004), il y aurait un lien entre ces disparitions et le trafic de femmes et d'enfants.

1.3 La conception du mariage en Inde

En Inde, le mariage revêt une grande importance. Il est encore souvent perçu, autant pour les hommes que pour les femmes, comme un devoir et une obligation sociale (Banerjee, 1999). Dans cette société patriarcale, il permet à la femme d'acquérir un certain statut, tout en faisant qu'elle reste subordonnée à son mari (HIV and Human Development Resource Network et United Nations Development Programme-TAHA, 2006).

Karlekar (2008 :234) ajoute que:« marriage continue to be universally regarded as essential for a girl, in India, irrespective of class, caste, religion and ethnicity, as control of her sexuality and it's safe transference into the hands of the husband are given a prime importance». En effet, une femme célibataire, séparée ou veuve, n'appartient à aucun homme puisqu'elle n'a pas de mari. Par conséquent, elle est accessible aux hommes et s'expose à du harcèlement sexuel ainsi qu'à l'exploitation sexuelle (Sleightholme et Sinha, 1996).

1.4 Perception de la sexualité

Bien que l'Inde soit le pays d'origine du Kama-sutra, «traité indien de l'art d'aimer » (Le Petit Larousse illustré, 2005), la sexualité demeure taboue et aucune manifestation ne doit être vue; s'embrasser sur la bouche est déjà trop (Banerji, 2008). Dans son livre *Sex and Power*, Banerji (2008) mentionne que, pour la majorité des Indiens, la sexualité est un sujet de mauvais goût dont il ne faut pas parler. Elle se pratique à l'intérieur du mariage et a une fonction reproductive (Banerji, 2008; Seshu, 2008). Si ce n'est pas le cas, et qu'un plaisir en est retiré, cela doit être tu.

Banerji (2008) souligne que dès l'enfance une distance est imposée entre les personnes de sexe opposé (Banerji, 2008). À l'école, les filles sont assises et jouent entre elles et il en va de même pour les garçons. L'auteure insiste sur le fait que plus les Indiens avancent en âge, plus cette distance est importante afin d'éviter de s'exposer à l'attirance et au désir sexuel. Pour un adulte, parler à une personne de sexe opposé risque d'engendrer rumeurs et vérifications de la nature de la relation (Banerji, 2008).

Les attitudes et croyances divergent relativement à la sexualité de l'homme et celle de la femme. Pour l'homme, il paraît normal d'avoir des envies de nature sexuelle alors que pour la femme cela est embarrassant et jugé méprisable (HDRN et UNDP-TAHA, 2006). Selon Banerji (2008; 297) « women are not only expected to be impassive about sex but they must also be restrained in their appearance taking care to rein all independent expression of sexuality. A woman's sexuality is not her own to assert her individuality with and she must accept the fact that it is for the exclusive use of men ». L'honneur de la femme est beaucoup associé à sa sexualité et, par conséquent, son abstinence avant le mariage et sa fidélité au mari sont requises. Si elle y déroge, les conséquences peuvent être lourdes (Sleightholme et Sinha, 1996; Seshu, 2008).

1.5 L'exploitation sexuelle à des fins commerciales

1.5.1 L'aspect légal

1.5.1.1 Les conventions et protocoles

L'Inde est signataire de plusieurs conventions et protocoles internationaux visant à combattre la traite des êtres humains et, dans un même élan, l'exploitation sexuelle à des fins commerciales, une de ses finalités. Bien que nous nous intéressions plus spécialement au phénomène de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales, il nous est apparu impossible de dissocier les deux dans les textes de loi produits par les instances internationales dont les principaux seront maintenant brièvement présentés.

La Convention pour la répression de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui (Convention de 1949), de l'ONU mentionne que la traite des personnes ainsi que la prostitution sont « incompatibles avec la dignité et la valeur de la personne humaine » (Préambule). Selon celle-ci, les prostituées ne sont pas des criminelles, mais des victimes qui ont des besoins de protection. Il faut plutôt punir celui qui « embauche, entraîne ou détourne autrui pour la prostitution » (Article 1) que les prostituées (O'Connor et Healy, 2006).

Ensuite, l'article 6 de la *Convention pour l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'encontre des femmes* (CEDAW) de 1979 mentionne que les « États parties doivent prendre toutes les mesures appropriées, y compris des dispositions législatives, pour supprimer, sous toutes leurs formes, le trafic des femmes et l'exploitation de la prostitution des femmes ».

Une notion importante est introduite dans le Protocole de Palerme (2000), celle de la demande. En effet, selon l'article 9.5, les États parties doivent « adopter ou renforcer des mesures législatives ou autres... pour décourager la demande qui favorise toutes les formes d'exploitation des personnes, en particulier des femmes et des enfants... » (O'Connor et Healy, 2006).

1.5.1.2 La législation nationale

C'est sous l'article 23(1) de la Constitution de l'Inde que le gouvernement interdit toutes formes de traite des êtres humains ainsi que le travail forcé, en particulier la prostitution. Elle en fait une protection fondamentale (Nair, 2004; MWCD et UNICEF, 2006; UNODC, 2009).

En 1956, l'Inde a instauré une loi spéciale, le *Immoral Traffic (Prevention) Act* (ITPA) qui devient la principale loi concernant la traite des êtres humains et, par conséquent, l'exploitation sexuelle en Inde (Jayasree, 2004; HDRN et UNDP-TAHA, 2006). Cette loi rend illégal l'exploitation sexuelle et l'abus de personne, le fait de tenir un bordel, de tirer profit de la prostitution d'autrui, d'enrôler une personne dans la prostitution, de forcer une personne à se prostituer, etc. Elle pénalise la prostitution « visible », par exemple la sollicitation et l'action de se prostituer dans des endroits publics ou près (à moins de 200 mètres) de ceux-ci tout en édictant que le gouvernement se doit de secourir et de réhabiliter les personnes qu'il soupçonne être des prostituées. (Sleightholme et Sinha, 1996; Jayasree, 2004; MWCD et UNICEF, 2006; HDRN et UNDP-TAHA, 2006)

En contrepartie, l'action de se prostituer n'est pas un acte répréhensible en Inde : elle est tolérée pourvu que la personne s'adonnant à ce type d'activité ait plus de dix-huit ans, qu'elle le fasse de façon volontaire et dissimulée au grand public (Sleightholme et Sinha, 1996; Debrata, 1997; Jayasree, 2004; HDRN et UNDP-TAHA, 2006).

1.5.2 Le phénomène

L'Office des Nations Unies contre la drogue et le crime (ONUDC, 2006) mentionne qu'il n'existe pas de définition légale de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales. Néanmoins, selon le *Immoral Traffic (Prevention) Act* (ITPA), la prostitution est criminelle lorsqu'il y a exploitation à des fins commerciales d'une personne, c'est-à-dire « if a woman or a child is sexually exploited and any person gains out of the same » (Nair, 2007 :8).

Dans le même ordre d'idée, la *Convention on Preventing and Combating Trafficking in Women and Children for Prostitution* de la SAARC (2002) édicte, à l'alinéa 2 de l'article 1 : « prostitution means the sexual exploitation or abuse of persons for commercial purposes ».

Dans ce mémoire, nous utiliserons de façon interchangeable les termes « prostitution » et « exploitation sexuelle à des fins commerciales » ainsi que les termes « prostituée » et « victime de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales ».

Notons que l'Inde figure parmi les pays touchés par la problématique de l'exploitation sexuelle et qu'elle joue même un rôle important dans l'étendue de ce phénomène, puisqu'il s'agit d'un pays source qui, d'une part, permet le déplacement des victimes entre les pays et, d'autre part, accueille des victimes provenant d'autres pays (Manohar; 2002; Nair, 2004; HDRN ET UNDP-TAHA, 2006; End Child Prostitution, Child Pornography and Trafficking of Children for Sexual Purposes (ECPAT), 2008; UNODC et MWCD, 2008). Son emplacement géographique, aux abords du Népal et du Bangladesh, faciliterait le transport des victimes, en apparence des migrants, conséquence des frontières poreuses de l'Inde et du Népal (Nair, 2004; UNODC et MWCD, 2008).

Bien qu'il soit laborieux d'estimer le nombre de victimes en raison de la clandestinité du phénomène, le Ministry of Women and Child Development du gouvernement indien (2008) évalue à trois millions le nombre de prostituées au pays, dont 40% seraient des mineurs. Ceci est sans compter que la demande de jeunes filles paraît croissante. Il semblerait, d'ailleurs, que la majorité des femmes adultes victimes d'exploitation sexuelle le sont depuis l'enfance (Nair, 2004; Gupta, 2008). Selon l'UNICEF (2006), ce serait en Inde que l'on retrouverait le plus grand nombre de jeunes filles s'adonnant à la prostitution.

1.5.3 Les victimes et les facteurs associés

Plusieurs facteurs sociaux, culturels et économiques rendent femmes et enfants à risque de devenir des victimes de l'exploitation sexuelle en Inde. Henschel (2003: 8) mentionne notamment: « inequality, social exclusion and discrimination: discriminatory attitudes based on gender, caste, ethnicity or national origin may give the children a low social status and therefore make them more vulnerable ».

La pauvreté, associée à la vulnérabilité économique et sociale des femmes, figure parmi les principales causes et facteurs facilitant l'exploitation de celles-ci, y compris des jeunes filles (Sleightholme et Sinha, 1996; Misra et coll., 2000; WHO, 2001; Manohar, 2002; Jayasree 2004; MWCD, 2006; HDRN et UNDP-TAHA, 2006; Sahni et Shankar, 2008; UNODC et MWCD, 2008). En effet, par leur faible éducation les jeunes filles présentent une méconnaissance de leurs droits, une certaine ignorance et naïveté (Manohar, 2002; Henschel, 2003). Cela ne facilite pas leur intégration au marché du travail qui, de toute façon, en raison de leur sexe, leur offre des opportunités d'emplois souvent précaires (Manohar, 2002). Nous avons également vu qu'il est plus difficile pour une femme de vivre dans la pauvreté que ce ne l'est pour l'homme.

De plus, il arrive que des parents de familles pauvres vendent leur fille pour obtenir de l'argent nécessaire à leur survie. Ou encore, lorsqu'il est temps de la marier, s'ils sont incapables de payer la dot, les parents céderont leur fille à un inconnu n'en demandant pas (Manohar, 2002; Fernandes, 2005).

Les mariages précoces, qui seraient le lot de bien des jeunes, contribuent également à la vulnérabilité des filles face à l'exploitation sexuelle (Sleightholme et Sinha, 1996; Misra et coll., 2000; Manohar, 2002; Fernandes, 2005; MWCD, 2006). Elle guette aussi les femmes de familles défavorisées qui doivent trouver un gagne-pain pour rapporter de l'argent au foyer familial (Misra et coll., 2000).

Les recherches montrent également que les victimes d'exploitation sexuelle proviennent souvent de familles problématiques. Elles peuvent avoir été témoins de violence intrafamiliale, de toxicomanie dans leur entourage, tout comme avoir elles-mêmes subi des abus psychologiques, physiques et sexuels (Manohar, 2002; Henschel, 2003; Fernandes, 2005). Il s'en suivrait une faible estime de soi, une tendance à consommer alcool et drogues comme stratégie d'adaptation et un désir de fuir le domicile familial, en quête d'une vie meilleure (Henschel, 2003; Fernandes, 2005). De plus, en raison de la stigmatisation, des violences physique, sexuelle et psychologique auxquelles elles sont exposées, les filles de prostituées sont plus à risque d'être victimes du commerce sexuel (MWCD, 2006).

À ces facteurs s'ajoutent des croyances selon lesquelles avoir une relation sexuelle avec une femme vierge guérie de certaines maladies transmises sexuellement, par exemple, le SIDA (Henschel, 2003; Fernandes, 2005). Une telle croyance influencerait la demande de jeunes filles vierges de la part des clients.

Les trafiquants profiteraient donc des vulnérabilités de leurs victimes pour les amener, par divers moyens et ruses, vers l'exploitation sexuelle. En corollaire, en raison des conditions de vie précaires dans lesquelles se trouvent les jeunes victimes, consentir au travail sexuel deviendrait, en quelque sorte, un ultime moyen de survie (WHO, 2001; Gupta, 2008; Sahni et Shankar, 2008).

1.5.4 Les conséquences

Les conséquences pour les victimes d'exploitation sexuelle sont importantes et lourdes. Elles sont d'ordres physique, psychologique, émotionnel et social. Elles sont principalement dues à la nature du travail qu'elles doivent faire, aux divers abus qu'elles y subissent et aux conditions lamentables de vie auxquelles elles sont exposées (Fernandes, 2005). Après avoir été victimes de trafic, on l'a vu, le plus souvent à des fins d'exploitation sexuelle, les victimes sont à risque de subir de graves violences physiques, sexuelles et psychologiques (Manohar, 2002; Nair, 2004).

En ce qui a trait aux conséquences physiques et sur la santé, les études montrent que les victimes d'exploitation sexuelle sont susceptibles de se trouver aux prises avec diverses maladies transmissibles sexuellement, dont le SIDA, et d'avoir subi plusieurs avortements, desquels découlent des dysfonctions du système reproducteur (Manohar, 2002; Fernandes, 2005). Elles souffriraient également de séquelles physiques découlant des manifestations de violences à leur égard (Fernandes, 2005). Les victimes présenteraient aussi divers troubles respiratoires et souffriraient de malnutrition en raison de leurs conditions de vie et de l'état de pauvreté dans lequel elles évoluent (Fernandes, 2005). Enfin, elles présenteraient des dépendances à l'alcool et aux drogues qui entraîneraient leur lot de conséquences physiques (Manohar, 2002; Fernandes, 2005).

L'obtention de soins de santé peut s'avérer difficile pour les prostituées. Il semble, entre autres, que le personnel hospitalier profite de la faible connaissance de leurs droits et de l'illettrisme de la plupart d'entre elles, pour leur faire payer des frais en réalité inexistantes (Seshu, 2003). Les prostituées rapporteraient aussi être victimes de moqueries de la part du personnel qui se permettrait de leur poser des questions superflues ou humiliantes, par exemple sur diverses positions sexuelles (Bharat Aggleton et Tyrer, 2001; Seshu, 2003). Certaines raconteraient être obligées d'avoir des rapports sexuels avec les médecins ou travailleurs sociaux (Seshu, 2003).

De plus, elles peuvent se voir refuser des soins de santé sous prétexte qu'elles sont atteintes et, par le fait même, porteuses du VIH/SIDA (Patkar et Patkar, 2000; Seshu, 2003). Elles sont d'ailleurs tenues responsables de la transmission et de la prolifération de ce virus même si, souvent, elles n'ont pas de pouvoir décisionnel sur le port du condom par l'homme (Bharat et coll., 2001; Chathukulam et John, 2002; Seshu, 2003). Il appert également que lorsqu'une prostituée se présente à l'hôpital pour obtenir des soins de santé, un prélèvement sanguin est parfois réalisé en vue d'effectuer un test de dépistage du VIH/SIDA, sans l'en informer ni lui demander son consentement (Misra et coll., 2000; Bharat et coll., 2001).

La vulnérabilité des prostituées sur le plan de la santé physique associée aux agissements du personnel médical contribuent à augmenter les mauvaises conditions de santé qui sont le lot du plus grand nombre (Misra et coll., 2000).

Les victimes d'exploitation sexuelle présenteraient nombre de problèmes mentaux, psychologiques et émotionnels (Manohar, 2002; Nair, 2004; Fernandes, 2005). Fernandes (2005) souligne que ces troubles peuvent être en lien avec les difficultés qu'elles ont connues dans le passé. Les victimes présenteraient ainsi des lacunes importantes quant à l'estime de soi et la confiance en soi (Fernandes, 2005). L'exploitation aurait également un impact sur leur développement sexuel et, par conséquent, sur leur sexualité (Fernandes, 2005; Nair, 2004). Certaines ressentiraient une haine envers elle-même, un sentiment d'inutilité, des difficultés à faire confiance aux autres et à entrer en relation avec autrui (Nair, 2004).

Si elles sont secourues, Nair (2004) mentionne que les filles et les femmes prostituées sont à risque de subir un choc post-traumatique, de présenter des états dépressifs, des troubles alimentaires, des troubles de la personnalité ou des désordres psychotiques.

Les victimes peuvent aussi avoir recours à certains mécanismes de défense telles la dissociation, la normalisation et l'identification à leur agresseur comme stratégie d'adaptation (Nair, 2004). Chathukulam et John (2002) soulignent que ces femmes en viennent à développer une dépendance émotionnelle et sociale aux hommes faisant partie de leur vie, que ce soit leurs proxénètes, amant ou protecteur. Ils ajoutent :

In order to survive in the sex industry, and avoid social disapprobation and disabilities, 88 per cent of the sex workers (de leur échantillon) lived with a male partner, described variously by them as husbands, lovers or caretakers. The sex workers have been found to be paying a heavy price, both in material and physical terms, for maintaining these partners. (p.188)

Les auteurs notent aussi des conséquences considérables sur le plan social pour les femmes se livrant à des activités sexuelles contre rémunération. En effet, si la femme indienne souffre de discrimination, être une prostituée constitue l'apogée de l'ostracisme social. En Inde, la prostitution est perçue comme un acte immoral et sale. Quant aux prostituées, elles font partie d'un groupe marginal de la société, au point d'être classées dans une caste à part, non pas inférieure dans la hiérarchie, mais n'en faisant pas partie (Seshu, 2003). Elles sont également vues comme une menace pour le public, puisqu'on considère qu'elles risquent de le souiller (Bharat et coll., 2001). Cornish (2006) mentionne une tendance à blâmer les victimes de trafic en vue de l'exploitation sexuelle. Elles seraient considérées responsables de leur destin et, en quelque sorte, ouvertes et consentantes à l'exploitation (Cornish, 2006).

Il est difficile pour les victimes d'exploitation sexuelle de réintégrer leur famille tout autant que leur communauté, car elles portent dorénavant l'étiquette de prostituée (Patkar et Patkar, 2000; Nair, 2004, MWCD, 2006). Par conséquent, elles doivent lutter non seulement pour apprendre à s'accepter en tant que personne, mais également pour se faire accepter par leurs proches et la société dans son ensemble (Patkar et Patkar, 2000; Nair, 2004).

La famille et le mariage tiennent, on l'a vu, une place importante dans la société indienne. Mais lorsque les femmes sont connues pour être prostituées, bien que mariées et même souvent mères, il apparaît que bien souvent, dans ce cas, la communauté ainsi que la famille coupent les liens avec celles-ci, qu'elles s'adonnent encore à la prostitution ou non (Cornish, 2006). De fait, selon Cornish (2006), ces femmes sont considérées comme n'étant pas dignes de se marier et d'avoir une famille. Cette position se répercute également sur leurs enfants qui sont eux aussi stigmatisés (Sleightholme et Sinha, 1996). Les enfants peuvent être victimes de railleries de la part de leurs pairs à l'école, et ce, s'ils ont seulement la chance d'être acceptés dans un établissement scolaire et de le fréquenter (Seshu, 2003; Jayasree, 2004; Cornish, 2006). Les filles, quant à elles, sont considérées « non mariables ».

La réintégration est donc difficile et augmente les probabilités d'être à nouveau victime d'exploitation sexuelle. Il appert effectivement que des victimes qui en sont secourues connaissent une seconde victimisation et se retrouvent à nouveau dans une situation d'exploitation. Selon les chiffres obtenus dans la recherche de Nair (2004), ce serait le cas de près du quart d'entre elles.

1.6 Le système judiciaire, un allié qui n'en est pas un

Bien qu'ils soient censés être synonymes de protection, les prostituées craignent les policiers. En effet, Misra et ses collaborateurs (2000) rapportent qu'elles sont fréquemment victimes de harcèlement de leur part. Il semblerait que les policiers profitent de leur ignorance, notamment en ce qui concerne leurs droits, et de leur infériorité, pour leur soutirer de l'argent en échange de leur liberté à la suite d'une arrestation (Misra et coll., 2000). Les prostituées seraient souvent victimes de harcèlement et détenues par les policiers (Misra et coll., 2000). Les chercheurs dénoncent également les brutalités policières envers les prostituées (Patkar et Patkar, 2000; Chathukulam et John, 2002; Jayasree, 2004). Ceci étant, elles ont peu de recours si elles sont victimes d'agressions physiques et/ou sexuelles de la part de leur proxénète, de leur « madame » (tenancière de bordel) ou de leurs clients. En effet, il arrive souvent que les policiers n'enregistrent pas leurs plaintes puisqu'ils les considèrent non fondées ou parce qu'ils voient les prostituées comme un bien public, c'est-à-dire n'ayant pas de droit sur leur propre corps (Patkar et Patkar; 2000; Chathukulam et John, 2002).

Selon certaines recherches répertoriées, l'État échoue à assurer la protection des droits humains des prostituées (Misra et coll., 2000; Patkar et Patkar, 2000; Sanyal, 2006). Patkar et Patkar (2000) lui reprochent d'importantes lacunes concernant l'expression d'une réelle volonté politique de combattre ce phénomène. Ils déplorent également le fait que l'Inde ait adopté une position abolitionniste en matière d'exploitation sexuelle à des fins commerciales alors qu'elle est tolérée à l'intérieur des « Red Light District » (Patkar et Patkar, 2000). On observe d'ailleurs un certain manque de cohérence dans la loi puisque la prostitution n'y est pas proscrite, mais la sollicitation l'est (Debrata, 1997).

Il est aussi reproché à l'ITPA (*Immoral Traffic (Prevention) Act*) d'être davantage employé contre les prostituées que pour éliminer les trafiquants, proxénètes et tenancières de bordels, autant d'activités interdites par la loi (Debrata, 1997; Jayasree, 2004). Selon les statistiques rapportées dans l'étude de Jayasree (2004), 90% des personnes arrêtées en vertu de l'ITPA sont des prostituées alors que 10% sont des clients, tenancières de bordels ou proxénètes. Il appert cependant que le *Immoral Traffic (Prevention) Amendment Bill* de 2006 propose certaines modifications, dont la suppression de la punition de la sollicitation et la poursuite des clients (Sanyal, 2006). Ces modifications sont, à ce jour, encore à l'étude (UNODC, 2009).

Dans son étude, Debrata (1997) dénonce le fait que certains policiers soient de connivence avec les trafiquants et les tenancières de bordels. Ils recevraient effectivement des pots-de-vin, notamment pour faire en sorte qu'une fille mineure soit dorénavant enregistrée en tant que femme adulte. Dès lors, les policiers procéderaient à une arrestation basée sur de fausses allégations, en indiquant, par exemple, que la jeune fille faisait de la sollicitation. Cette dernière, prétendument d'âge adulte, serait gardée détenue, puis libérée sous caution le lendemain. Une telle procédure contribue à augmenter la dette des jeunes filles envers les trafiquants ou la tenancière du bordel, qui paie non seulement le pot-de-vin, mais aussi la caution, que les prostituées devront ensuite lui rembourser.

Les policiers collecteraient également une certaine somme d'argent à l'ouverture d'un bordel, en échange de leur protection. Cette somme varierait en fonction du nombre de filles mineures qui s'y trouveront. De cette façon, explique l'auteur, la police contribue au maintien, voire encourage, l'exploitation sexuelle, qui plus est de mineures, ce qui est également l'avis de Sleightholme et Sinha (2002).

Il existerait également des moyens de détournements lorsque l'arrestation se rend jusqu'à la magistrature.

Pour les prostituées d'âge adulte, il arrive qu'elles soient représentées par un avocat engagé par les trafiquants ou proxénètes (MWCD et UNICEF, 2006). En outre, le Ministry of Women and Child Development du gouvernement indien et l'UNICEF (2006) indique que les juges ignorent souvent le réel bienfait que peut procurer l'application adéquate de l'ITPA pour les victimes.

En ce qui concerne les mineures, il appert, encore une fois, que leur âge est souvent falsifié et qu'elles sont, par conséquent, traitées à tort comme des femmes prostituées adultes. De plus, il arrive que la tenancière du bordel, ou toute autre personne y oeuvrant, réussisse à flouer le magistrat en prétendant être la mère, la grand-mère ou encore la tante de la fillette (Debrata, 1997). Elles jouiraient alors de la complicité des policiers les aidant à établir leur crédibilité. Dans ces circonstances, la jeune fille est retournée à la prostitution. Sleightholme et Sinha (2002) ajoutent que plusieurs représentants du système judiciaire, peu importe où ils sont situés dans la hiérarchie, s'enrichissent au détriment des prostituées qui seraient perçues ainsi : « fallen women who have no right to justice, to freedom from violence or rape, who have lost their right to be a part of this society that has created them » (p.146).

Paradoxalement, dans le but de secourir les victimes d'exploitation sexuelle, des descentes policières seraient exécutées dans les bordels. Mais celles-ci manqueraient de professionnalisme et d'efficacité. En outre, les policiers se montreraient violents ainsi qu'irrespectueux envers les prostituées (Pratkar et Pratkar, 2000; HDRN et UNDP-TAHA, 2006). Debrata (1997) souligne que lors de ces raids, les prostituées sont gardées en détention provisoire alors que proxénètes, tenancières de bordels et clients restent en liberté. Elle ajoute que les descentes sont davantage réalisées afin d'être inscrites dans les registres et ainsi faire état de bonnes pratiques policières, et pour remplir les quotas, que dans une réelle intention de secours.

Enfin, il appert que certains policiers conspirent afin d'arrêter principalement les prostituées adultes, plutôt que les mineures, car elles peuvent être libérées sous caution et ensuite retournées dans le bordel (Debrata, 1997). Les filles mineures arrêtées, lorsque leur minorité est connue, seront pour leur part envoyées dans des maisons de réhabilitation (*rescue home*), faisant piètre figure (Misra et coll., 2000; Pratkan et Pratkan, 2000). En effet, les auteurs déplorent qu'il s'agisse d'une mesure forcée plutôt que volontaire et dénoncent le manque d'infrastructure dans ces maisons, c'est-à-dire l'absence de véritables programmes de réhabilitation et de réintégration socioéconomique ainsi que d'interventions inadéquates (Misra et coll., 2000; Pratkan et Pratkan, 2000; HDRN et UNDP-TAHA, 2006; MWCD, 2006). Ces maisons seraient même qualifiées de « second bordel » (Misra et coll., 2000).

Enfin, si l'accès à la Justice, et notamment la capacité de faire valoir ses droits fondamentaux, présente un défi de taille pour la majorité des femmes en Inde, en raison de manque de ressources financières qui marque leur situation et la nécessité d'un support adéquat (Bates, 2006), nous pouvons facilement imaginer ce que cela peut être pour une femme victime d'exploitation sexuelle.

1.7 Des interventions réussies

Malgré la vulnérabilité de certaines femmes à devenir des victimes d'exploitation sexuelle, des conséquences de celle-ci, comment se fait-il que, dans un contexte similaire, certaines parviennent à s'en sortir? Quelles sont les stratégies qui fonctionnent? Pour tenter de répondre à ces questions, nous nous référerons à deux organisations existant depuis quelques années et dont les pratiques semblent mener à des réussites. Il s'agit d'Odanadi Seva Samsthe (Odanadi Welfare Organization) et de Prerana. Ces organismes adoptent le même point de vue que le nôtre en considérant les prostituées comme des victimes du phénomène d'exploitation sexuelle.

1.7.1 Odanadi Seva Samsthe

Odanadi Seva Samsthe est un organisme fondé en 1984 et basé à Mysore, dans l'état du Karnataka. Odanadi signifie, en Kannada, la langue parlée dans le Karnataka, « un ami pour toutes saisons ». Sa cause : les enfants et les femmes victimes d'exploitation sexuelle. Non seulement l'organisme tente de les secourir, mais depuis 1992 il est également une voix non négligeable dans l'éducation du public en vue de combattre et de freiner le phénomène de la traite des êtres humains et l'une de ses conséquences directes : l'exploitation sexuelle à des fins commerciales.

Les activités d'Odanadi Seva Samsthe pour les enfants et femmes victimes d'exploitation sexuelle ne se limitent pas à les sortir de ce milieu. En effet, l'organisme travaille également à leur réhabilitation, leur réintégration et leur l'autonomisation (empowerment). Selon Parashuram, l'un des fondateurs de Odanadi, en leur apprenant un nouveau métier l'organisme aurait secouru et contribué à la réinsertion sociale de 1230 femmes, libéré 650 mineurs des mains de trafiquants et permis à 550 enfants de retourner vivre dans leur famille (Sen, 2006).

Selon Sen (2006 : 4), le travail des intervenants d'Odanadi s'organise comme ceci :

Gathering sex workers together into collectives, reaching out to them first with issues like health, legal mechanisms to protect them and then forcing them to think about the future of their children. The last worked to galvanize them into thinking about alternative livelihoods in order to spare their children the ordeal of a similar existence. Parashuram offered help to them with small sums of money so that they could explore economic options like tea-stalls, vegetable vending etc. and send their children to school.

Il est effectivement important pour l'organisme d'éviter le trafic de seconde génération, raison pour laquelle, d'une part, il aide les femmes à assurer une bonne éducation à leurs enfants et, d'autre part, il intervient directement auprès de ceux-ci.

Pour Odanadi, il est s'avère nécessaire de travailler de concert avec la police, le gouvernement, d'autres organismes ainsi que les médias, dans le but d'obtenir du support et de publiciser ses interventions (Sen, 2006).

Une telle approche permet la sensibilisation du public à la situation des femmes et des enfants victimes d'exploitation sexuelle à des fins commerciales. Leurs interventions auprès de ceux-ci sont d'ordre médical, psychosocial, économique. Elles visent également à trouver d'autres possibilités d'emploi ainsi qu'à améliorer la perception et l'acceptation de soi. L'organisme préconise un « *continuous follow-up action, emotional and economic support* » dans le processus de réinsertion sociale des victimes d'exploitation sexuelle (Sen, 2006 : 7).

1.7.2 Prerana

Prerana est également un organisme s'adressant au phénomène de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales. Il est situé dans l'état du Maharashtra et existe depuis 1986. Prerana oeuvre principalement à la réinsertion des femmes et des enfants s'adonnant à des activités de prostitution. L'organisme travaille aussi à la reconnaissance, notamment par le gouvernement, des enfants et des femmes prostituées comme étant des victimes d'exploitation sexuelle. Selon les chiffres obtenus par Patkar et Patkar (2000), plus de 715 enfants ont profité de son centre de nuit (Night Care Center), plus de 1000 enfants ont participé au programme de soutien éducationnel, au moins 375 enfants ont bénéficié du programme de placement institutionnel et plus de 5000 femmes ont pu bénéficier des divers programmes et activités visant, notamment la santé, l'éducation sociale, l'autonomisation ainsi que la nutrition.

Pour réaliser ses activités de réinsertion, Prerana travaille en collaboration avec plusieurs partenaires, dont le gouvernement, des organismes non gouvernementaux (ONG), des médias et certains élus. Les auteurs mentionnent que l'organisme oeuvre sur plusieurs plans (santé, social, éducation, etc.) et sur la multiplicité de facteurs (causes, conséquences) entourant l'exploitation sexuelle, car pour Prerana la solution ne peut pas être unidimensionnelle. De plus, l'organisme fonctionne avec une mentalité « au jour de jour », chaque jour amenant son lot de problèmes et difficultés pour les victimes. En effet, les intervenants travaillent sur les besoins, au quotidien, présentés par les femmes et les enfants fréquentant l'organisme. Parallèlement, ils s'affairent sur les interventions suivantes (in Patkar et Patkar, 2000 : 117) :

- *provision of immediate relief: material, social and psychological;*
- *linking the victim to a group effort in self-development;*
- *providing assistance in getting:*
 - a) *long term direct input*
 - b) *long term indirect input*
 - c) *collective insulation
against re-victimization*
 - d) *hope for the future*
 - e) *trust in transformation*
 - f) *a collective identity*
 - g) *a rights perspective*
 - h) *a new self-identity*

La stigmatisation étant un élément nuisible non négligeable pour la réussite de la réinsertion, Prerana aide les femmes à changer l'image qu'elles ont d'elles-mêmes et celle que la société lui renvoie. Les femmes participent activement, avec les intervenants, à la sensibilisation du public, du personnel de santé ainsi que des policiers à leur situation afin de faire cesser les discriminations et les violences dont elles sont victimes. L'organisme estime que le regroupement et la solidarité sont des méthodes privilégiées pour se faire entendre et espérer du changement. Elles sont également accompagnées dans leurs diverses démarches de réinsertion, par exemple pour l'obtention de leur carte de ration. À cela s'ajoute l'éducation quant à leurs droits, en particulier de ne pas subir de violence physique, d'être entendues par les policiers et de porter plainte. Les femmes sont d'abord guidées par les intervenants pour peu à peu gagner en autonomie sur tous ses aspects.

1.8 Problématique

Les écrits montrent la place ainsi que le rôle de l'Inde dans le phénomène grandissant de l'exploitation sexuelle des femmes et des enfants. Les conditions socioéconomiques ainsi que la discrimination envers les personnes de sexe féminin contribuent à augmenter la vulnérabilité de ces dernières face à l'exploitation sexuelle. Henschel (2003) indique qu'il y a un besoin urgent de plus de recherches sur les tenants et les aboutissants de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales.

Il s'avère également que, parmi les recherches que nous avons répertoriées, bien qu'elles permettent d'esquisser un portrait des victimes, des facteurs et des conséquences de l'exploitation sexuelle, elles ont davantage étudié le parcours et la réalité des femmes prostituées à l'intérieur d'un bordel. De plus, peu se sont attardées à suivre l'expérience des victimes à l'aide d'une méthodologie qualitative, plus précisément d'entrevues en profondeur de type récits de vie avec celles-ci. Par conséquent, la présente étude vise à répondre à la question suivante : *quelle est l'expérience des femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales à la gare de Varanasi?*

Il convient également d'accorder une attention aux jeunes filles puisqu'elles semblent représenter la plus grande proportion des victimes de ce phénomène qui entraîne, on l'a vu, de graves conséquences, d'ailleurs encore mal connues. Rappelons, en outre, que Gupta (2008) rapporte que près de 60% des femmes prostituées ont été forcées à s'adonner à la prostitution alors qu'elles étaient encore enfants. Il souligne également une tendance au recrutement de filles de plus en plus jeunes.

Compte tenu de l'ampleur constatée du phénomène et de la gravité de ses multiples conséquences, il s'avère nécessaire de mieux connaître la trajectoire et l'expérience vécues par les femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales et de s'attarder aux besoins de celles-ci afin d'améliorer l'aide qui leur est apportée. En parlant des interventions faites auprès des personnes socioéconomiquement défavorisées et des prostituées, Sleightholme (Sleightholme et Sihna, 2002 : xii) mentionne dans la préface de son livre *Guilty Without Trial* que « both the government and the NGOs, being outsiders, frequently jump too quickly into projects that are not need-based, which then reflect instead the interests and preoccupations of the outsiders themselves».

Il paraît alors pertinent et nécessaire de s'attarder au point de vue des principaux intéressés, dans notre cas les femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales, avant de proposer des pistes d'interventions.

De plus, on l'a vu, il appert que des victimes de l'exploitation sexuelle auprès desquelles il y a eu intervention se voient à nouveau victimisées. Il semble qu'il y ait des lacunes dans les interventions réalisées. D'ailleurs, selon Henschel (2003), davantage de recherches sont nécessaires afin d'évaluer l'impact des mesures actuellement en place.

À la suite de la réalisation de la recherche, nous serons à même de mieux comprendre leur parcours, leur réalité quotidienne et leurs répercussions. Par conséquent, nous serons en mesure de formuler des propositions d'interventions préventives ou s'adressant aux femmes se livrant déjà à des activités sexuelles à des fins commerciales.

La présente recherche a donc comme objectif principal de décrire et de comprendre l'expérience des femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales, à la gare de Varanasi, en Inde, et ce, selon leur perspective. Trois sous-objectifs en découlent :

- 1) décrire le cheminement ayant conduit ces femmes à se livrer à des activités sexuelles contre rémunération;
- 2) décrire comment ces femmes prostituées perçoivent leur situation;
- 3) identifier leurs besoins pour des fins d'intervention.

1.9 Cadre théorique

La présente étude s'inscrit au confluent de deux courants théoriques qui seront utilisés de manière complémentaire, à savoir : les théories féministes et l'interactionnisme symbolique.

La contribution des études féministes consiste à nous centrer sur la spécificité des questions concernant les femmes. Selon Harding (1987), une recherche féministe est une étude dans laquelle l'attention est mise sur la perspective des femmes par rapport à leur vécu et aux expériences s'y rattachant. Par conséquent, il s'agit de s'attarder à des questions les concernant, notamment sur des phénomènes sociaux les impliquant, et auxquelles elles veulent une réponse (Harding, 1987).

Dans le cas de notre étude, il s'agit d'étudier les facteurs ayant amené les femmes de la gare de Varanasi à se livrer à des activités sexuelles contre rémunération et les conséquences, pour elles, de telles pratiques pour en venir à dégager des pistes d'interventions qui leur conviendraient.

Pour ce faire, nous nous basons sur le récit qu'elles font de leurs expériences et de leurs vécus ainsi que sur les perceptions des intervenants agissant auprès de ces femmes. En effet, la chercheuse indique que les études féministes doivent être réalisées dans l'intérêt des femmes et non pas à la demande de quiconque.

De plus, dans son livre *Feminist and Methodology* (1987), elle indique l'importance de ne pas s'arrêter à l'aspect biologique ou génétique, mais de tenir compte de la construction sociale de la femme. Ce qui signifie qu'il est nécessaire, pour la réalisation de nos analyses, d'assimiler les aspects sociaux, culturels et identitaires inhérents à la femme en Inde dans nos analyses. Harding (1987) ajoute la nécessité, pour le chercheur, de se positionner quant à sa personnalité et à ses présupposés, c'est-à-dire les reconnaître et les prendre en considération en vue d'objectiver la lecture du phénomène à l'étude. Il s'agit ainsi de produire une connaissance locale comportant une part de subjectivité contrairement aux recherches dites objectives et généralisables (Harding, 1987).

La théorie de l'interactionnisme symbolique interviendra également afin de comprendre comment les interactions des jeunes filles de notre étude avec leur entourage, les institutions et les membres de la société en général ont pu marquer leur parcours. Selon Blumer (1986: 1-2), l'interactionnisme symbolique permet « the study of human group life and human conduct ». L'auteur explique que l'interactionnisme symbolique comporte trois postulats de base :

- 1) *human beings acts toward things on the basis of the meanings that the things have for them;*
- 2) *the meaning of such things is derived from, or arises out of, the social interaction that one has with one's fellow;*
- 3) *these meanings are handled in, and modified through, an interpretative process use by the person in dealing with the things he encounters.*

Les recherches montrent effectivement qu'il y a une multiplicité de facteurs intervenant et interagissant pour faire en sorte qu'une jeune fille devienne victime d'exploitation sexuelle à des fins commerciales. Les interactions vécues au sein de la famille, notamment, influenceraient grandement leur façon de se concevoir et leur parcours mettant sur leur chemin des occasions d'exploitation sexuelle. L'expérience de telles situations jouerait à son tour sur l'image que la jeune fille ou la femme impliquée dans des activités sexuelles à des fins commerciales a d'elle-même, d'une part, et la société, d'autre part, se fait de sa situation, sur la façon dont elle la vit et sur les conséquences qu'elle a pour elle, notamment l'étiquetage qui marquera son cheminement.

CHAPITRE 2

Méthodologie

2.1 Justification de la méthodologie

C'est en utilisant une approche qualitative que nous avons mené notre recherche. Cette approche, et plus précisément l'angle phénoménologique, donne la possibilité d'étudier et d'analyser l'expérience des acteurs, dans notre cas les femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales, en Inde, selon leur perspective (Fortin, 1996; Poupart, 1997). Cela correspond à l'objectif principal de notre étude. Poupart (1997 : 174) souligne également qu'elle permet « la compréhension et la connaissance de l'intérieur des dilemmes et des enjeux auxquels font face les acteurs sociaux ».

De plus, puisque nous avons réalisé notre recherche dans un contexte culturel différent du nôtre, duquel notre échantillon est issu, le recours à une approche qualitative nous paraissait le plus indiqué. Une telle approche permet en effet la « description en profondeur de plusieurs aspects importants de la vie sociale relevant de la culture et de l'expérience vécue » (Pires, 1997 : 52). Il importait d'en apprendre davantage sur celle-ci afin d'être en mesure d'effectuer des analyses justes et de proposer des pistes d'intervention adaptées. Aldeghi, Clarac et Charraud (1992) signalent, d'ailleurs, que s'attarder au point de vue des acteurs est un moyen à privilégier pour leur offrir une aide appropriée.

2.2 Le terrain de recherche

Les gares de l'Inde sont, au-delà de tous les voyageurs qui y transitent quotidiennement, un endroit où d'innombrables sans-abris et prostituées ont élu domicile. Pour les prostituées, la gare est un lieu facilitant l'offre et la demande de services de nature sexuelle et l'exécution de ceux-ci.

La négociation de notre terrain de recherche, une gare en Inde, s'est faite assez aisément. Nous avons la chance de connaître Émilie une intervenante sociale travaillant notamment auprès des prostituées à la gare de Varanasi.

Après lui avoir présenté notre projet, elle a accepté de nous introduire auprès de ces femmes, de nous accompagner à la gare et de nous assister sur le terrain pour la durée de notre séjour. La présence de cette Québécoise constituait, pour nous, un élément fort rassurant. Or, six jours avant notre départ, nous apprenions qu'elle avait reçu un diagnostic positif de la tuberculose. Émilie devait donc quitter l'Inde jusqu'à la mi-octobre afin de recevoir les traitements nécessaires à sa guérison. Sa collègue Nandani, une psychologue indienne, allait nous servir de guide en son absence.

Une semaine après notre arrivée à Varanasi, nous avons visité la gare avec Nandani. C'est là que nous avons appris qu'Émilie vient surtout en aide aux prostituées errant dans l'aire d'attente pour les *rickshaws* (véhicule tricycle) située sur le terrain de la gare (voir plan de la gare en annexe). Après plusieurs visites à la gare, au cours desquelles nous avons effectué des observations visant à nous familiariser avec l'environnement et à identifier des interviewées potentielles, nous avons commencé les entrevues avec certaines prostituées que nous avons plus spécialement ciblées. Compte tenu de certaines difficultés rencontrées, dont nous discuterons ultérieurement, nous avons finalement choisi d'élargir notre terrain de recherche. Nous voulions entrer en contact avec d'autres femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales afin d'enrichir notre collecte de données. Bien qu'une importante concentration de femmes prostituées habitant à la gare aient élu domicile au stand à *rickshaws*, en ne nous limitant pas strictement à celles-ci, nous avons pu diversifier la population à l'étude. Les femmes rencontrées présentaient ainsi une réalité quotidienne quelque peu différente.

À cet égard, Émilie nous a amenée à la maison Disha, un autre projet qu'elle pilote. Cette maison accueille des fillettes vivant principalement à la gare ou dans des bidonvilles, ayant une mère prostituée et étant elles-mêmes exposées au commerce sexuel. À la maison Disha, elles profitent d'un toit, d'un support psychologique et d'une éducation visant à leur permettre de réintégrer la société à leur majorité.

En discutant avec les sans-abris de la gare, nous avons découvert l'existence d'un organisme s'impliquant auprès des jeunes de la rue, et plus particulièrement ceux de la gare. Cela nous a ensuite conduite à la *Dr. Shambhunath Singh Research Foundation*, fondation supportant un volet d'intervention pour les femmes prostituées de la gare de Varanasi. Ses intervenants rencontrent des prostituées autres que celles postées à l'aire d'attente des *rickshaws*. Celles-ci ont divers points de contact avec leurs clients, certains sur le terrain de la gare, d'autres s'étendant au-delà de celui-ci, sans toutefois s'en éloigner vraiment. Un travailleur social de la *Dr. Shambhunath Singh Research Foundation* nous a fait connaître un point de rencontre situé à l'arrière d'une minuscule boutique du marché Nehru, marché adjacent à la gare (voir plan de la gare en annexe). Il était par contre plus ardu d'aborder les femmes de l'extérieur du stand à *rickshaws* compte tenu de l'absence de lien préalable existant entre elles et Émilie.

2.3 Critères d'échantillonnage et stratégies de recrutement

Pour les besoins de notre recherche, nous avons eu recours à une stratégie d'échantillonnage par cas multiples par homogénéisation. Le principe de diversification interne, intragroupe, a également été appliqué dans la construction de nos échantillons. Selon Pires (1997; 155), ce principe doit être utilisé lorsque l'« on veut donner un *portrait global*, mais seulement à l'intérieur d'un groupe restreint d'individus ». Deux échantillons ont ainsi été constitués, l'un formé de femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales à la gare de Varanasi, l'autre constitué d'intervenants oeuvrant auprès d'elles.

2.3.1 Les femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales

Nous avons peu de critères de sélection pour la construction de nos échantillons. En ce qui concerne le groupe des femmes prostituées, un seul critère a été retenu au départ : être une femme faisant l'offre de services sexuels à la gare de Varanasi. Aucun critère relativement à la période écoulée depuis le début de la pratique de la prostitution ou à l'âge n'a été établi.

Toutefois, compte tenu des difficultés rencontrées lors de la collecte de données, nous avons assoupli notre critère de sélection pour inclure une fillette qui commençait à se livrer à des activités sexuelles à des fins commerciales et une autre en voie de le faire. Les deux ont par contre été témoins de ce type d'activités chez les femmes de leur entourage. Deux jeunes filles se sont ainsi ajoutées à notre échantillon. Toutes deux avaient été retirées de leur milieu de vie, quatre mois avant la réalisation des entrevues, pour être accueillies à la maison Disha.

Afin de constituer notre échantillon, nous avons d'abord procédé par tri expertisé. Émilie avait identifié, parmi les femmes prostituées, celles étant le plus susceptibles d'accepter de participer à notre étude. Toutefois, cet échantillon se trouvait fort restreint. Puis, nous fait un échantillonnage accidentel (Fortin, 1996), c'est-à-dire composé des femmes étant à la gare au moment où nous y étions ainsi que disposées physiquement et psychologiquement à nous accorder une entrevue. Nous avons rapidement compris qu'il s'agirait là de la seule façon de constituer notre échantillon. Et même là, nous avons eu de la difficulté à recruter le nombre d'interviewées envisagées, à savoir une quinzaine.

Selon le jour et l'heure où nous nous rendions à la gare, le nombre de femmes se trouvant à l'aire d'attente des *rickshaws* variait considérablement. Il n'y avait aucune constance en fonction du jour de la semaine ou encore du moment de la journée. Parfois, il avait de nouvelles arrivantes alors que d'autres disparaissaient pour plusieurs jours, voire semaines. Il était également ardu de trouver un moment opportun pour y aller : le matin les femmes allaient se laver ainsi que leurs vêtements, puis il y avait la préparation du repas du midi, la vaisselle qui suivait, l'après-midi elles cuisinaient le repas du soir, puis elles commençaient à se préparer pour la soirée, moment où nous n'étions pas les bienvenues. Nous ne nous rendions jamais à la gare après le coucher du soleil, puisque notre sécurité pouvait être menacée. De plus, les jours où il semblait y avoir une tension parmi les résidents du stand à *rickshaws* les filles nous ignoraient pratiquement, signe que nous devions rebrousser chemin. Leurs humeurs étaient également changeantes. Une journée, une femme pouvait nous accueillir avec le plus beau des sourires, alors que le lendemain elle avait mauvaise mine. Que s'était-il passé durant la nuit? Quoi qu'il en soit, ce n'était pas le temps de chercher à leur parler. Il y avait également des jours où elles étaient intoxiquées.

Bref, chaque visite nous réservait une surprise. Finalement, nous avons été en mesure d'interviewer quatre prostituées squattant l'aire d'attente des *rickshaws*.

Tel que mentionné plus tôt, en raison du faible nombre de participantes que nous avons pu atteindre, nous avons varié nos lieux de recrutement. Les filles de la maison Disha ont alors été approchées. Encore une fois par le tri expertisé rendu possible grâce à Émilie, nous avons pu réaliser des entretiens avec deux fillettes de la maison. Il a été plus aisé de les rencontrer puisqu'elles vivent dans un environnement contrôlé.

Ensuite, en nous rendant dans l'arrière-boutique du magasin où nous avait conduite un intervenant de la *Dr. Shambhunath Singh Research Foundation*, nous avons fait la connaissance d'une prostituée et d'une proxénète, anciennement prostituée. Elles ont toutes deux accepté de prendre part à notre étude. Nous n'avons toutefois pas eu le loisir de nous rendre à ce point de rencontre autant de fois que nous l'aurions voulu puisque nous l'avons découvert qu'à la fin de notre séjour en Inde.

Outre la disponibilité des filles, nous devions jongler avec celle de nos accompagnateurs et traducteurs. Nous avons encore là rencontré certaines difficultés. Plusieurs de nos visites à la gare ont été annulées notamment par manque de disponibilité. Bien que nous ayons prolongé notre séjour en Inde de quelques semaines, notre échantillon demeure restreint. Nous avions prévu réaliser des entretiens avec quinze femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales. Malgré les différentes stratégies d'adaptation tentées pour contourner les aléas dans la construction de notre échantillon, celui-ci se limite à huit femmes. Il s'enrichit toutefois des observations que nous avons pu faire in situ, que nous retiendrons finalement aux fins d'analyses.

2.3.2 Les intervenants

Pour constituer l'échantillon d'intervenants, la seule condition était qu'ils travaillent dans un cadre de relation d'aide auprès des femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales à la gare de Varanasi. Aucun critère d'exclusion n'a été défini.

Nous connaissions déjà Émilie, notre accompagnatrice. Nous avons également été mis en contact avec un médecin, le Dr Jaiswal, travaillant préalablement dans son équipe, mais dirigeant, au moment de notre séjour en Inde, de nouveaux projets, toujours auprès des prostituées de la gare de Varanasi. Enfin, nous avons fait une entrevue avec le dirigeant de la *Dre Shambhunath Singh Research Foundation*, Raju, portant à trois le total des interviews fait auprès de ceux apportant une aide aux femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales dans l'environnement de la gare de Varanasi. Il nous a par contre été impossible de recueillir les propos de Nandani, celle-ci étant tombée gravement malade dans les dernières semaines de notre séjour.

2.4 La collecte de données

Notre étude repose essentiellement sur deux sources de données, à savoir des entrevues et des observations.

2.4.1 Les entretiens

Selon Poupart (1997), l'entretien qualitatif permet d'étudier et de fouiller la réalité des acteurs telle qu'ils la vivent. L'entretien semi-dirigé a été privilégié dans la réalisation de notre recherche. Celui-ci a l'avantage de permettre à l'interviewée de faire valoir les dimensions importantes pour elle, et au chercheur d'explorer certaines dimensions utiles à son étude, si celles-ci n'ont pas été abordées spontanément par l'interviewée.

Nous avons planifié commencer l'entrevue par une question large afin de permettre aux interviewées d'aborder les thèmes leur semblant pertinents et les touchant le plus. Les premières relances devaient s'articuler autour du récit fait par l'interviewée visant essentiellement à lui en faire préciser certains éléments et certains aspects. Puis, lorsque l'interviewée n'avait personnellement rien à ajouter à son récit, nous avons prévu introduire des dimensions que nous voulions examiner. Celles-ci devaient alors prendre la forme de sous-consignes. Nous devions par contre porter une attention particulière à n'aborder que des thèmes paraissant significatifs pour l'interviewée.

Nous avons identifié cinq grandes dimensions à approfondir comprenant chacune des sous-thèmes :

- 1- Leur cheminement : provenance, famille, niveau socioéconomique, éducation, parcours...
- 2- Leur quotidien : ce qu'elles vivent, une journée type, les conditions de vie, la consommation, leurs perceptions, leurs sentiments, la sécurité...
- 3- Le travail sexuel : le sens qu'elles donnent à leur « travail », les conditions de pratique, les clients, la présence d'un réseautage (ou non), les différentes pratiques...
- 4- L'aide : besoins, ressources disponibles, utilisation des services offerts, rapport aux ressources, ce qui semble fonctionner...
- 5- Divers éléments thématiques : la police, les expériences de victimisation, les contraintes extérieures, les infections transmises sexuellement...

En ce qui concerne les femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales, nous voulions réaliser des entretiens semi-dirigés, de type récit de vie, pour comprendre la trajectoire les ayant menées à se prostituer à la gare de Varanasi ainsi que leurs expériences au quotidien. Dans le cas des intervenants, nous les questionnions sur les mêmes thèmes. Les entrevues avec les intervenants avaient pour but, dans un premier temps, de recueillir leur perception de ces femmes, de leur histoire et aussi ce qui est, à leur avis, important en matière d'intervention. Il s'agissait ensuite de contraster le point de vue des deux groupes.

Nous commençons les entrevues avec les prostituées avec la consigne de départ suivante : « J'aimerais que tu me racontes comment se passent tes journées à la gare et que tu me parles des activités que tu y fais. Mais d'abord pourrais-tu me parler de ta vie avant ton arrivée ici? »

Pour les intervenants, la consigne de départ allait comme suit : « J'aimerais que vous me parliez des prostituées de la gare, d'où elles viennent, comment elles en sont arrivées là et à quoi ressemble leur vie de tous les jours. »

Nous avons également préparé une consigne large pour chacune des dimensions identifiées, ainsi que des sous-consignes afin de pouvoir, en cours d'entretien, diriger l'interviewée sur des thèmes pertinents à notre étude. Pour ce faire, nous nous sommes en partie inspirées du document *Not her real name* (HDRN et UNDP-TAHA, 2006) qui propose une série de questions s'adressant aux victimes de l'exploitation sexuelle. Nous avons formulé les consignes différemment selon que nous interviewions une prostituée ou un intervenant. Dans le premier cas, elles visaient à obtenir des renseignements sur leurs expériences et leurs points de vue sur ces dernières. Dans le deuxième cas, les consignes avaient pour objectif de recueillir les perceptions des intervenants sur le vécu des prostituées et ses impacts. Nous verrons plus loin que notre plan de collecte de données a été largement chamboulé.

Pour le moment, mentionnons qu'à la fin de chaque entrevue, nous remplissions une fiche signalétique. Dans le cas des prostituées, elle colligeait des informations sur le contexte de l'entretien, des données sociodémographiques de la famille de la personne interviewée, la formation scolaire et professionnelle et le travail actuel. La fiche signalétique comprenait, les éléments suivants : date, heure, durée et lieu de l'entrevue; âge, origine ethnique (si Indienne, la région d'origine), état civil, nombre d'enfants, lieu de résidence (type d'habitation, avec qui) ; mère décédée ou non, père décédé ou non, occupation des parents, composition de la fratrie; dernière année complétée à l'école, emploi actuel, autres emplois; âge du début de la prostitution, nombre moyen de clients par jour et la consommation de stupéfiants. Celle des intervenants visait à recueillir des informations sur : la date, l'heure, la durée et le lieu de l'entrevue; l'âge, l'origine ethnique; la scolarité, les emplois actuels et antérieurs, les expériences de travail auprès de la population à l'étude et la nature des interventions actuellement réalisées. (Voir les fiches signalétiques en annexe.)

2.4.2 Des observations

L'observation in situ a été utilisée comme méthode complémentaire à l'entretien. Celle-ci s'est avérée une source d'information précieuse compte tenu des difficultés rencontrées dans la réalisation des entretiens. Bien qu'informelle, l'observation in situ a permis d'enrichir le matériel des entrevues, de le contextualiser et ainsi, très probablement, de parfaire notre compréhension de l'écart constaté entre les discours recueillis et les pratiques, plus spécialement dans le cas des femmes interviewées. En effet, dans les entretiens, les interviewés peuvent donner des réponses qui paraissent ne pas correspondre aux comportements observés (Peretz, 1998). La conscience de cet écart permet l'approfondir et, dans le meilleur des cas, y trouver des éléments d'explication. En outre, l'étude de certains aspects de la vie sociale ne peut être réalisée que par l'observation (Lofland et Lofland, 1995).

Plus d'une vingtaine de périodes d'observation ont été réalisées à la gare de Varanasi, notamment au stand à *rickshaws*. Bien qu'elles se soient réparties tout au long de notre séjour, nous avons tout particulièrement consacré la première moitié de celui-ci à l'observation. Nous avons veillé à les réaliser à différentes heures du jour, mais pour notre sécurité, nous quittons les lieux à la tombée de la nuit. Ces séances nous ont servi de phase d'adaptation, d'apprentissage du langage du milieu, mais aussi de période d'apprivoisement mutuel, entre nous et les prostituées de la gare. Il est à noter que notre statut de chercheuse était connu de la population à l'étude.

Peretz (1998) suggère que la présence constante de l'observateur sur un terrain de recherche a priori inconnu exige une adaptation au milieu : il doit suivre le style de vie, les façons de s'habiller et l'emploi du temps en concordance avec le groupe étudié. Or, d'entrée de jeu, les femmes que nous voulions interviewer étaient méfiantes et intimidées par notre présence. Il ne fallait en aucun cas les choquer ou les contrarier davantage si nous voulions être en mesure d'établir une relation de confiance avec elles. Par conséquent, nous avons adopté la tenue vestimentaire traditionnelle indienne et nous avons respecté les signaux des filles nous faisant savoir qu'il s'agissait d'un mauvais moment pour venir à leur rencontre ou encore lorsqu'elles voulaient que nous quittons les lieux.

2.5 Déroulement de la collecte de données

Nous avons été en Inde du mois de septembre 2009 au mois de janvier 2010 inclusivement, période durant laquelle nous avons réalisé nos observations à la gare de Varanasi ainsi que nos entretiens à la fois avec des femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales et des intervenants travaillant auprès d'elles. Compte tenu du contexte culturel indien, de la population et du milieu à l'étude ainsi que de la présence d'interprètes, nous avons dû faire preuve de souplesse et d'adaptation lors de notre collecte de données, plus particulièrement pour les entrevues avec les prostituées. Plusieurs ajustements pour assurer l'atteinte de nos objectifs de départ ont dû être nécessaires. Celle-ci n'a d'ailleurs pu être rencontrée qu'en partie, comme nous le verrons.

Tout d'abord, nous avons eu certaines difficultés avec les interprètes. Nous avons eu trois interprètes au total. Elles étaient toutes des femmes afin de favoriser l'ouverture des interviewées. La première a été la psychologue Nandani. Bien qu'elle soit déjà connue des filles de la gare, leur relation est influencée par une appartenance à des castes différentes. Alors que Nandani fait partie de la caste des brahmanes (plus haute caste) les prostituées sont, tel qu'il l'a été mentionné précédemment, vues comme ne faisant même pas partie de la hiérarchisation des castes. En entretenant une relation avec elles, Nandani se trouve souillée et s'expose au rejet de son réseau social. Par conséquent, ce dernier, incluant son mari, n'est pas au courant de son travail à la gare. Afin d'éviter d'être vue en présence de prostituées et d'en subir les conséquences, elle se voile pour les rencontrer. Cela crée amertume, humiliation et frustration chez les prostituées. En entrevue, cela s'est traduit par peu de révélations. Un seul entretien a été réalisé avec Nandani comme interprète et une prostituée de la gare puisque cette dernière a tenu un discours complètement différent des conversations qu'elle avait eues avec Émilie au préalable. Nous avons donc préféré changer de tactique et opter pour une traductrice occidentale. Pour des raisons de conflits d'horaire, nous en avons eu deux. Par contre, comme Nandani entretenait une relation de confiance avec les fillettes de la maison Disha, c'est elle qui a effectué les interviews avec ces dernières.

Étant donné que nous avons fait affaire avec des interprètes, nous avons ressenti une perte de contrôle sur la conduite des entrevues. En effet, elles ne suivaient pas toujours nos directives, même si nous avons maintes et maintes fois expliqué le processus de réalisation des entretiens. Par exemple, elles pouvaient poser des questions fermées trop rapidement, changer de sujet si l'interviewée devenait émotive, ne pas tolérer les silences en enchaînant sur un autre sujet et ne pas saisir les ouvertures afin de réaliser des approfondissements. Enfin, pour ne pas briser le fil de la conversation, la traduction ne nous était pas toujours faite instantanément.

La présence et l'accès aux filles ne nous étaient pas garantis à chaque visite que nous faisons à la gare. Les aléas de la réalité quotidienne de la vie à la gare pouvaient faire en sorte qu'elles étaient soit absentes au moment où nous y étions, soit non disposées à nous accorder un entretien. Chaque journée leur réservant un lot de surprises, il nous était impossible de prendre rendez-vous avec elles. Nous avons tenté l'expérience, mais au moment convenu, si elles n'étaient pas d'humeur à nous parler, elles ne le faisaient tout simplement pas, aucunement préoccupées par l'engagement qu'elles avaient pris à notre égard. Elles pouvaient prétexter avoir autre chose à faire, ou encore tout simplement ne pas être présentes à l'heure donnée. Le choix de l'interviewée se faisait donc sur place, en fonction de celles étant disponibles physiquement et nous paraissant d'humeur à nous accorder un entretien. En aucun cas, nous ne voulions les forcer. Nous respections aussi lorsqu'elles nous demandaient de mettre fin à l'entrevue ou nous en donnaient des signes visibles.

Outre ceux faits à la maison Disha, les entretiens n'ont pas pu être réalisés dans un environnement idéal. Les filles vivant à l'aire d'attente des *rickshaws* n'ont pas voulu s'en éloigner pour des raisons de sécurité. Si nous leur proposons un endroit plus tranquille sur le terrain de la gare, elles nous affirmaient craindre que se retirer avec nous leur attire des ennuis. Nous avons donc fait les entretiens aux abords du stand à *rickshaws* au milieu de la vie qui y régnait, c'est-à-dire au milieu des enfants y jouant, des hommes et adolescents se droguant ainsi que des autres femmes vaquant à leurs occupations.

Assises par terre, sur un vieux tapis de paille, notre entrevue prenait des airs de conversation informelle vue de l'extérieur. Nous devions cependant constamment veiller à repousser les curieux, car en moins de deux il pouvait y avoir une dizaine d'hommes nous entourant pour épier les femmes occidentales qui discutent avec des prostituées. Il y avait par conséquent plusieurs distractions, sans compter celles qu'elles se créaient pour éviter un sujet : enlever les poux à son enfant, ramasser ses choses, engager une discussion avec quelqu'un d'autre, aller chercher le *chai* (thé), etc.

Les autres entrevues ont été faites dans l'arrière-boutique d'un magasin près de la gare servant de point de contact entre les prostituées et les clients. Encore une fois, les femmes n'ont pas voulu se déplacer pour la réalisation de l'entrevue. Or, dans cet endroit exigu, il y avait également le propriétaire du magasin dont nous soupçonnons qu'il récolte une part du revenu des prostituées. Il se trouvait ainsi à assister aux entretiens, mais semblait un personnage sécurisant pour les filles. Il a cependant, à quelques reprises, répondu à la place de l'interviewée lorsque celle-ci était embarrassée, ce qui n'était pas sans déranger la tenue de l'entrevue.

La population à l'étude s'est avérée difficile à interviewer. En effet, il était ardu de garder l'attention des interviewées sur une longue période de temps, à l'instar d'enfants. Illettrées, les questions ouvertes n'étaient pas toujours comprises et il en résultait, la plupart du temps, des réponses brèves. De plus, compte tenu de la sensibilité de certains thèmes, les entretiens étaient entrecoupés de discussions hors sujet afin de leur changer les idées, abaisser leur méfiance et détendre l'atmosphère. Ensemble, ces éléments ont fait en sorte que nous avons en mains des entrevues relativement courtes (entre dix et quarante minutes). En outre, dans certains cas, nous avons dû avoir recours à la réalisation d'entrevues sur deux périodes de temps distinctes. Émilie nous a par contre mentionné être surprise par la longueur des entrevues. Selon son expérience, les femmes indiennes se dévoilent peu. Ceci demeure notre impression.

Enfin, puisqu'il semblait que les filles pouvaient être intimidées devant deux occidentales les questionnant, nous avons tenté d'effectuer les entretiens en présence d'autres prostituées pour en faire une conversation de groupe. Entre elles, elles sont plutôt ouvertes, l'intimité étant relativement absente de leur réalité. Cette tactique n'a par contre pas donné les résultats espérés puisqu'elles sont restées vagues et avares dans leurs partages.

2.6 L'analyse du matériel

En vue de réaliser notre analyse, nous avons commencé par la retranscription des entrevues afin de bien nous imprégner du matériel recueilli. Pour entrevues faites avec les femmes prostituées, nous avons dû avoir recours à un traducteur qui a procédé à la transcription du verbatim en anglais. Il s'agissait encore là d'une difficulté avec laquelle nous avons dû composer.

Par la suite, nous avons procédé à une analyse verticale des entrevues, prise chacune pour elle-même, ceci afin de faire ressortir les thèmes et sous-thèmes qui en ressortaient avant de les classifier et de les codifier (Tesch, 1990). C'est ainsi que nous avons pu, au moins partiellement, retracer la trajectoire de chacune des femmes, et connaître leur histoire personnelle avant et depuis leur *installation* à la gare de Varanasi.

Une procédure similaire a été suivie pour les entrevues réalisées avec les intervenants. L'analyse a été cette fois purement thématique, faisant ressortir les aspects importants de leur pratique et leur point de vue sur les conditions de vie des femmes *installées* à la gare de Varanasi.

À la suite de ces analyses verticales, nous avons procédé aux analyses transversales. Tel que le souligne Tesch (1990), ce type d'analyse a permis la comparaison et la confrontation des entretiens. Nous avons d'abord analysé les entrevues des femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales entre elles, ensuite celles des intervenants entre elles. En dernier lieu, nous avons comparé et contrasté les dires des représentants des deux populations à l'étude afin d'en faire ressortir les convergences, les divergences ainsi que les particularités en regard de différents thèmes qui seront traités au chapitre suivant qui présente le résultat de l'analyse des données recueillies.

Une fois les entrevues étudiées entre elles nous avons pu comparer et analyser les résultats obtenus en fonction des écrits préalablement répertoriés. De nouveaux éléments ont ainsi été introduits alors que d'autres venaient appuyer ou contraster les recherches antérieures. C'est également à l'étape de l'analyse que nous avons été en mesure d'identifier les besoins des prostituées de la gare et les aléas de l'intervention dans un tel contexte.

2.7 Considérations éthiques

D'un point de vue éthique, les exigences de l'Université ont été remplies. Nous avons obtenu l'approbation du comité éthique de la recherche de la Faculté des arts et des sciences de l'Université de Montréal afin de procéder aux recrutements des participants ainsi que réaliser entrevues et observations des populations à l'étude. Avant de commencer un entretien, que ce soit avec les femmes se livrant à des activités sexuelles contre rémunération ou avec les intervenants, leur consentement a été obtenu relativement à la tenue de celui-ci, mais également pour l'enregistrement. Bien que nous ayons appliqué les procédures demandées, nous doutons de la résonance qu'elles ont pu avoir chez les femmes prostituées.

Pour contourner les difficultés dues à notre milieu de recherche, nous avons opté pour l'obtention d'un consentement verbal de la part des femmes prostituées. Il nous paraissait plus approprié et plus adapté à leur réalité. Ce choix a été motivé par le fait qu'elles n'ont pas d'éducation, ce qui rend la compréhension d'un formulaire de consentement ardue. La plupart de ces filles ont grandi dans la rue ou proviennent de la campagne indienne et n'ont probablement jamais eu à signer de consentement ou autorisation quelconque. En demandant un consentement écrit, nous croyions que cela aurait pu créer une certaine peur chez elles, n'ayant jamais été exposé à des démarches aussi officielles, ce qui aurait pu freiner leur désir de participer à l'étude. Nous leur avons par conséquent expliqué, dans un vocabulaire simplifié, ce qu'impliquait leur participation à la recherche.

Dans le cas des intervenants rencontrés, nous leur avons présenté un formulaire de consentement écrit qu'ils ont pu signer. Ils étaient tous trois en mesure d'en comprendre la teneur. (Voir en annexe le verbatim du consentement pour les femmes prostituées et le formulaire de consentement des intervenants.)

2.8 Les limites de notre étude

Les principales limites de notre recherche sont inhérentes au sujet et à la population étudiée. Nous avons déjà fait état des difficultés rencontrées lors de la réalisation des entretiens avec les prostituées. Celles-ci conditionnent sans l'ombre d'un doute non seulement la quantité, mais aussi, très probablement, la qualité ou du moins la profondeur des données recueillies.

À ces difficultés s'ajoute la barrière de la langue. D'une part, nous avons une maîtrise insuffisante du hindi pour être en mesure de conduire une entrevue. Nous avons donc eu recours à un interprète. Or, cela expose à la possibilité d'un écart entre le récit des femmes et ce qui nous a été rapporté, compte tenu de la traduction. Nous croyons, par ailleurs, que cela n'a pas empêché une compréhension de l'essentiel du récit formulé par l'interviewée. De plus, nos connaissances du hindi ont fait en sorte que nous saisissions minimalement les propos de l'interviewée en cours d'entretien. D'autre part, nos accompagnateurs et interprètes ne nous faisaient pas systématiquement la traduction des échanges ayant lieu entre les acteurs présents au stand à *rickshaws* quand nous y étions; ce qui aurait pu paraître important pour nous pouvait ne pas sembler l'être pour eux, alors nous n'en avons pas la traduction.

Une autre limite est celle de la taille de nos échantillons, à la fois celui de femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales et celui des intervenants. Cela est notamment le résultat des obstacles que nous avons rencontrés en cours de séjour et qui ont été mentionnés précédemment. Par conséquent, nos échantillons n'ont pas la taille nécessaire à l'atteinte de la saturation empirique. Néanmoins, nous sommes d'avis que certains de nos résultats peuvent être généralisés à d'autres prostituées indiennes dans la même situation et fournir des pistes d'intervention qui pourraient s'appliquer à elles.

Malgré ses limites, notre étude a tout de même une pertinence sociale en ce sens qu'elle a permis de révéler une réalité méconnue de la prostitution en Inde en s'intéressant au point de vue des femmes qui sont les premières concernées dans les gares. Ces connaissances en mains, nous avons la prétention de penser que les intervenants seront mieux à même de travailler avec cette population dans le but de lui apporter l'aide et le soutien dont elle a besoin. Déjà, les entrevues réalisées ont permis à Émilie d'approfondir ses réflexions relativement aux interventions s'adressant aux femmes de la gare.

CHAPITRE 3

Activités sexuelles à des fins commerciales à la gare de Varanasi :

ce que nous en avons vu et

ce qu'il en est du point de vue des femmes et des intervenants

Le présent chapitre fait état des résultats obtenus à la suite de l'analyse des entretiens ainsi que des éléments de discussion qui s'y rattachent. Afin de planter le décor, nous décrivons d'abord la gare de Varanasi, une description qui découle de nos observations. Suit, une brève présentation des filles que nous avons rencontrées et interviewées et de trois organismes qui interviennent auprès d'elles ainsi que des intervenants y œuvrant, que nous avons aussi interviewés, afin de mieux cerner les conditions de vie des filles et des femmes se livrant à des actes sexuels à des fins commerciales à la gare de Varanasi. L'analyse proprement dite commence par l'étude des trajectoires de vie des femmes rencontrées avant qu'elles n'arrivent à la gare et des raisons qui les poussent à s'y installer. Sont ensuite étudiés leurs premiers jours à la gare et la désillusion qui s'en suit. Nous tentons également, à travers les récits recueillis, d'expliquer les éléments incitant une fille ou femme à se livrer à des activités sexuelles contre rémunération dans cette gare de l'Inde, et ce que cela implique. Puis, les réalités du quotidien de ces femmes sont abordées. Ces analyses rendent possible l'identification de leurs besoins en matière d'intervention. Nous terminons le chapitre en examinant les défis que pose justement l'intervention auprès des femmes prostituées à la gare et les pistes à privilégier.

3.1 La gare de Varanasi

Tous les jours, des milliers de voyageurs transitent par la gare de Varanasi. Ville sainte de l'Inde, Varanasi attire des pèlerins de tous les coins du pays, assurant ainsi un flot constant de passagers. Il faut également mentionner que le train est le plus important moyen de transport en Inde, son réseau ferroviaire étant le plus vaste au monde. La cohue règne aux abords du terrain de la gare. Il faut se frayer un chemin entre tous les gens y entrant ou en sortant, les propositions incessantes des chauffeurs de *rickshaws*, véhicule tricycle à moteur ou à pédales, voulant que vous embarquiez dans le leur, des vendeurs de fruits et légumes, d'arachides fraîchement rôties et des vendeurs de chai (thé), tout cela accompagné de bruits de klaxons ininterrompus.

Une fois les murs de l'enceinte de la gare passés, nous avons presque une impression de calme. Encore une fois, nombre de personnes errent sur son terrain fait de ciment et de terre battue. Beaucoup sont des voyageurs en transit, attendant leur prochain train prévu dans quelques heures ou le lendemain, d'autres sont des sans-abris y ayant élu domicile. Ainsi, outre les passants, plusieurs personnes sont par terre, en petits groupes et entourées de leurs bagages, cuisinant, mangeant, dormant, ou tout simplement assises. Le soir, ils allument des feux pour se réchauffer.

Des itinérants se sont construit des abris de fortune en toile. Ils s'affairent à leur tâche quotidienne pendant que les enfants courent et jouent aux alentours. Des enfants de la rue à la gare il y en a une quantité impressionnante, surtout des garçons. Les plus grands portent de vieux habits, souvent trop amples, alors que les petits se promènent nu-pieds, en t-shirt et sous-vêtements les cheveux en pagaille. À partir de l'âge de huit ans, beaucoup d'entre eux commencent à s'adonner à la consommation de *solution*. Il s'agit d'un liquide correcteur transparent vendu dans des petites bouteilles de verre. Ils imbibent un chiffon en boule ou leurs manches trop longues pour ensuite les porter à leur nez et prendre une grande bouffée de la substance délétère, geste devenu répétitif. Pour l'œil attentif, il s'agit d'une vision habituelle.

Sur certaines étendues, les adultes sans-abris nous ont semblé avoir l'air perdu, laissant croire qu'ils étaient sous l'effet de l'alcool ou de drogues ou aux prises avec un problème de santé mentale.

Un peu plus près de l'entrée de la gare, deux sœurs, prostituées d'environ quinze et dix-sept, vendent des *bidis*, petites cigarettes fines roulées à la main dans une feuille de tendu, et des *paan*, chiques de noix de bétel, à même le sol, leur marchandise étalée sur une petite couverture. Elles se tiennent un peu à l'écart du reste des prostituées en raison de conflits impliquant la plus vieille des deux.

Au bout de l'immense terrain vague de la gare se trouvent ses bâtiments. À l'intérieur, ça grouille de monde. À l'entrée, il faut se frayer un chemin au travers des gens assis ou couchés sur le sol, puis nous arrivons sur le quai numéro un, le plus achalandé et le premier de neuf. Certains occupent les quais de façon plus ou moins permanente, mais eux, nous ne les avons pas rencontrés. À chacune des extrémités de l'ensemble des bâtiments, il y a un temple. Ceux-ci servent aussi de point de rencontre entre clients et prostituées puisqu'il est facile de prétendre que l'on est venu y prier.

Peu importe où nous sommes sur le terrain de la gare, nous entendons les continuel avertissements sonores suivis de l'annonce du départ ou de l'arrivée d'un train.

3.1.1 Le stand à rickshaws

Le *stand à rickshaws*, communément appelé comme tel, est l'endroit où nous avons passé le plus de temps. Il est situé sur le terrain de la gare, de biais à ses bâtiments. Le stand à *rickshaws* est une surface de ciment surélevée, sur laquelle un immense banc, de ciment également, fait pratiquement toute la longueur. Le tout est surplombé d'un toit de tôle. Il s'agit d'une aire d'attente pour les *autos-rickshaws* puisqu'il se trouve aux abords d'un stationnement réservé à celles-ci. Or, un regroupement de sans-abris, dont les prostituées avec qui nous avons été en contact, en ont pris possession et y ont, en quelque sorte, élu domicile.

Lorsque nous arrivons au stand à *rickshaws*, l'odeur d'urine est frappante. De façon générale, une vingtaine de personnes s'y trouvent ou gravitent autour, selon le moment de la journée. Certains jours il y a plus de monde, d'autres moins. De nouveaux visages apparaissent alors que d'autres disparaissent pour revenir quelques jours plus tard ou pas. Quelques-uns sont partis se laver à l'aire de nettoyage des trains utilisant les tuyaux s'y trouvant, d'autres sont au cinéma. Pour les femmes le cinéma est à la fois un lieu de divertissement, mais également de travail. Selon les humeurs, lorsque nous arrivons au stand nous avons droit à un *Namaste Didi* (bonjour grande sœur) de la part des hommes, mais surtout de celle des femmes que nous venons voir, à des sourires, à des enfants arrivant vers nous à la course, bras tendus, en quête d'affection.

D'autres jours, par contre, c'est comme si nous étions invisibles. Les femmes lèvent la tête, signe qu'elles nous ont aperçue, mais continuent à vaquer à leur occupation. Aujourd'hui, elles n'ont pas envie de nous voir ni de nous parler. S'est-il passé quelque chose la nuit dernière? L'atmosphère régnant au stand à rickshaws varie ainsi de jour en jour.

Sur la clôture derrière le stand, les femmes accrochent des vêtements pour les faire sécher. Leurs possessions, elles, sont dans d'immenses baluchons déposés au pied de la clôture ou sur le toit du stand. Bien que nous ayons déjà vu des femmes balayer le sol, c'est sale. Pieds nus, les enfants marchent entre les déchets et les nombreux crachats rouges de *paan*. Le soir, les rats viennent y rôder.

La plupart des femmes, surtout les plus jeunes, sont vêtues en *salwar kameez* (pantalon et tunique amples) accompagnés de la traditionnelle *dupatta* (foulard) alors que les plus vieilles portent le sari. Elles enfilent souvent les mêmes vêtements qui, même si elles les lavent, demeurent incrustés de saleté. Elles se font également un trait (ou point) rouge dans le front, signifiant ainsi qu'elles sont mariées. Cette pratique illustre l'importance de montrer qu'elles ont un mari, comme nous l'avons mentionné dans la recension des écrits. Leur comportement nous semble désinvolte et sexualisé alors que les femmes indiennes sont habituellement réservées. Parmi les femmes du stand, une s'habille, se coiffe et adopte l'attitude d'un homme à s'y méprendre. Il s'agit pour elle d'un moyen de protection.

Sur le banc de l'aire d'attente, des gens dorment la couverture par-dessus la tête, d'autres s'épouillent mutuellement, se peignent ou discutent tout simplement. Au sol, les femmes massent vigoureusement leurs bébés en les enduisant d'huile de moutarde, une tradition qui apporterait au bébé des bienfaits physiologiques et une communion avec sa mère. Un peu avant l'heure de manger, elles se rassemblent en petits groupes et s'affairent à la préparation du repas, accroupies au-dessus d'un feu de fortune ou d'un unique rond au gaz. Après, ce sera la vaisselle.

Tout au bout du stand, la même image chaque fois : quatre ou cinq hommes accroupis dans un cercle serré inhalant de l'héroïne. Ils le font au vu et au su de tous. Les enfants sont habitués et vont jusqu'à les aider à boire de l'eau lorsqu'ils ont trop consommé pour le faire eux-mêmes. Un jour nous voyons un policier, en habit de travail, les accompagner dans leur consommation, ce qui nous semble plutôt insensé. Parfois quelques-uns vont un peu plus loin, juste derrière la clôture, sur un terrain nous semblant tenir lieu de dépotoir et d'endroit où faire ses besoins. Enfin, pendant quelque temps, un homme dont la jambe pourrissait et était infestée de mouches s'est installé au bout du stand à *rickshaws*. Un train lui a passé sur la jambe. Les hommes lui apportent nourriture et eau, et c'est souvent le même garçon, d'environ quinze ans, qui l'aide à aller faire ses besoins.

À côté du stand à *rickshaws*, un autre terrain vague est également occupé par les sans-abris. Parmi les déchets qui jonchent le sol, les femmes sont assises sur des nattes de paille. Il faut s'asseoir sur celles-ci, car par terre c'est sale, disent-elles. Sous le soleil, elles vaquent aux mêmes occupations qu'elles font parfois sous le toit du stand. Incroyable comme elles se débrouillent avec peu. Nous les entendons rire et à l'occasion se disputer assez violemment. Les mères s'occupent de leurs bébés, elles les charrient partout ou les confient à d'autres. Autour d'elles les enfants jouent. À un moment, ils s'amuse avec de petits chiots errants. Sur le terrain, il y a de gros morceaux de bétons tubulaires à l'intérieur desquels les jeunes adolescents cachent les bouteilles d'eau vides qu'ils ont ramassées. Ils les remplissent d'eau puis, devant nous, aucunement dérangés par notre présence, les scellent pour ensuite les revendre. Lorsqu'ils viennent nous voir, ils dégagent une forte odeur d'acétone en raison de la *solution* qu'ils consomment à profusion.

Le soir, les femmes se maquillent et se coiffent pour aller *travailler*, bien qu'elles puissent avoir des clients durant la journée. De ce que nous voyons, il y a d'abord échange entre le client et la prostituée au cours duquel ils conviennent d'un point de rencontre. Ils s'y rendront ensuite séparément et s'y retrouveront. Le travail se fait souvent sur les chemins de fer, un peu plus loin de l'achalandage, à l'intérieur de trains en nettoyage ou encore dans des coins à l'abri des regards.

Toutes les fois où nous sommes allées au stand à rickshaws, la même impression persistait : celle d'entrer dans un autre monde, un monde irréel, sale, bruyant et de misère.

3.1.2 Les organismes œuvrant à la gare

Différents organismes travaillent auprès de la population de la gare de Varanasi. Nous en avons fréquenté trois que nous présentons brièvement. Ayant des finalités quelque peu différentes, ils travaillent séparément, sans concertation préalable concernant leurs projets ou visant l'entraide.

- Le projet Asha

Le projet Asha, *asha* signifiant espoir en hindi, est né de l'association d'une ONG locale indienne et d'Émilie, une Québécoise séjournant en Inde depuis près de huit ans. C'est au sein de ce projet que notre recherche a pris forme. Accompagnée d'une psychologue indienne, Nandani, Émilie agit comme travailleuse sociale auprès des femmes habitant à la gare de Varanasi. Ensemble, elles apportent aide, support et accompagnement à ces femmes, pour la plupart des prostituées. Elles font également le lien avec les services médicaux. C'est dans leur milieu de vie qu'Émilie et Nandani les rencontrent, la plupart du temps au stand à rickshaws de la gare.

Le projet Asha accorde une attention particulière aux fillettes de la gare, qu'elles soient seules ou avec leurs mères. Le travail avec celles-ci est davantage de nature préventive ; il vise à leur offrir un avenir autre que la prostitution. C'est dans cette optique que la maison Disha (*new way of life* en sanskrit) a vu le jour en mars 2009. Il est important de préciser qu'au départ, Émilie prévoyait y accueillir les fillettes avec leurs mères. Or, au moment de l'ouverture des portes de la maison, les mères n'ont pas voulu s'y installer. Elles ont toutefois accepté d'y envoyer leurs filles. Lors de notre séjour en Inde, quatorze petites filles âgées entre de quatre à douze ans habitaient la maison, toutes des enfants de prostituées. À Disha, elles bénéficient d'un toit, de leurs repas quotidiens et d'une éducation visant à ce qu'elles puissent réintégrer la société avec, devant elles, un avenir plus prometteur que celui de leur mère.

L'association Kutumb

L'association Kutumb a été fondée en 2004 par un médecin indien, le Dr Jaiswal, qui offre des services médicaux aux personnes habitant à la gare ou à proximité de celle-ci, son dispensaire étant situé dans un quartier derrière la gare. Outre l'aspect médical, ses champs d'action sont la lutte à la drogue ainsi que la protection des enfants. Les locaux du dispensaire abritent un orphelinat, une école, et y sont enseignés des ateliers de couture et de coiffure. Son équipe se rend également sur le terrain pour y intervenir directement et prendre connaissance de ce qui s'y passe. .

La Dr. Shambunath Singh Research Foundation

Nous avons découvert cet organisme à la fin de notre séjour, aussi sommes-nous moins familière avec celui-ci. La Dre Shambunath Singh Research Foundation, une organisation existant depuis 1991, nous a semblé être d'une plus grande envergure que les deux premières que nous avons davantage côtoyées. Ses interventions s'adressent principalement à trois populations : les enfants, les femmes, ainsi que des communautés plus démunies (sans-abris, personnes atteintes du VIH, travailleurs non organisés).

En ce qui a trait au travail auprès des prostituées, cet organisme rencontre des femmes autres que celles habitant au stand à *rickshaws*. Certaines d'entre elles habitent des villages avoisinants et viennent à Varanasi, plus spécifiquement à la gare, pour y travailler. Les intervenants auraient identifié une quinzaine de points de rencontres pour les prostituées et leurs clients, sur le terrain de la gare et aux alentours, endroits où ils réalisent également leurs interventions. Ils jouent par ailleurs un rôle de conseillers auprès des femmes. L'aide apportée ne vise pas une réinsertion sociale, mais plutôt un soutien ponctuel en fonction des besoins exprimés par les prostituées.

Aux fins de notre recherche, nous avons réalisé un entretien avec un membre de chacun de ces organismes, soit Émilie pour le projet Asha, le Dr Jaiswal pour Kutumb ainsi que Raju, le directeur de la Dr. Shambunath Singh Research Foundation et fils du fondateur, le Dr Singh.

3.1.3 Quelques histoires de cas

Selon les estimations de la Dre Shambunath Singh Research Foundation, près de 200 prostituées travailleraient à la gare de Varanasi et environ 10 % d'entre elles seraient sans domicile fixe. Le Dr Jaiswal, quant à lui, estime qu'entre trente et quarante femmes habitent la gare de façon permanente. Il semble difficile de déterminer le nombre exact de prostituées fréquentant la gare de Varanasi ou y vivant compte tenu de leur mobilité et du caractère caché de la pratique de la prostitution. Voici un aperçu de l'histoire des filles et femmes avec lesquelles nous avons été en mesure de réaliser un entretien. Il est à noter que, dans tous les cas, l'âge qui leur est donné est approximatif, car aucune d'entre elles ne le connaît réellement.

Shanti

Nous avons rencontré Shanti à la maison Disha, où elle habite maintenant depuis le mois de mai 2009. Âgée de près de huit ans, elle est née à la gare de Varanasi d'un père inconnu. Elle a grandi au *stand à rickshaws* de la gare, élevée par une mère prostituée, violente et toxicomane. L'homme ayant joué le rôle de son père est également aux prises avec des problèmes de consommation. Tous deux étaient négligents à son égard. Laisse à elle-même, elle parlait peu, consommait du décapant (*solution*), de la marijuana et chiquait du *paan*. Elle aurait subi plusieurs abus et nous soupçonnons que, si elle n'avait pas intégré la maison, elle aurait fait son entrée sur le marché du commerce sexuel sous peu, si ce n'était pas déjà fait, notamment pour obtenir sa drogue.

Sunita

Sunita est également une fillette hébergée à la maison Disha. Elle a aujourd'hui environ neuf ans. Elle est née dans un village du Bihar, état pauvre et voisin de Varanasi, mais vivait depuis quelques années dans un bidonville de Varanasi avec ses parents, avant son arrivée à la maison. Son père, un chauffeur de *rickshaw*, est un homme alcoolique et violent envers Sunita et sa mère, qui se prostitue. Ne fréquentant pas les bancs d'école, Sunita vendait des cartes postales aux touristes, sur les ghâts de la ville (marches qui recouvrent les berges du Gange pour y descendre), pour ramener de l'argent à sa famille. Elle paraissait assez certainement destinée à la prostitution, et ce, dans un avenir rapproché. Elle le verbalise d'ailleurs en entrevue en répondant : « je serais devenue une mauvaise personne » lorsque nous lui demandons ce qu'elle aurait fait si elle n'était pas venue à la maison Disha.

Seema

Seema est une jeune fille d'une quinzaine d'années habitant le stand à rickshaws depuis environ l'âge de dix ans. Elle a grandi dans un bidonville de Varanasi, endroit qu'elle a quitté avec sa famille pour s'installer à la gare. Ils ont vendu leur maison pour pouvoir défrayer les coûts des traitements nécessaires au père de Seema, alors atteint de tuberculose. Ils n'ont toutefois pas pu le sauver. Bien que sa mère vive encore à la gare, elles se parlent peu puisqu'elle l'a abandonnée pour un homme. Seema mentionne avoir également été rejetée par sa mère, car elle s'est mariée, sans son accord, avec un garçon de la gare. Très jolie, les policiers la choisiraient souvent le temps d'une nuit.

Amma

Amma, environ quatorze ans, vit à la gare avec sa sœur, Rani (16 ans), depuis un peu plus d'un an. Elle raconte qu'il y a trois ans, elles ont fui leur ville natale, Allahabad (à 135 km de Varanasi), parce que son père voulait vendre sa grande sœur. Elle n'a aucune éducation puisque ce dernier, décrit comme un alcoolique, envoyait ses enfants mendier. Elle soutient aujourd'hui Rani, qui a eu un petit garçon lors de notre séjour en Inde, et qui semble être cognitivement affectée dû à une importante consommation de *solution*. Pour subvenir à leurs besoins, toutes deux se prostituent et vendent *paan* et cigarettes aux voyageurs. Amma a un mari depuis le début de ses règles, il y a de ça un peu moins d'un an.

Prianka

Prianka est la maman de deux petites filles d'un et quatre ans respectivement. Âgée de vingt-cinq ans, elle vit à la gare depuis environ dix ans. Elle s'est sauvée de son village, dans le Bihar, quand son père a voulu la marier contre son gré. Femme de caractère, Prianka paraît peu à peu gagner un certain pouvoir au stand à *rickshaws* et commencer à jouer un rôle d'entremetteuse. Elle semble effectivement prendre les nouvelles arrivantes à la gare sous son aile et avoir quelques garçons travaillant pour elle dans la revente de bouteilles d'eau, par exemple. Elle continue par contre à se prostituer, toujours armée de sa machette. L'homme qu'elle identifie comme son mari est un toxicomane d'une cinquantaine d'années jouant davantage un rôle de protecteur pour ses propres filles et pour elle.

Gulabi

Gulabi, une jeune fille d'environ dix-huit ans, est originaire de Mumbai. Elle vit à la gare depuis environ trois ans. Son premier mari, un homme violent, l'aurait quitté au décès de son père. Elle serait arrivée à la gare à ce moment. Elle souligne ne plus avoir envie de voir sa mère qui est alcoolique. C'est à la gare que Gulabi a rencontré son deuxième mari, un important toxicomane. Il lui aurait promis une maison dans le Bihar, mais au lieu de cela, elle rapporte qu'il la force à se prostituer. Depuis la naissance de son fils, il y a un peu plus d'un an, elle a de beaucoup diminué, voire cessé, sa consommation de décapant. Elle est fière de son garçon qui lui donne un sentiment de devoir accompli.

Arti

Nous n'avons rencontré qu'une seule fois cette femme de quarante ans en nous rendant à un point de contact identifié par les intervenants de la Dre Shambunath Singh Research Foundation. Bien qu'elle ait déjà été prostituée pour subvenir aux besoins de son mari, qui ne travaille pas, et de ses huit enfants, elle agit maintenant à titre de proxénète (ou en assiste un) et recrute de nouvelles filles pour le commerce sexuel. Elle raconte être impliquée dans le milieu de la prostitution depuis environ vingt ans. Arti habite dans un village voisin de Varanasi et n'entretient aucune relation avec les femmes du stand à *rickshaws*.

Ranjhana

Nous avons fait connaissance avec Ranjhana au même point de rencontre qu'Arti. Nous ne l'avons vu que deux fois ce qui explique qu'elle soit restée assez secrète avec nous, visiblement mal à l'aise. À vingt et un ans, elle vit à la gare, mais ne fréquente pas les prostituées du stand à *rickshaws*. Elle paraît en meilleure santé et plus soignée que celles-ci, ce qui laisse croire qu'elle appartient à une autre catégorie de prostituées. Ses clients l'amèneraient parfois dans des chambres de petits hôtels, ce qui n'est pas le cas des prostituées du stand qui font leur travail sur les rails de chemin de fer. Ranjhana nous raconte venir du Bihar, endroit qu'elle a quitté il y a sept ou huit ans, fuyant des problèmes dont elle ne veut pas nous parler. Ses parents sont décédés, mais elle maintient le contact avec sa fratrie en leur cachant toutefois qu'elle se prostitue. Elle nous a avoué consommer de l'alcool, conduite considérée inappropriée pour une femme indienne.

Dans le but comprendre le cheminement des filles, pour certaines devenues femmes, vers une vie à la gare, avec tout ce que nous venons de voir que cela comporte, il convient d'analyser leur vécu.

3.2 Les trajectoires de vie avant la gare

Pour tracer les trajectoires de vie des filles et des femmes que nous avons interviewées à la gare de Varanasi, il est nécessaire de s'attarder à leur histoire sociale et familiale ainsi qu'aux conditions de vie dans lesquelles elles ont grandi. Bien que leurs expériences de vie hors gare soient restreintes, puisque la majorité de celles que nous avons rencontrées sont arrivées à la gare entre les âges de zéro et quinze ans, elles nous ont fait part des grandes lignes de cette partie de leur existence ou, du moins, de celles qui semblent les avoir marquées. Compte tenu de leur jeune âge et du peu de recul qu'elles peuvent avoir vis-à-vis de leur enfance, nous sommes d'avis qu'en faire une analyse et un compte rendu approfondis était tâche difficile pour elles. Sans compter que, pour certaines, il était émotivement difficile de parler de cette partie de leur vie, tout comme de leurs expériences à la gare d'ailleurs. Le matériel que nous avons recueilli sur cette portion de leur trajectoire est par conséquent assez embryonnaire.

Pour nous aider à mettre cette partie de leur vie, comme celles qui suivent, en perspective, nous nous appuyons nous seulement sur le récit qu'elles nous livrent, mais aussi sur la connaissance qu'en ont les intervenants interviewés, qui ont accepté de nous en faire part.

3.2.1 Les conditions de vie socio-économiques et familiales

Bien que les filles et les femmes rencontrées aient toutes des histoires de vie différentes, plusieurs points communs ressortent quant aux milieux desquels elles proviennent, qui peuvent assez facilement être qualifiés de milieux dysfonctionnels, marqués par la pauvreté. Émilie, intervenante à la gare, résume la situation comme suit :

95% de ce que j'ai vu, c'est des milieux complètement dysfonctionnels, qui avaient des problématiques déjà de consommation, de toxico dans la maison, de pauvreté, de grande pauvreté. De problème d'égalité des sexes [...] souvent c'est des familles qui avaient beaucoup de filles et peu de garçons, faque les filles se faisaient tasser. Ça, c'est des règles souvent (Émilie, intervenante sociale, projet Asha).

Le docteur Jaiswal abonde dans le même sens en attirant notamment l'attention sur les abus intrafamiliaux de nature sexuelle dont certaines ont été victimes, et la pauvreté dans laquelle elles ont grandi :

Every girl is different problems. And one thing I told you is girl is not safe at home. Like very very big relationship problem. Sometimes with uncle... and because of the social impact the girl never says anything. Like cousin make relationship with me, but she doesn't want, but he's forcing her, something like this. Yeah some are uncles... very very different things. Sometimes step mother doesn't like us, sometimes lot of girls (in the family) and poverty is the problem, and lot of family members never gets the proper food so they go (Dr. Jaiswal, association Kutumb).

Les filles et les femmes constituant notre échantillon paraissent effectivement provenir de milieux marqués par la pauvreté. Tout d'abord, elles naissent dans des endroits pauvres. Sur les six participantes ayant abordé leur passé familial, deux disent avoir grandi dans un bidonville de Varanasi, une à la gare et une autre est née dans un village du Bihar, un état pauvre de l'Inde que le docteur Jaiswal décrit comme suit :

Twenty kilometres far from railway, from Varanasi, this is big sources for the children. Why? There is one very big state: Bihar and, there is big poverty (Dr. Jaiswal, association Kutumb).

Bien qu'Amma n'ait pas parlé de l'endroit où sa sœur et elles ont grandi, elle souligne :

I cannot tell you about our previous family but when we were born we were very poor (Amma, 14 ans).

Raju, directeur de la Dre Shambunath Singh Research Foundation, fait un lien entre la pauvreté, notamment le manque de ressources et plus spécialement de travail, et le fait pour les filles de s'adonner à la prostitution. Il mentionne :

The root cause somewhere is poverty. [...] Also the women (prostitutes) come from there (poor places). Again the problem is poverty because there is not has much job opportunities for men and women. (Raju, Dr. Shambunath Singh Research Foundation)

Lorsqu'elles évoquent le métier de leurs parents, il s'agit généralement d'emplois plutôt précaires, par exemple : chauffeurs de *rickshaws* pour les hommes, laver la vaisselle et transporter des briques pour les femmes. Shanti parle du travail de ses parents :

He (my father) drives rickshaw and my mother carries bricks (Shanti, 8 ans).

Certaines nous ont également rapporté que leurs parents les faisaient travailler ou mendier dans le but de les aider financièrement :

When we grew up my father [...] used to send us begging (Amma, 14 ans).

Tel que l'ont mentionné Émilie et le docteur Jaiswal, il appert les femmes qui se livrent à des pratiques sexuelles contre rémunération à la gare de Varanasi sont, pour un très grand nombre, issues de familles problématiques, notamment marquées par la consommation abusive d'alcool de l'un ou l'autre des parents, ou des deux, ce qui peut se traduire par des actes de violence voire d'abus sexuel. Sunita en fait état au sujet de son père:

When he comes home drinking alcohol, he starts to beat me, my sisters and my mother. [...] He used to beat me a lot and abused me as well. [...] I do not like my father (Sunita, 9 ans).

Amma rapporte elle aussi les comportements violents de son père qu'elle paraît associer à sa consommation d'alcool :

We were very fine in my childhood but when we grew up my father started to drink alcohol and he used to beat us a lot. [...] No one lives with my father and mother. He sold all the house and household things and drunk alcohol (Amma, 14 ans).

Seema et Gulabi ont toutes les deux perdu leurs pères et ce sont leurs mères qui présentent des problèmes reliés à la consommation d'alcool :

She drinks alcohol. My mother used to beat me and she got married again. (Seema, 15 ans)

She (my mother) is in Mumbai. My mother is not good, she also drinks alcohol, that is why I do not want to live there. (Gulabi, 18 ans)

Ces éléments d'histoire de vie relatés à la fois par les intervenants et les femmes prostituées concordent avec ce que nous trouvons dans les écrits. Les recherches répertoriées font effectivement état de la pauvreté de l'Inde comme un des principaux facteurs incitant femmes et fillettes à se livrer à des activités sexuelles contre rémunération (Misra et coll., 2000; WHO, 2001; Manohar, 2002; Sleightholme et Sinha, 2002; Jayasree 2004; MWCD, 2006; HDRN et UNDP-TAHA, 2006; Sahni et Shankar, 2008; UNODC et MWDC, 2008). Le contexte familial problématique dans lequel les victimes d'exploitation sexuelle de l'Inde ont souvent grandi, marqué par la violence physique, parfois des abus sexuels, la consommation de substances psychoactives les parents, y est également mentionné (Manohar, 2002; Henschel, 2003; Fernandes, 2005). Ce passé les rend vulnérables à l'exploitation sexuelle et influence la perception qu'elles ont d'elles-mêmes, leur estime personnelle, leurs habitudes et choix de vie. Ce qu'elles vivent au sein de leur famille peut également les encourager à la quitter, espérant une vie meilleure.

3.2.2 L'éducation

Si les écrits mentionnent que près de la moitié (45,9%) des femmes indiennes sont analphabètes (Nair, 2004; WHO, 2007), les trois intervenants rencontrés s'accordent pour dire que la majorité des femmes prostituées de la gare n'ont aucune éducation, voire même qu'elles sont illettrées. Lorsqu'elle parle des prostituées vivant au stand à rickshaws, Émilie mentionne :

Elles savent pas lire, savent pas écrire leur nom pour la plupart. Gulabi est capable de lire les noms de ses frères, je me rappelle même pu si elle est capable de lire son propre nom. A peut lire le nom de ses frères parce qu'elle les a de tatoués sur le bras.

Aucune des femmes de notre échantillon n'a fréquenté les bancs d'école. Un jour où nous étions à la gare, papier et crayon en mains, Seema et d'autres fillettes au stand nous ont demandé d'écrire leur nom. Un sourire s'est alors dessiné sur leurs lèvres, émerveillées qu'elles étaient de voir la calligraphie de leur prénom.

C'est pourtant lorsque nous avons tenu compagnie à Amma, qui passait ses journées au chevet de sa sœur à l'hôpital, que nous avons pris conscience de l'ampleur de cette absence d'éducation. Pour la distraire, nous avons apporté des crayons de couleur et un cahier à colorier pour adultes, de peur de l'ennuyer avec les dessins simplistes de ceux pour enfants. Nous avons vite réalisé que nous avons fait une erreur. Amma, quatorze ans, savait à peine tenir un crayon et surtout ne savait pas comment colorier. Pour dire vrai, une fois un dessin complété, nous aurions pu penser qu'il avait été fait par un enfant de trois ans. Amma raconte qu'elle n'était pas autorisée à aller à l'école, devant contribuer à augmenter le revenu familial, et que ses parents ne pouvaient veiller à son éducation:

We were not taught. Only we used to be sent for begging. [...] My parents could not teach us and father used to show monkeys and dancing bear like juggler. Who had money they taught their children but we did not have money (Amma, 14 ans).

Avant d'habiter la maison Disha, Sunita était dans la même situation :

Before, I did not know anything like writing, reading because I used to sell postcard (Sunita, 9 ans).

Parmi les femmes interrogées, certaines mentionnent qu'un des membres de leur fratrie, souvent un garçon, a fréquenté l'école. Il semble toutefois que le manque d'éducation des parents et le faible revenu familial entravent l'encouragement à l'instruction de leurs enfants, ou du moins de tous leurs enfants. Or, le manque d'éducation, ou d'importantes lacunes à cet égard, est reconnu comme un facteur augmentant la vulnérabilité des femmes face à l'exploitation sexuelle (Manohar, 2002; Henschel, 2003).

3.2.3 Le départ : la quête d'une vie meilleure

Comme nous l'avons vu dans la petite histoire des filles rencontrées, elles quittent leur milieu d'origine et s'installent à la gare pour des raisons variées telles la fuite, l'abandon et l'itinérance:

He (my father) was about to sell her, he was going to sell Rani so we ran away. It has been three years (Amma, 14 ans).

My father died. I was small, I mean when I got married, after he died. And my husband left me and I went away (Gulabi, 18 ans).

When I did not get married, I escaped from village and came here (train station) (Prianka, 25 ans).

Arti confirme que les femmes qu'elle recrute pour la prostitution sont des jeunes, soit seules parce qu'elles ont été quittées par leur mari ou qu'elles sont veuves, soit des femmes mariées dont le mari présente des problèmes de toxicomanie :

I find young women, widows and married also. Some women's husband left them, some husbands are drinker or druggist (Arti, proxénète).

Émilie raconte pour sa part l'histoire d'une jeune femme prostituée à la gare de Varanasi, que nous n'avons pas rencontrée. Bien qu'elle provienne aussi d'un milieu pauvre, elle était mariée et mère d'un enfant lorsque sa vie a basculé : elle a été victime d'un viol collectif. À la suite de cet événement, elle a dû quitter son village natal et sa famille, avilie et déshonorée. Elle s'est retrouvée à la gare :

Il y a une fille qui est prostituée à la gare, Prianka, pas la Prianka que t'as vue une autre Prianka qui, elle, a 23 ans et vient d'un milieu pauvre. Elle avait son mari, son enfant. Pis un soir elle se promenait avec ses fagots, il y a eu un viol. Une gang de policiers qui l'a ramassée. Elle s'est faite violée toute la nuit par tous les policiers. Mais après, c'était la honte sur elle et la malédiction. Faque après y'a fallu qu'elle parte du village. Cette fille-là, pour elle, c'est : « mon Dieu, j'ai été violée, qu'est-ce que je vau si les dieux me laissent violer », faque maintenant elle est devenue prostituée. [...] En Inde, t'es violée ça veut dire que t'appartiens à tout le monde. Dans les villes, dans certaines classes, ça change un peu, mais c'est encore la pensée prédominante. Tu t'es fait violer, ben pff, c'est quelle basse femme que t'es. Faque tu te fais foutre dehors de ta famille. Pis y'a ben des filles que c'est tellement fort la culture qu'elles le sentent: « qu'est-ce que je dois être mauvaise ». (Émilie, intervenante)

C'est donc pour une variété de raisons et dans divers contextes que ces femmes, voire ces adolescentes, quittent leur milieu.

On l'a vu, avec ses 109 000 kilomètres de chemin de fer, le réseau ferroviaire indien est le plus imposant en Asie et le second au monde. Des millions de personnes empruntent quotidiennement le train pour se déplacer, ce qui en fait le principal moyen de transport de l'Inde. Il est par conséquent plausible de croire que le train constitue la façon privilégiée de se déplacer pour des filles en fuite, d'autant plus qu'il est possible de réussir à le prendre clandestinement et sans payer. Émilie explique :

T'sé chez nous (au Canada), t'as un réseau routier qui est efficace, mais ici c'est le train. Le train va partout. Faque souvent c'est des filles qui sont en fugue, qui ont été chassées de chez eux, ou qu'il a fallu qui se sauvent... Si tu veux te sauver, tu te sauves comment en Inde? Marcher sur la route c'est dur. Si tu veux te sauver loin, ben tu sautes dans un train. T'embarques dans les trains pour troisième classe, ils ne vérifient pas les billets. Faque c'est facile de te pousser comme ça. (Émilie, intervenante)

Elles doivent ensuite trouver un endroit où s'installer alors qu'elles sont sans le sou, en fugue ou abandonnées et pour la plupart seules. La gare est un lieu envisageable. En plus, pour celles qui sortent du train, il s'agit du premier endroit où elles se trouvent. On l'a vu, par nos observations, le terrain de la gare est largement occupé par des voyageurs en transits et des gens qui y ont élu domicile, ce que confirme le Dr Jaiswal:

Actually in the train station some are the migrant people. Migrant boys and girls don't stay for a long time in the station. They stay like 2 days, 3 days in the station but some are staying permanently in same station. (Dr Jaiswal)

Émilie ajoute que la gare reste l'endroit le plus facile où rester et s'installer, à court terme du moins, comparativement aux bidonvilles qui sont déjà occupés et dans lesquels les femmes et les filles ne sont pas nécessairement les bienvenues :

Il y a des bidonvilles partout. Si tu veux aller à Dashaswamedh (bidonville de Varanasi), y'a déjà une grosse compétition de mendiants, ils vont te chasser ça sera pas long. Où tu peux aller? La gare c'est comme une zone grise un peu. Tu peux passer, tu peux rester là. Tous les soirs, quand y'a des trains, y'a des centaines de personnes qui dorment à la gare, faque c'est plus l'endroit où tu peux aller j'pense. Parce que c'est ça, où tu veux qu'ils aillent ? Si tu vas dans un autre bidonville, tu vas où? Tu vas vivre chez qui? Faut que tu te trouves un gars qui va t'accepter. (Émilie, intervenante)

La gare peut également paraître attrayante parce que, d'une part, plusieurs personnes s'y trouvant déjà, il est alors possible de se joindre à elles pour obtenir de l'aide ainsi qu'une certaine protection et, d'autre part, elle offre des occasions de ramasser des sous, par exemple en mendiant ou en ramassant les bouteilles vides qu'on remplit d'eau pour les revendre. Le Dr Jaiswal et Émilie expliquent:

Y'arrives là (à la gare,) pis ben, qu'est ce que tu vois c'est les autres filles qui sont là, faque tu te tiens avec eux (Émilie, intervenante).

Actually it is very easy to stay in the train station and get very easy income also in the train station. They (people living at the train station) have a lot of things. Begging is very easy and empty bottle is collected, filled and sell, and like... different things are made, some are portraits, and sell it...But anyway it is very easy to get the income... Also near the train station there are so many hotels for the cleaning. (Dr Jaiswal)

Mais si des options de survie et des possibilités d'être supportées par les personnes qui y sont déjà semblent être présentes à la gare, la réalité ne paraît pas être aussi simple.

3.3 La gare comme milieu de vie

3.3.1 Vivre à la gare

On l'a vu dans la présentation de la gare, celle-ci est notamment peuplée de gens qui y restent à plus ou moins long terme et, au quotidien, on y côtoie des personnes intoxiquées à l'alcool ou la drogue. C'est également la perception d'Amma de son milieu de vie : la gare. Elle précise toutefois qu'on y trouve à la fois de bonnes et moins bonnes personnes. Elle raconte :

Many people come and go (train station). There are druggist, drinker and other type of people as well. Some are good some are bad. Some speak good things and some speak bad things. (Amma, 14 ans)

Outre la prostitution qui occupe une partie de leurs journées, les femmes habitant la gare s'adonnent quotidiennement à d'autres tâches. Se laver, préparer les repas, nettoyer leurs vêtements et la vaisselle ainsi que s'occuper de leurs enfants sont autant d'activité faisant partie de leurs occupations. Autrement, de ce que nous en avons vu, elles passent le temps au *stand à rickshaws*. Encore une fois, elles ont été peu loquaces au sujet de ce qu'elles font de leurs journées. Shanti raconte que lorsqu'elle habitait la gare, le matin elle allait aux toilettes dans le champ, se lavait puis nettoyait la vaisselle :

I used to get up in morning and go out in field for toilet and then come back home and wash myself after that clean all the dishes (Shanti, 8 ans).

Pour Émilie, ces femmes semblent avoir établi une certaine routine dans leurs tâches quotidiennes. Sans quoi, elle les trouve plutôt inactives. Une explication que voit Émilie à leur inertie est la température chaude et écrasante de l'été ainsi que la fraîcheur et l'humidité inconfortables de l'hiver qui les rendraient amorphes. Émilie s'exprime en ces termes :

À quelque part, y'a une routine là-dedans : elles font le lavage le matin, elles font ci, elles font ça, elles se font à cuisiner... Pis, pendant l'après-midi elles cuisinent. Mais... elles vedgent un peu si on peut dire. Moi je trouve qu'elles vedgent. Tsé, l'été il fait trop chaud faque elles bougent pas, l'hiver y fait trop froid faque elles bougent pas. (Émilie, intervenante)

Les soins et l'attention donnés aux enfants diffèrent selon les femmes. Certaines vont s'en préoccuper, comme le fait Gulabi, pour qui son fils est une importante source de fierté et de valorisation, alors que d'autres ne s'en soucient guère. C'est le cas des parents de Shanti qui, note Émilie, suscitait plutôt de l'indifférence chez ses parents. Émilie parle des parents à la gare :

Bon souvent les parents y'en a des assez dysfonctionnels. Les parents de Shanti ne donnaient aucune attention à leur fille. Mais t'en as comme Gulabi, que tu vois qu'elle s'occupe de son petit, mais elle c'est vraiment comme ça qu'elle se valorise aussi. (Émilie, intervenante)

Il nous a dans tous les cas semblé, à partir de nos observations, que plus les enfants avancent en âge, plus ils sont laissés à eux-mêmes.

Raju considère la gare comme un environnement néfaste pour les enfants qui y vivent. Pour lui, ils y apprennent des vices tels une sexualité débridée et la consommation de drogues. Ils y sont effectivement exposés et, considère l'intervenant n'auraient pas de modèles éducatifs adéquats, qu'ils aient une famille à la gare ou non :

All these children (street children at the railway station) that are living there they have a very much active sexually because they know everything because there is no model education or any family kind of... so they know all kind of evils. They know different kind of drugs, different kind of sex.
(Raju, DSSRF)

La consommation de stupéfiants, on l'a vu, est une réalité à la gare. Alors que la consommation des hommes est flagrante et est davantage dirigée vers l'héroïne, celle des femmes nous a paru plus subtile et marquée par un usage d'intoxicants de nature différente. Elles ont surtout tendance à boire de l'alcool et se droguer au décapant (*solution*). Hommes et femmes chiquent par contre du tabac et du *paan*. Le *paan* a un effet stimulant, mais également coupe-faim. La consommation des enfants débute généralement par le décapant, et ce, de façon soutenue. Elle se transforme ensuite peu à peu en une consommation d'héroïne pour les hommes et d'alcool pour les femmes qui maintiennent toutefois un certain usage de *solution*. L'importance et la fréquence de consommation diffèrent selon les femmes et, d'après les observations d'Émilie, certaines la diminueraient à la suite de la naissance d'un enfant. Émilie a également une impression de variance en fonction des saisons : plus d'alcool l'hiver, mais plus de *solution* l'été, et selon le moment de la journée. Les femmes consommeraient davantage d'alcool le soir pour « travailler », mais aussi le jour pour oublier les conditions misérables dans lesquelles elles vivent. Émilie décrit la situation en ces termes :

Tu te lèves le matin, ben c'est souvent que t'as commencé à prendre de la drogue, parce que c'est dur. Les filles boivent beaucoup, beaucoup d'alcool, chiquent. La plupart chiquent du tabac. Ça coupe la faim, ça donne un buzz, mais ça coupe la faim. Souvent les pauvres y'en prennent parce que ça te coupe la faim. Ouais. Les filles boivent beaucoup, les plus jeunes consomment beaucoup de décapant... Les enfants, les p'tites filles j'te dirais de huit à douze ans sont presque toutes sur le décapant, pis un moment donné ça vire plus sur l'alcool... Mais moi, je trouve qu'il y a des cycles, parce que tu vois, l'année passée, Seema, toutes ces filles-là, y'étaient toutes sur le décapant. Seema, toute la gang, toute la gang était sur le décapant... Pis cette année, là sont plus sur l'alcool un peu. C'est plus le soir, avant d'aller travailler ça prend un coup ouais. Aussi, y'en a une couple qui sont devenues mamans, faque ça a quand même diminué un peu la consommation d'une certaine façon. Ça dépend des saisons, l'hiver, quand il fait froid, des fois y'en prennent plus la nuit, pis l'été quand il fait chaud, j'sais que l'été, moi j'ai trouvé que durant les heures de gros soleil y'étaient toutes sur le décapant. Ouais, j'pense c'est ça, c'est que y'en peuvent pu, il fait quarante quelques degrés, sont en dessous d'un toit de tôle, y fait chaud. Gulabi elle en prenait autant que les enfants, avant qu'elle accouche, Gulabi, elle sniffait sans arrêt. (Émilie, intervenante)

La consommation de stupéfiants chez les prostituées est une problématique qui a été également mentionnée dans les recherches. Les écrits rapportent effectivement que ces femmes présenteraient des dépendances à l'alcool et aux drogues (Manohar, 2002; Fernandes, 2005).

Lorsqu'elle vivait à la gare, Shanti, huit ans, consommait quotidiennement et de façon importante. Elle chiquait alors du tabac, prenait du cannabis et du décapant. Elle confie :

I used to take Gutka (sorte de sachet de tabac), bhang (cannabis) and solution (Shanti, 8 ans).

Si les journées peuvent paraître se suivre et se ressembler, elles comprennent toutes leur part d'incertitude. N'ayant aucun revenu fixe ni d'endroit où garder leur argent en sécurité, chaque jour est vécu par les femmes de la gare en fonction des ressources en leur possession. Les dépenses d'une journée dépendront donc de l'argent obtenu au cours de celle-ci. Elles ne sont pas en mesure de faire des économies. Cet argent peut par exemple provenir de la prostitution ainsi que de vols et de recel.

Autant les hommes que les femmes semblent vivre en fonction du moment présent. Raju et le Dr Jaiswal, expliquent :

One good day they have food. This is one good day. Because from the morning maybe they will be working, maybe more customers are coming so they can have food. But another day they can't have any customer so they have nothing. Life is considered very miserable. (Raju, DSSRF)

In here it is not fix money, I mean for the everyday income, for example 400 rupees or 200 rupees everyday. The income is uncertain. One time she can do pickpocket and get 5000 rupees. [...] They don't save the money. Because they have 5000 rupees so they get something, they don't have money so nothing. Women never save the money. Like all the people that live in the railway station. They live only for the present they don't feel the future, nothing. Today they have 5000 rupees so they finish the 5000 rupees. Never save it. And the 5000 rupees is not always spent in the right way, sometimes it is in the wrong way: to drink, to go the movie. They can spend a lot of money. (Dr Jaiswal)

Bien que Prianka ait refusé d'admettre qu'elle se prostitue, elle décrit la même situation que les deux intervenants : si elle gagne de l'argent, elle peut alors manger, mais si elle n'en a pas elle ne le peut pas. Elle soutient ici qu'elle transporte les bagages des voyageurs pour subsister. Prianka raconte :

If sometimes we get luggage to carry then it is good and then we have food otherwise we do not have food. We stay hungry and thirsty. (Prianka, 25 ans)

À cela s'ajoute le fardeau de l'argent devant être versé à la police ainsi qu'à la mafia pour pouvoir rester à la gare. C'est du moins la rumeur qui court et ce que croit Émilie. La paix s'obtiendrait en quelque sorte de cette façon. Elle s'achète moyennant de l'argent, des services de nature sexuelle dans le cas des femmes, et en respectant certaines règles non écrites. Émilie suppose que :

Tu donnes une cut à la mafia...Pour qu'elle se taise, tu donnes une cut à la police. T'arrives à manœuvrer d'avoir un peu de paix, ils te laissent quand même assez tranquille si t'arrives à leur donner tant ou à faire ça pis si tu te tiens tranquille, tu restes là, tu vas pas là. (Émilie, intervenante)

Mais cette situation n'est pas connue, et encore moins décriée, ouvertement.

Il semble également que, pour s'assurer une certaine sécurité, les gens habitant la gare restent en groupe. C'est l'avis que partagent Émilie et le Dr Jaiswal. Ils se sentent plus forts ainsi et à même de se protéger, car, on l'a vu, la vie à la gare comporte une part non négligeable de dangers, notamment pour les femmes. Les hommes n'y sont pas à l'abri non plus, en raison des conflits qui éclatent parfois.

Cette tendance à vivre en communauté s'explique aussi, pour Émilie, en partie par la culture indienne, plus axée sur la collectivité. La sœur d'Amma, Rani (seize ans), a par contre rejeté cette façon de vivre en s'isolant des autres. Elle est aujourd'hui complètement asociale et anéantie probablement à la fois par les abus et la violence qu'elle a dû vivre et l'importance qu'a pris sa consommation de *solution*. Émilie exprime son point de vue :

En même temps sont plus forts ensemble, j pense que c'est ça aussi. Pis les filles ensemble des fois... T'as vu en gang sont là pis un gars arrive pis elles gueulent au gars pis le gars file doux... L'union fait la force veux veux pas. Pis c'est une société qui est beaucoup moins individualiste que la nôtre faque ils ont tendance à se remettre en groupe tout le temps. Rani est restée toute seule longtemps. Y'a Seema qui l'avait comme amie un peu. Mais Rani a jamais été vraiment aimée par personne. Pis regarde là un an après. Elle fait même plus de phrase complète, pis elle est devenue vraiment comme une p'tite bête cette fille-là. Pis était pas folle comme ça avant là. Elle a perdu la carte... à cause de la drogue, à cause de la violence. (Émilie, intervenante)

Par contre, lorsqu'on demande à Raju quels sont les enjeux pour la sécurité d'une femme vivant à la gare, il s'esclaffe. Pour lui, la question est totalement saugrenue : leur sécurité étant déjà fortement compromise par le fait qu'elles se livrent à des activités sexuelles contre rémunération, considère-t-il. Il ne serait plus nécessaire de s'en soucier puisque rien de pire ne peut leur arriver :

They don't need security (laughing), they are selling themselves. Then what kind of security they need? For whom are you worried about security? One who is selling their body, all these things... (Raju, DSSRF)

Il s'agit ici de l'opinion d'un intervenant à la tête d'un organisme entre autres dévoué à la cause de ces femmes. Il ne reste qu'à imaginer celui de la population en général.

Le quotidien de ces femmes paraît être marqué par une constante lutte pour leur survie et celle de leurs enfants. Elles subissent un stress continu et vivent dans l'incertitude de ce que la journée et la nuit leur réserveront non seulement relativement à la capacité de combler leurs besoins, mais aussi en regard de leur propre sécurité.

Pour Émilie, le manque d'introspection quant à leur situation actuelle et le déni de leurs difficultés seraient un mécanisme de défense largement répandu. Il serait en effet plus facile de prétendre que tout va bien que de s'attarder sur son sort. Vivre et penser un jour à la fois est moins effrayant. Émilie résume sa pensée comme suit :

J'pense que c'est clair qu'elles sont pas bien, pis y'ont pas l'air bien. Mais j'pense... C'est ça, tu peux plus te permettre de t'arrêter pis de te poser la question : « Comment tu vas? ». Parce que, si tu t'arrêtes pis tu commences à méditer sur ta situation à la gare, c'est... Bon ben hier j'étais couchée sur une track de chemin de fer à me faire baiser par je sais plus combien de gars, ce matin j'ai réussi à me sauver tant de roupies, je suis en en train de me faire cuire des trucs avec des briques que j'ai trouvées... J'ai eu frette toute la nuit... Quels sont les espoirs pour le futur? Y'en a pas vraiment... Qu'est-ce qu'elles peuvent espérer? Y'a pas grand-chose... C'est plus : hier était pas bien. J'pense que si tu commences à te dire qu'est-ce que ma vie? Où je vais? Tu vires fou. Tu vires complètement fou, faque tu te coupes, pis tu dis « oui, ça va bien, oui c'est drôle maintenant... ». (Émilie, intervenante)

Prianka et Shanti ont tout de même admis ne pas aimer la vie à la gare. Et, lorsque nous avons demandé à Gulabi ce qu'elle en pensait, sans détour, elle a répondu qu'elle voulait mourir. Elles se sont exprimées ainsi :

I do not like railway station life (Shanti, 8 ans).

I do not like anything here (Prianka, 25 ans).

I want to die (Gulabi, 18 ans).

3.3.2. La prostitution : une option de survie à la gare

3.3.2.1 *Les premiers jours à la gare: la désillusion*

C'est à partir des propos des intervenants et de nos observations que nous pouvons décrire les premiers jours d'une fille à la gare, puisqu'aucune de celles que nous avons rencontrées n'a abordé ces instants.

L'arrivée et l'installation à la gare ne semblent pas se faire sans peine pour les filles. Rappelons que la plupart sont jeunes, souvent seules ou du moins sans mari pour les protéger, qu'elles sont sans ressources financières et, on peut le supposer, ébranlées par leur départ et perturbées par l'arrivée dans un milieu inconnu. Elles sont alors vulnérables à tous points de vue, signalent aussi bien Émilie que le Dr Jaiswal.

Bien que les intervenants s'entendent pour dire que ces filles commencent rapidement à se livrer à des pratiques sexuelles contre rémunération, deux trajectoires ressortent de leurs discours : celle de la jeune fille qui voit la prostitution comme le dernier recours possible, et celle qui se fait bernier par des gens en apparence des alliés. Ces deux trajectoires peuvent aussi s'entrecroiser ou être vécues par une même fille.

Revenons à la jeune fille qui vient d'arriver à la gare. Si elle croyait pouvoir « *refaire sa vie* », la réalité la rattrape en peu de temps. Il faut de l'argent pour se nourrir et faire face aux aléas de la température. Selon Émilie, il n'est pas aussi aisé d'arriver à ses fins. La concurrence pour des moyens de survie est forte sur le terrain de la gare mentionne Émilie. Les choix étant limités, la prostitution devient alors une option de survie.

Pour plein de filles, c'est : « bon je m'en vais à la grande ville pour essayer de trouver du boulot ». Sauf que, quand t'arrives ici, c'est un fichu de bordel parce que ben la veille y'a plein de monde qui est arrivé. Toi t'arrives, t'es pas la seule. Pis quand t'es une fille aussi c'est difficile. Faque souvent, les premiers jours, les filles y'ont faim, y'ont froid ou y'ont faim y'ont chaud. Puis ça prend quelques jours avant qu'elles se dégènent, pis un moment donné la faim l'emporte pis elles vont commencer à se prostituer. [...] Ça va devenir un boulot, mais la transition c'est souvent les premiers jours. [...] Je pense que se prostituer c'est un choix, mais par manque de choix. Un moment donné t'es là pis t'as faim, t'as peur, t'as besoin de manger. Tu quêtes y'en a déjà cinquante qui quêtent pis qui sont meilleurs que toi pis qui sont habitués aussi...Pis tu peux essayer d'aller voler, mais ça aussi c'est des risques, faque t'as pas grand option. C'est quoi les options qui te restent? (Émilie, intervenante)

L'autre trajectoire possible est celle dans laquelle, à leur arrivée à la gare, les filles se font approcher par des personnes, hommes ou femmes, y habitant déjà. Les nouvelles arrivantes sont facilement reconnaissables pour les habitués de la gare. Elles se font d'abord offrir de l'aide par ces personnes en apparence supportantes et compatissantes devant leur situation. Puis elles sont sournoisement amenées à se prostituer alors qu'on leur présente un client, raconte le Dr Jaiswal :

Over the permanently staying people at the train station new girls and new boys are coming for the first time in railway station, this railway station. Everyone knows when new girls are coming. [...] First time boys and girls are coming; they make relation with permanently staying people in the railway station. Not like sexual relation, just relation for friendship. « I'm coming from this place so I want to stay here ». So those people support for us: « ok please help us to come to stay here and work also ». Some are girls. And he (the customer) is introduce to the girls. So girl is involved in the prostitution. (Dr Jaiswal)

Selon Émilie et le Dr Jaiswal, Prianka commence à jouer ce rôle d'entremetteuse. Cela est également confirmé par nos observations, puisque nous avons été témoin de l'arrivée d'une nouvelle fille au stand à *rickshaws*. La nouvelle venue était continuellement avec Prianka et semblait s'en remettre à elle. Cette dernière arborait l'air d'une personne rassurante, protectrice et aidante à son égard. Elle était d'ailleurs plus sympathique et avenante avec nous qu'à l'habitude. Nous avons également vu les deux femmes cuisiner ensemble et partager la natte de paille de Prianka. Le Dr Jaiswal décrit l'attitude compatissante de Prianka avec les nouvelles arrivantes à la gare, avant qu'elle ne les entraîne à se livrer à des pratiques sexuelles contre rémunération :

Some are like Prianka. Newly girl is coming and she knows very well it is the first time and that she has problems concerning her family, so she is coming in here (train station). Prianka first she is very very supportive: emotional support, financial support... And after two-three days she is searching for one customer and the girl is involved in the prostitution. (Dr Jaiswal)

Émilie partage le même avis. Elle ajoute que Prianka peut également offrir aux filles une certaine sécurité en raison du réseau social qu'elle s'est construit et de ses propres moyens de défense, dans son cas une machette :

Tu peux avoir une femme comme Prianka qui peut te prendre sous son aile, mais à quel prix t'sé, c'est toute une manigance. [...] Le truc c'est que si t'as une fille comme Prianka qui est derrière toi, pis une gang de gars arrive, Prianka a sa machette ça de longue. Prianka est mauvaise, très mauvaise tout ça. Puis Prianka... Bon, en même temps y'a des gars derrière elle si t'es tout seule pis un gars arrive pour te violer ben...
(Émilie, intervenante)

Le passage vers la prostitution paraît donc se faire rapidement à la gare de Varanasi en raison notamment du peu d'options de survie qui s'offrent aux nouvelles arrivantes et des rencontres qui y sont faites. Compte tenu des circonstances qui ont contribué à leur arrivée à la gare et de la situation dans laquelle elles sont lorsqu'elles s'y retrouvent, la prostitution comme moyen de survie paraît rapidement s'imposer, malgré elles comme nous allons le voir. Les écrits abondent dans le même en mentionnant que consentir au travail sexuel deviendrait, en quelque sorte, un ultime moyen de survie (OMS, 2001; Gupta, 2008; Sahni et Shankar, 2008).

3.3.2.2 La menace du viol

La gare est un endroit où il est dangereux de vivre, on nous l'a répété plusieurs fois. Le soir, elle prend des allures sinistres et redoutables, pour ce que nous en avons vu. La menace du viol est une réalité pour une fille ou femme seule à la gare. Émilie raconte l'histoire d'une jeune fille de dix ans qui s'est fait violer, puis abandonner sur le terrain de la gare. Personne n'est venu à son secours et elle en est morte :

C'est dangereux, c'est très dangereux (la gare). Y'en a qui meurent à chaque année là-bas. [...] Il y a une petite fille d'une dizaine d'années qui est morte juste un peu avant que t'arrives. En fait, elle s'est fait violer, violer, violer, pis ils l'ont mise sur... tsé, derrière la gare t'as les piles de vidanges, et ils l'ont laissée là. Pis c'est quelqu'un après trois jours qui est allé la chercher. Mais pendant trois jours tout le monde a passé pis ils l'ont laissée là. Pis c'était un enfant. Pis après dix jours, ben elle était dans le coma, et elle est morte. (Émilie, intervenante)

La gare est peuplée par des sans-abris, comme on l'a vu, certains aux prises avec des problèmes de consommation d'alcool et de drogues souligne Raju :

They are many drug users and alcoholism very common (Raju, DSSRF).

Ils constituent un danger pour les filles, qui sont à risque de se faire violer par eux, notamment le soir quand elles dorment. Prianka garde une pierre avec elle et s'en sert comme arme pour se protéger. Elle raconte que la veille, alors qu'elle dormait, un homme a tenté de lui retirer son sari. Elle s'est défendue avec sa pierre en le frappant. Elle mentionne :

I am telling you about yesterday. I was sleeping here (rickshaw stand) and one man came to me and tried to remove my sari. Usually I sleep with stone. So I hit him with the stone. (Prianka, 25 ans)

Dans un but de protection également, certaines vont dormir dans des endroits offrant des possibilités de se sauver facilement. Émilie explique :

Le soir elles vont se coucher, à la place pas mal où je t'ai montré (voir «cachette pour dormir» sur le plan de la gare en annexe). Y'a moins d'itinérants qui vont là, ça fait qu'il y a moins de risque pour elles d'être violées par les gars qui vivent là. (Émilie, intervenante)

Les policiers, habituellement synonyme de protection, font également partie de cette menace. Les trois intervenants interviewés s'entendent pour dire qu'ils abusent sexuellement des femmes et des fillettes de la gare. Les policiers profiteraient de leur statut pour avoir des relations sexuelles avec elles. Puisqu'il est théoriquement illégal de *squatter* la gare, mais que les policiers les tolèrent, ils s'autorisent du bon temps avec ces femmes, sous la contrainte et parfois en contexte de consommation, soutiennent les intervenants. Cela est vaut aussi pour les amis des policiers. Le Dr Jaiswal raconte:

First topic for the troubles is illegal permission to the stay in the railway station because this is not property of the own, it is government property. Railway police doesn't give any restrictions not to stay here so: « you (women) compromised for me. You give sexual relation to me and my friends also ». Sometime the problem is that some policemen are in group, take drugs, one or two sex partner and go there. (Dr Jaiswal)

Émilie est également de cet avis. Elle mentionne à son tour qu'il arrive fréquemment qu'un groupe de policiers choisissent une fille pour la nuit pour se divertir et l'abusent sexuellement :

À tous les soirs, ou trois soirs sur quatre, quand les filles vont se coucher les polices, ils descendent, pis ils disent : « bon ben on prend elle pour la nuit ». Pis ils ramassent cette fille-là, pis ils la baisent toute la nuit. (Émilie, intervenante)

Sans donner de détails, Amma raconte que les policiers la prenaient parfois avec eux :

They (police) used to tell me to come with them (Amma, 14 ans).

Il est par conséquent difficile pour ces femmes de combattre la menace du viol puisqu'elle provient d'une variété de personnes, dont celles en position d'autorité :

Le viol, c'est la police, les locaux, les gens de la gare, pas mal tout le monde, pas mal tout le monde (Émilie, intervenante).

Pour diminuer le risque d'être violée, Lata, une femme vivant à la gare, adopte l'apparence physique, c'est-à-dire les vêtements et la coiffure, ainsi les attitudes d'un homme. C'est à s'y méprendre. Cette défense n'est par contre pas infaillible puisque le Dr Jaiswal nous a confié avoir pratiqué deux avortements sur Lata.

Se définir comme une prostituée devient une forme de protection contre le viol. C'est du moins l'avis d'Émilie :

Le soir, des fois, y'a des gars saouls qui arrivent pis les filles sont toutes seules avec les bébés tout ça... pis y veulent violer la fille. Des fois ça va arriver ben vite pis a va dire : « c'est tant de roupies (monnaie indienne) » pis a va s'en sauver comme ça ou a va dire les prix avant. (Émilie, intervenante)

On peut aussi concevoir qu'elles se livrent à des pratiques sexuelles contre rémunération par dépit. Les filles développeraient en effet une certaine impression de prise de contrôle en agissant de la sorte : comme elles seront de toute façon contraintes d'avoir des relations sexuelles contre leur gré, aussi bien recevoir de l'argent en échange. Émilie exprime ce point de vue :

La menace du viol aussi est tellement présente un moment donné que si tu te donnes un titre de prostituée, c'est fou à dire, mais tu fais du fric au moins au lieu juste d'être la victime. C'est une façon que je vois aussi que tu peux prendre un pouvoir, si c'est du pouvoir. [...] Alors est-ce que c'est mieux qu'elles se laissent violer par tout le monde ou bien qu'elles demandent de l'argent pis qu'elles se définissent comme prostituée?
(Émilie, intervenante)

Ce n'est toutefois pas ce qui se passerait dans le cas de policiers qui, eux, abuseraient de leur pouvoir pour parvenir à leurs fins sans avoir à en payer le prix :

Police do sometime use them. [...] One thing they (women at the train station) face, some police personnel, those kind of police personnel, they come and have sexual time without paying any charges. (Raju, DSSRF)

Les femmes sont encore plus vulnérables si elles sont seules. Comme on l'a vu dans la recension des écrits, sans statut de femme mariée et sans homme autour d'elles, les femmes qui s'installent à la gare s'exposent à l'abus et à l'exploitation sexuels (Sleightholme et Sinha, 2002). Il leur paraît dès lors nécessaire de s'allier à un homme, ne serait-ce que pour se protéger.

3.3.2.3 *Le double rôle du mari*

Comme nous l'avons vu, le mariage permet à une femme indienne d'acquérir un statut (HDRN et UNDP-TAHA, 2006) qui, de surcroît, mentionne Karlekar (2008), est toujours considéré primordial par la société indienne. Il en va de même pour les femmes habitant à la gare et s'adonnant à des activités sexuelles contre rémunération. Une femme seule est plus vulnérable face aux autres hommes. Avoir un mari constitue donc un facteur de protection (Sleightholme et Sinha, 1996).

Sans compter les deux fillettes de huit et neuf ans de notre échantillon, cinq des six femmes le constituant ont un mari. Nos observations portent à croire que les filles de la gare se marient relativement jeunes.

Seema, quinze ans, est mariée depuis environ deux ans; Gulabi, dix-huit ans, mentionne être mariée depuis trois ans, en outre ce mariage serait son second ; et Amma, quatorze ans, est également mariée depuis près d'un an. En entrevue Amma a par contre nié ce statut malgré qu'elle ait déjà discuté avec Émilie de son mari ainsi que de son mariage. Nous ne savons pas ce qui l'a amené à nier cette situation lors de l'entrevue.

En fait, les jeunes filles de la gare se marieraient dès l'arrivée de leurs premières règles. Pour la plupart, étant donné l'absence de leur famille, ce sont les autres filles et femmes de la gare qui les inciteraient au mariage.

Elles cherchent ainsi à ce qu'elles s'acquittent du devoir social que constitue le mariage (Banerjee, 1999). Celui-ci est célébré par une cérémonie tenue dans un temple se trouvant au bout de la gare. Bien que cette cérémonie ne soit pas officielle, elle permet tout de même à cette population de conclure au mariage. Émilie rapporte le cas de Remsin, une jeune fille de treize ans, qui a été poussée à se marier par les femmes de son entourage à la gare. La rumeur de l'arrivée de ses règles s'est rapidement répandue et aurait déclenché le processus devant mener au mariage. Elle nous le raconte en ces termes :

Souvent c'est après les, les premières règles (le mariage). Ouais, souvent c'est ça. Y'a des filles, comme Remsin, qui n'était pas prostituée... elle avait 13 ans, pis quand elle a eu ses premières règles, évidemment ça s'est su, pis là ben tout de suite y'a un gars qui l'a pris, un itinérant, un junkie. Ils ont fait une genre de cérémonie au temple qui n'est pas une cérémonie officielle, mais pour eux autres ils vont considérer ça comme un mariage. Remsin a pas eu ben ben le choix. [...] De toute façon les filles, la décision en Inde, surtout ces filles-là, t'a pas un gros pouvoir de décision. Tsé même dans une culture normale, c'est ta mère qui décide avec qui tu te maries, faque si toutes les autres disent tu vas te marier avec lui, tsé...Y'a une grosse pression des filles. (Émilie, intervenante)

Seema, qui habite la gare avec sa mère, s'est mariée avec un garçon y ayant grandi, sans avoir obtenu l'accord de celle-ci. Elle ne nous a pas expliqué la raison de cet agissement. Nous apprenons seulement que cela s'est soldé par un différend encore présent entre la mère et la fille. Cependant, selon les dires de Seema, une mésentente existait déjà entre elles avant le mariage, ce qui laisse croire que ladite mésentente aurait motivé sa décision de se marier sans le consentement de sa mère, plutôt que de découler du mariage non autorisé en question. Seema parle de sa mère et de son mariage comme suit :

She (my mother) drinks alcohol. My mother used to beat me and she got married again (after my father died). I got married with him (Sanjay). My mother did not forbid me. (Seema, 15 ans)

Il est également possible de croire que le mariage est utilitaire, notamment dans le cas des filles de la gare. Le mari semble effectivement tenir un rôle de protecteur pour ces femmes, notamment face aux autres hommes. On l'a vu, une femme seule et sans mari n'appartient à aucun homme. Elle est alors davantage susceptible d'être victime de harcèlement et d'exploitation sexuels (Sleightholme et Sinha, 2002). Par le mariage, la femme, dans un premier temps, acquiert un statut et, dans un deuxième temps, bénéficie d'une certaine sécurité explique Émilie :

C'est qu'une fille se définit par l'homme qui est derrière elle. Ces filles-là n'ont pas vraiment de père derrière elles. Pis si t'as pas de père derrière toi, si t'as pu de gars derrière toi, ben si t'as un mari c'est lui qui te protège. (Émilie, intervenante)

Nous verrons plus loin que cette sécurité a toutefois des limites.

Lorsqu'on demande à Amma (14 ans) si les policiers ont déjà mal agi à son égard, en d'autres termes s'ils l'ont battue ou abusée sexuellement, elle répond d'emblée : « *No, my sister has kept Sanjaywa* ». Sanjaywa étant le mari de sa sœur Rani. Nous en déduisons qu'Amma considère le mari de sa sœur (elles sont toujours ensemble) comme une forme de protection dans son cas, notamment par rapport aux policiers.

Les propos du Dr Jaiswal illustrent l'aspect fonctionnel du mariage qui, selon lui, l'emporte sur le côté affectif. Il ajoute d'ailleurs que le mariage répond à un besoin de support financier. La réalité s'avère cependant souvent autre, notamment pour la femme. Voici ce qu'en dit le Dr Jaiswal :

Actually husband is for protection also he sometimes gives money. But many times this boyfriend is not support. Like he doesn't take the responsibility like: «she's my wife so I support for the food, support of the clothes». No, nothing. No support. Just for the symbol of marriage. There is no emotional attachment for the girlfriends and boyfriend in the railway station. (Dr Jaiswal)

Prianka parle pourtant de son mari en des termes positifs et, dans son cas, ses dires viennent appuyer ceux du Dr Jaiswal concernant le support comme l'une des finalités du mariage. Elle se dit heureuse avec son mari et mentionne qu'il lui fournit de la nourriture, des vêtements et qu'il prend soin d'elle. Nous avons effectivement vu son mari dormir auprès de la plus jeune des filles, son bras par-dessus elle, pour la protéger des menaces d'enlèvement. Prianka raconte en effet que quelqu'un a tenté de se sauver avec sa fille. Elle souligne, par contre, qu'elle-même ne dort pas avec son mari, ce qu'elle n'explique pas :

I am happy here with him (my husband). He gives me food and clothes, everything. He looks after me nicely. [...] I do not sleep with my husband, I sleep separate. (Prianka, 25 ans)

La situation semble différente pour Arti qui avoue qu'elle seule rapporte de l'argent à la famille puisque son mari ne travaille pas :

I have husband. But he does not work. Only I earn (Arti, 40 ans).

La protection du mari paraît toutefois avoir des failles puisqu'il appert dans bien des cas que les femmes sont tout de même victimes d'agressions sexuelles. On l'a vu, ces hommes présentent souvent pour ne par dire ordinairement d'importantes habitudes de consommation de drogues. Ils sont alors rarement en compagnie de leurs femmes, plutôt occupés à consommer ou dormir, car trop intoxiqués. Dans cet état, ils ne peuvent certainement pas être entièrement alertes aux menaces extérieures et encore moins en mesure d'y répondre. C'est du moins ce qu'en pense Émilie :

Moi j'pense que les viols, ils peuvent arriver, mais si quand t'es avec ton mec t'as un peu moins de chances. [...] Seema, qui est mariée, elle se fait quand même violée par les policiers... Pis t'as vu Gulabi qui est là avec son chum qui est rendu qu'il se pique. T'as même pas besoin d'être poétique pour voir que c'est une épave le monsieur. Il tient à peine debout. [...] Souvent sont tellement « passed out » les chums qu'ils sont ailleurs. Pis tsé regarde les filles y'ont toutes des maris comme tel, mais t'es vois pas souvent avec leurs maris. (Émilie, intervenante)

Si la femme tire des avantages du mariage, il semble en être de même pour l'homme. Or, certains de ces profits vont à l'encontre du bien-être de leur femme. Pour les femmes que nous avons rencontrées, ce mari paraît en effet nuisible. Outre celui de protecteur, plusieurs tiendraient le rôle paradoxal de proxénète envoyant leur femme se prostituer pour en recueillir les profits. Il arrive en effet que ce soit le mari qui lui trouve clients. Pour Émilie cet aspect peut, dans une certaine mesure, avoir du bon puisqu'elle suppose qu'il fait un certain filtrage des clients. Elle s'exprime en ces termes à ce sujet :

Ton mec c'est quand même lui qui t'envoie te prostituer le soir. Pis, en même temps, les mecs se retrouvent à être un peu comme des pimps, parce que lui il peut te trouver les clients. Ça fait qu'en même temps y'a une sécurité parce que c'est lui qui t'amène les clients, donc bon, c'est moins aléatoire. (Émilie, intervenante)

Envoyer sa femme se prostituer a certainement un lien avec la toxicomanie des hommes. Constamment sous l'effet de drogues, il leur est difficile de travailler, mais ils ont besoin d'argent pour consommer. Ils envoient ainsi leurs femmes se livrer à des activités sexuelles contre rémunération pour ensuite en récolter les profits. C'est l'avis du Dr Jaiswal et d'Émilie. Le Dr Jaiswal ajoute que trop intoxiqués, les maris ne sont pas en mesure d'avoir eux-mêmes des relations sexuelles avec leurs femmes. Il raconte :

Man is taking drugs also. He's abusing the drugs so there is never the sexual relation between our young friends. But he wants money every time. So the women are involve in relationships with different partners, different customers. Husband tries to find customers for their wife so they can get some money. (Dr Jaiswal)

Émilie illustre sa pensée avec le cas de Remsin, mariée à un toxicomane, qui, peu de temps après le mariage, l'a envoyée se prostituer pour ensuite récolter l'argent ainsi obtenu. Son discours fait ressortir la subordination de la femme envers son mari qui a préséance sur elle. Cette supériorité ferait en sorte qu'il s'approprie des droits sur sa :

Et voilà, mariée elle (Remsin) appartient à c'te gars-là. C'te gars là est junkie, faque souvent c'est pas très long qu'il dit : « ben tu vas m'faire des sous ». Alors, il l'oblige à se prostituer pis il ramasse les sous le soir.
(Émilie, intervenante)

Une seule des femmes interviewées, Gulabi, a avoué que son mari l'envoyait se prostituer. Par contre, tout porte à croire que c'est aussi le lot des autres ; c'est du moins l'avis qu'expriment Émilie et le Dr Jaiswal qui les connaissent bien. Sans compter qu'elles vivent ensemble, elles paraissent partager la même existence et le même rythme de vie. Gulabi raconte que son mari est toxicomane, paresseux et qu'il ne travaille pas, ce pour quoi il l'a fait se prostituer. Il n'est pas une bonne personne, dit-elle :

He (my husband) does not do work because he is a lame person. He takes intoxication. [...] My husband is not good. He makes me prostitute.
(Gulabi, 18 ans)

Seema se serait d'ailleurs déjà confiée à Émilie concernant le fait que son mari en faisait une prostituée et qu'il l'a battait. Émilie nous dit en entrevue : «Seema son chum l'envoie se prostituer tous les jours. Pis y'a bat ». Il y également une femme que nous avons rencontrée à la gare et avec qui nous avons discuté, sans que ce soit dans le cadre d'une interview formelle. À partir de son récit, nous déduisons que son mari l'envoie à la gare, elle et ses quatre filles, pour se prostituer. Deux ont toutefois moins de dix ans et ne se livreraient pas à quelque activité sexuelle que ce soit. Cette femme raconte que son mari exige qu'elle rapporte 3500 roupies (un peu moins de 100 dollars) à la maison avant de pouvoir y retourner. Émilie revient sur ce témoignage :

Tu sais la petite fille qu'on a vu hier et que sa mère nous a dit : « il faut que je ramène 3500 roupies à mon mari », il l'a envoyé à la gare avec ses quatre filles, en disant : « tu reviens avec 3500 roupies, pas avant ». Tsé, le message est clair là. Qu'est-ce que tu veux qu'a fasse? Pis si elle revient avec 3500 roupies la semaine prochaine, qu'est-ce que tu penses qu'il va faire? Il va prendre les roupies pis il va la renvoyer tout de suite, pis : « donne-moi en 3000 autres ». (Émilie, intervenante)

Malgré ces aléas, ces femmes restent auprès de leur mari et se satisfont dans cette subordination. Seema formule une phrase qui illustre très bien son sentiment. Elle mentionne effectivement que puisqu'elle est mariée, elle se plie à la décision de son mari quant à leur milieu de vie :

I got married so wherever my husband wants to keep me he can do (Seema, 15 ans).

Le témoignage des femmes mariées appuie l'importance que revêt ce statut dans la société indienne. On comprend alors que si elles restent dans cette condition, c'est qu'elles estiment qu'elle est plus avantageuse pour elle que le fait d'être seule. Il est également probable qu'elles n'aient pas la force, ni les ressources nécessaires, pour s'en sortir. Les écrits mentionnent d'ailleurs que ces femmes ont tendance à développer une dépendance émotionnelle et affective aux hommes qui font partie de leur vie, dans ce cas leur mari (Chathukulam et John, 2008).

3.3.2.4 *La police*

Loin d'être un allié pour les femmes, la police participe au maintien de la prostitution à la gare et s'enrichit également aux dépens de ces femmes. Raju mentionne que la police est parfaitement au courant de ce qui se trame à la gare et qu'elle prend une partie de profits des proxénètes:

There are always bright these policemen. They take money from the pimps. Actually you can understand something is happening in the area of the police station and police is not aware of that? Every time police is aware. Police knows everything. If you know that prostitution is going on at the train station, police is aware. Police is 100% aware. (Raju, DSSRF)

Émilie croit elle aussi que les policiers, d'une part, ont des relations sexuelles avec les prostituées et que, d'autre part, ils retirent un bénéfice financier de leurs activités :

Tout le monde se fait un peu d'argent. Tsé les polices ils se font une p'tite cut, ils se font du plaisir aussi. (Émilie, intervenante)

L'observation de l'implication de la police dans la prostitution à la gare et sa dénonciation par les intervenants et quelques-unes des femmes que nous avons interviewées viennent appuyer les écrits de Sleightholme et Sinha (2002) qui mentionnent que les policiers contribuent au phénomène de l'exploitation sexuelle en Inde.

Gulabi confie que les policiers ont profité d'elle à des fins sexuelles. Selon son expérience, les policiers ne causent pas de tort aux personnes ayant des comportements adéquats, mais le font à celles qui ne se conforment pas. Elle raconte qu'ils profitent du fait qu'elle parle à des hommes pour la traiter de prostituer et l'agresser arguant que c'est ce qu'elle mérite. Gulabi témoigne :

Police are good for good people and bad for bad people. If I talk with some men then police will abuse me. They will say: «she is a prostitute motherfucker». (Gulabi, 18 ans)

D'autres femmes ont rapporté avoir été victimes de violence de la part des policiers. Ils les battent et prennent leur argent ainsi que celui de leur client, affirment-elles. Encore une fois, la police semble davantage une nuisance qu'une protection. Prianka et Ranjhana en parlent :

It (police) is a big problem for us. They always beat us. We want a good living arrangement. Police takes money who cuts someone's pocket, from druggist and from drinker and gamblers, from woman as well. (Prianka, 25 ans)

Sometimes they (police) beat us and take our money and customers' money too (Ranjhana, 21 ans).

Ces femmes prostituées ont donc toutes les raisons de craindre les policiers, même si certaines soutiennent qu'ils ne leur causent pas de problème. C'est d'ailleurs ce que Misra et ses collaborateurs (2000) mentionnent, indiquant aussi qu'elles sont souvent victimes de harcèlement de leur part.

Le Dr Jaiswal partage les avis d'Émilie et de Raju. Pour lui, il est impossible pour une femme d'habiter la gare sans se livrer à des activités sexuelles à des fins commerciales. Elle n'a pas le choix, notamment en raison de toutes ces personnes, policiers y compris, qui tirent profit de la prostitution et qui guettent l'arrivée d'une nouvelle fille pour l'enrôler :

Stay one or two day is ok. You have money and you stay and wait for something so it is not a problem. But to stay long time (railway station) you have to make up your mind that it is not possible without prostitution. [...] Not choice (prostitution). Actually, I told you before, you want to live in the railway station, you don't want to prostitute it is not possible. Like everyone, like policemen and some boys are searching for one girl that is not involved in prostitution. (Dr Jaiswal)

3.3.2.5 La mafia

Une forme de mafia serait présente à la gare et contrôlerait une partie de la prostitution qui s'y pratique. Par contre, nous n'en savons peu sur cette dernière. Les filles se sont avérées avaries de commentaires à ce sujet, ce qui peut s'expliquer par une crainte à l'égard de cette organisation. Bien qu'ils soient au fait de la présence de la mafia, les intervenants avouent une méconnaissance de son fonctionnement. Il n'empêche qu'ils savent que la mafia recrute des filles aux fins de prostitution et qu'elle contrôlerait une partie des activités (prostitution, trafic de stupéfiants) qui s'opèrent à la gare. Le Dr Jaiswal ajoute qu'elle comploterait avec la police de la gare. Il estime que les personnes recrutées doivent se soumettre à ses demandes concernant notamment le travail sexuel. Il mentionne :

Some are like boss, not like legal boss, like the mafia. Railway mafia is like a big boss inside railway station that has big relationship with the police and some officers in the railway station. This mafia is like the boss of new girls and new boys that stay here. for the work. If they say do something here so do this work. Never say : « I can't do ». (Dr Jaiswal)

Selon le Dr Jaiswal, les membres de la mafia profiteraient aussi des filles pour leur propre plaisir sexuel, et celui de leurs amis. La mafia servirait également d'entremetteuse entre les clients et les prostituées tout en recueillant une part de l'argent de la transaction conclue :

Mafia say: « please bring him here for this girl». She's coming here to make the relationship for the mafia, the mafia friends and other persons. Mafia takes some money and gives some to the prostitute. This mafia takes money from a male partner and sends him to a girl. Mafia gives some money to girls and takes some money also. (Dr Jaiswal)

En somme, plusieurs catégories de personnes paraissent s'enrichir avec la prostitution des femmes à la gare de Varanasi, ce qui rend la lutte pour y résister encore plus difficile pour la femme, comme pour les intervenants. On l'a vu, le mari peut tirer profit de la prostitution de sa femme, mais il y a également des gens comme Prianka, l'entremetteuse, et la police ou la mafia qui se servent au passage, en nature et en argent dans les deux derniers cas.

3.3.3 La prostitution à la gare: un aperçu de son fonctionnement

3.3.3.1 Le proxénète

Si la plupart des femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales à la gare de Varanasi le font pour leur propre compte, dans une optique de survie, ou encore pour le compte de leur mari, comme on l'a vu, certaines d'entre elles feraient partie d'un réseau plus organisé. Nous n'avons pas pu les approcher puisque nous étions associée aux intervenants. En effet, les hommes qui contrôlent ces femmes ne tolèrent pas la présence des intervenants à leur côté de peur qu'ils tentent de les sortir de la prostitution. Leurs profits seraient alors menacés. Pour Émilie, cette attitude s'explique par le fait qu'ils sont plus lucides que les maris intoxiqués que nous avons rencontrés. La tâche des intervenants s'en trouve compliquée, note-t-elle, du fait qu'il est difficile d'approcher ses femmes, voire même de les identifier :

Il y a des réseaux plus organisés, oui. Parce que le gars il est assez sobre pour savoir qu'est-ce que je fais pas comprendre un peu ce que je fais. Tsé, fait que, lui, sa vision, c'est juste un truc de fric. Ça fait que les filles je les vois pas. (Émilie, intervenante).

Raju a aussi un peu plus parlé de ces proxénètes, ces hommes ou femmes qui contrôlent les prostituées sur le dos desquelles ils s'enrichissent. Selon ses dires, un proxénète aurait habituellement deux ou trois et parfois cinq femmes sous son emprise. S'il n'est pas toujours en présence de ses prostituées, il connaît leurs allées et venues ainsi que les clients qu'elles rencontrent, et ce, par l'entremise d'une tierce personne travaillant à sa solde.

La redevance des femmes à leur proxénète se justifierait par la protection qu'il leur offre, que ce soit en regard des personnes en général ou de la police avec qui ils conspirent. Raju ignore toutefois si ces proxénètes sont des représentants de la mafia. Il explique comment opèrent les proxénètes en mettant en lumière le contrôle qu'ils exercent sur elles :

Somewhere is a master man or master women who's controlling prostitutes. [...] Two or three women are under the control of this pimp. Masters are controlling only two to three women, maximum four or five. [...] They have to give (money). They have to give. If one woman is earning let's say 200 rupees a day, she has to give 50 or 100 rupees to that master man or master women. Everyday. Because they protect from the police and other people. But they are link with the police. [...] Actually pimps are not always with them. But they are keeping constant and regular vigil on their women. What they are doing, where they are going... and if they are going with some men they have to inform their master. (Raju, DSSRF)

Ce que rapporte Raju concernant les fonctions du proxénète ressemble étrangement à celles du mari : protecteur et souteneur de sa femme. Cela porte à croire que, dans le cas des femmes que nous avons rencontrées, c'est le mari qui agit à titre de proxénète pour sa femme puisque, d'une part, il lui trouve des clients et, d'autre part, il tire des revenus de la prostitution de celle-ci.

3.3.3.2 Le « travail »

Nous l'avons souligné préalablement, les filles interviewées sont peu ouvertes à s'exprimer sur le sujet de la prostitution. Leur témoignage en est marqué. Ce que nous savons provient donc principalement des intervenants et de nos observations

La prostitution se pratique surtout le soir, quand le soleil tombe. De ce que nous avons vu, en fin d'après-midi, elles vont parfois se laver, se peignent et se maquillent. À ce moment, nous sentons que nous ne sommes plus la bienvenue au stand à *rickshaws*. Émilie raconte :

Les filles, le soir, un peu avant le coucher du soleil, elles commencent à se maquiller, à se préparer, tout ça... Pis elles se mettent coquettes, elles se mettent très coquettes quand même. Souvent, elles vont prendre leur douche en fin d'après-midi aussi. (Émilie, intervenante)

Selon les constatations de la Dre Shambunath Singh Research Foundation, rapportées par Raju, la prostitution commencerait vers 16 heures, heure à laquelle les prostituées se rendent aux différents points de contact pour y rencontrer les clients. Une quinzaine de points de contact ont été identifiés. Raju souligne que les hommes savent où trouver les prostituées :

We have identified fifteen contact points. They (prostitutes) start their business at four o'clock in the afternoon. Men know where they will stand. (Raju, DSSRF)

Bien que la prostitution ait principalement lieu le soir, il y en a tout de même le jour. Nous en avons été témoins. Nous avons effectivement vu Ranjhana racoler en plein jour et faire la tournée de ses points de contact. Aussi, en marchant sur les rails de chemin de fer, nous y avons vu une fille avec son client. De plus, le jour, certaines filles se rendent dans les cinémas et s'installeraient sur les banquettes dans le fond de la salle pour offrir des services de nature sexuelle. Le soir est par contre favorisé parce que la visibilité est réduite et que, par conséquent, il y a plus d'endroits qui peuvent être utilisés pour avoir des relations sexuelles sans être vu. Le terrain de la gare offre également des recoins sombres et à l'abri des regards. Les rails de chemin de fer, un peu plus loin des bâtiments de la gare, sont largement utilisés par les filles et les wagons de trains au nettoyage sont également une autre possibilité. Dans ce cas, les filles verseraient des sous aux nettoyeurs pour qu'ils les laissent entrer et faire leur travail.

Les enfants qui commencent à s'adonner à des activités sexuelles contre rémunération, comme nous le soupçonnons dans le cas de Shanti, utilisent également ces wagons. Selon Émilie, les enfants se livreraient à des activités sexuelles orales. Certaines prostituées ont par contre des clients assez à l'aise financièrement pour s'offrir une chambre dans un petit hôtel. C'est le cas de Ranjhana qui vit un peu en retrait, mais ce ne serait pas le sort des femmes du stand à *rickshaw*. Le Dr Jaiswal et Émilie racontent :

The railway station is the best contact point. In the evening, when dark comes, they can use many places. Some of the customers don't enough have money to pay for the guesthouse, hotel... At the railway station there is also the yard. The yard is where they clean trains. (Dr Jaiswal)

Les clients c'est sur le chemin de fer. Sur les tracks, après la gare parce que y'a pu de lumière. Je pense pas que celles-là (les filles du stand à rickshaws) vont dans un hôtel. Parce que si tu vas dans un hôtel ça veut déjà dire que tu charges plus cher, faque je serais étonnée... Je sais que les filles à la gare vont dans les cinémas des fois. Ils vont en (prostitution) faire, sont sur les banquettes arrière dans les cinémas. Le soir c'est beaucoup sur les tracks de chemin de fer. Pis, les trains qui sont mis en nettoyage, bon les portes sont ouvertes, alors des fois tu donnes un bakchich au gars du train, pis tu vas là pour...ben pour baiser finalement, ou les enfants vont là pour faire des pipes ou des trucs comme ça. (Émilie, intervenante)

Pour Émilie et Raju, les prostituées de la gare voient leur sécurité beaucoup plus menacée que celles qui sont dans un bordel. Ils sont d'avis que le bordel a l'avantage d'offrir un certain cadre sécuritaire et un endroit où travailler à l'abri. Or, les filles que l'on a côtoyées rencontrent leurs clients à la gare et travaillent, on l'a vu, dans des lieux peu protégés. Elles opteraient cependant pour des endroits desquels elles peuvent rapidement s'enfuir notent Émilie et Raju :

C'est moins organisé qu'un bordel là. Un bordel c'est : le gars vient dans ta chambre, y'a un lieu. À la gare y'a même pas de lieu tant que ça... C'est pour ça aussi qu'elles prennent un lieu super ouvert : tu peux te sauver plus facilement, t'es pas coincée. (Émilie, intervenante)

Prostitutes not brothel based: they identified their clients on the street and don't have any safer place for their business. (Raju, DSSRF)

Cette pratique est tout de même assez dangereuse et les filles en seraient conscientes puisque Prianka a déjà avoué à Émilie qu'elle garde toujours sa machette avec elle, même lorsqu'elle se prostitue. Elle s'installe par-dessus pendant qu'elle travaille, au cas où elle aurait à se défendre. Émilie raconte :

Elle (Prianka) m'a regardée dans les yeux pis elle a dit : « Je l'ai (ma machette) toujours. Et quand je travaille, je suis couchée dessus sur les tracks ». Ça m'a fait... J'me dis quand tu travailles, t'es prostituée, pis t'es couchée sur une machette pendant que tu te fais baiser, ça doit être assez risqué. Ça doit être assez risqué... (Émilie, intervenante)

Nous ne savons toutefois pas dans quelle mesure le fait de se munir de moyens de protection est courant de la part des filles. Prianka est la seule qui en ait parlé.

Des chauffeurs de *rickshaws* amènent également des clients aux prostituées, ce qui peut expliquer que celles que nous avons rencontrées se tiennent au stand. Ils servent donc, eux aussi, d'intermédiaires. Émilie explique :

Elles sont en face du rickshaws stand parce que souvent les rickshaws leur amènent beaucoup de clients. Faque que le rickshaw, il parle avec un gars qui dit : « bon, je me cherche une fille ta ta ta », ben le rickshaw va l'amener. (Émilie, intervenante)

Nous n'avons pas d'information concernant les caractéristiques des clients. Par contre, Seema (15 ans) a déjà confié à Émilie qu'elle se maquillait de façon à avoir l'air encore plus jeune puisque c'est ce que les clients aimeraient. Émilie raconte :

J'ai déjà vu Seema en train de se maquiller pis de se préparer pis j'y disais... Bordel, elle s'arrangeait comme un enfant... J'y dis : « t'as l'air d'une p'tite fille », pis elle a dit : « les gars c'est ça qu'ils aiment ». (Émilie, intervenante)

Cette confession va dans le même sens que les écrits qui mentionnent qu'une demande pour des filles de plus en plus jeunes se fait sentir chez les clients (MWCD, 2008).

Le nombre de clients par jour peut varier notamment en fonction des saisons et de la température. Alors que Raju mentionne que les prostituées rencontrent en moyenne quatre ou cinq clients, au maximum huit par jour de beau temps, le Dr Jaiswal reste plutôt imprécis. Pour lui chaque jour est différent :

It is not fix, for the number of customers. One day maybe there is... I told you in some cases like rape, some policemen say: « please come here» and four or five customers in one time. And sometimes it is one... It depends. (Dr Jaiswal)

In the rainy season they get one or two clients. The everyday average is four to five and maximum is up to eight. (Raju, DSSRF)

Le tarif varierait lui aussi, cette fois selon les prostituées. Raju explique qu'il y a différentes catégories de prostituées et qu'elles se recruterait à des endroits différents faisant varier le montant demandé. Leur beauté et leur âge influeraient le tarif demandé, qui varierait entre 25 et 600 roupies (0,65 \$ et 15 \$). Les prostituées chargeant le plus cher seraient celles dans les hôtels et les bars :

There are different categories and that depend on the women, their beauty, their age. Because in different contact points, some women charge only 25 to 50 rupees. And some women are working at some lodge, bar, so they are charging around 500-600 rupees and that depend of the customer. So at different contact point, different sex workers. (Raju, DSSRF)

D'après nos observations et discussions, il y a tout lieu de croire que les filles du stand à *rickshaws* figurent parmi celles ayant les tarifs les plus bas. Nous en avons toutefois vu qui avaient l'air beaucoup plus soignées et en santé que d'autres.

3.3.3.3 La « carrière » d'une prostituée

Il semble que la possibilité de se livrer à des activités sexuelles contre rémunération soit restreinte dans le temps. Les clients auraient en effet un intérêt moindre pour les femmes prostituées au-delà de la quarantaine. Il est par contre difficile de trancher relativement à l'âge du début. Raju et le Dr Jaiswal estiment que la majorité des filles commencent à s'adonner à la prostitution entre les âges de douze et treize ans, pour le premier, et de quatorze ou quinze ans pour le second, ou après le début de leur menstruation :

Some (prostitutes) are 12-13, when their menstruation starts. Most of them started in 12-13 years old. In this profession, they stay only very less time. After, they are becoming old, maybe forty and over. Because these women are not in demand. So masters have no interest in them so they leave. (Raju, DSSRF)

At 14 years old, 15 years old they can start. They are involved in prostitution until approximately 35 years old. (Dr Jaiswal)

Nos observations et discussions ont par contre révélé que des fillettes de neuf ans pratiquent des activités sexuelles contre rémunération. Émilie rapporte le cas de Maya, neuf ans, dépendante à la *solution* qui s'adonne au commerce sexuel pour obtenir sa drogue. Elle raconte :

Je sais que bon, Maya, elle a commencé un peu le travail de prostituée, parce qu'y'a un gars qui y donnait de la drogue, mais là fallait qu'à commence à faire des « services » en échange. (Émilie, intervenante)

Lorsque les femmes ne se livrent plus à des activités sexuelles contre rémunération, en raison de la perte d'intérêt à leur égard, il arrive que leur « carrière » de prostituée se transforme en carrière d'entremetteuse. Selon les trois intervenants rencontrés, elles recrutent alors de nouvelles filles en vue du commerce sexuel qu'elles organisent ou font pour d'autres. Raju explique :

They become pimps, when the lady becomes old. Then she tries to take new girls in the business. (Raju, DSSRF)

On peut d'ailleurs soupçonner que la transition commence à se faire pour Prianka, 25 ans, en raison de ses comportements auprès des nouvelles arrivantes à la gare. C'est également ce que pensent Émilie et le Dr Jaiswal.

S'il semble clair que ces femmes présentent de multiples besoins matière d'intervention, y répondre n'est certes pas simple. Plusieurs éléments de leur vie limitent et rendent difficile l'intervention auprès de cette population que ce soit dans leur histoire personnelle, leur réseau social, les problématiques qu'elles présentent et les normes sociales qui régissent la vie en Inde.

3.4 Les défis de l'intervention

À la lumière des informations obtenues, il est possible de cerner différentes cibles pour l'intervention auprès des femmes se livrant à des activités sexuelles contre rémunération à la gare de Varanasi. À notre avis, les principales catégories d'intervention seraient : la situation d'exploitation sexuelle, le milieu de vie non sécuritaire, la toxicomanie, le travail, la santé et la satisfaction des besoins essentiels.

Quelle que soit la cible, si l'on prend en compte l'expérience des intervenants ainsi que les aspirations de ces femmes qui sont basées leur vécu, une constatation s'impose : l'intervention pose des défis de taille.

3.4.1 Établir le contact

Il faut d'abord réussir à établir un contact avec ces femmes. Cette première étape n'est pas garante de succès. Une relation de confiance doit s'installer entre l'intervenant et la prostituée avant d'être en mesure de commencer une quelconque intervention. Elles peuvent être méfiantes et se sentir menacées. Il faut donc y aller de façon progressive. C'est également l'avis de Raju qui ajoute que les intervenants doivent porter attention à leurs interactions par exemple avec la mafia ou les policiers puisqu'elles peuvent se sentir dupées. Il mentionne :

First I've told you for the counselling you have to build relationship. And they won't say you a single word, you have to build relationship and good identification with those women. [...] If they feel there is some danger, if they feel there is danger to their profession and earning so they runaway. They won't help us. If I talk to police, if I talk to mafia then they feel I am cheating them. They are identifying us as a helping people. (Raju, DSSRF)

Il y a également des femmes plus difficiles à approcher compte tenu de leurs proxénètes qui assurent une plus grande surveillance de celles-ci et qui sont conscients que l'intervention risque de leur causer des pertes.

Au même titre, les intervenants sont également considérés comme une menace par la mafia et les policiers qui, on l'a vu, tirent profit de la prostitution des femmes de la gare.

Émilie a réussi à établir un contact avec les filles du *stand à rickshaws*, mais elles ne représentent pas la totalité des femmes se prostituant à la gare de Varanasi. Elle évite de parler aux autres considérant que cela comprend une part de risque non négligeable, pas seulement pour sa propre sécurité, mais également pour celles des filles.

Émilie a aussi dû être acceptée par les policiers. Aujourd'hui, ils la tolèrent, mais elle doit demeurer discrète et respecter le cadre qu'ils lui imposent. Il en va de même avec les maris. Les gens sont méfiants et la gare compte des centaines de paires d'yeux et d'oreilles qui ne perdent rien pour rapporter ce qu'ils voient et entendent. D'autant plus qu'il arrive que des policiers soient habillés en civil et les mafiosos ne sont pas nécessairement identifiables. Émilie décrit clairement la situation :

À la gare bon, nous on les identifie pas, mais, les mafieux ils se promènent, sont assis au rickshaw stand autour nous autres [...] Ils surveillent, ils font leur cut tout ça... Les policiers, y'a des policiers en civil tout le temps qui sont là, des fois. Puja pis Arti, les jumelles, des fois elles nous disent : vas-t'en y'a des polices aujourd'hui. Pis tu regardes autour pis t'en vois pas en costume, mais les filles savent c'est qui. Faque, toi t'arrives pis on demande l'histoire, t'as des enfants qui sont là. T'as les enfants qui courent autour, ben c'est facile tsé le gars (le policier): « qu'est-ce qu'elle a dit? ». Les filles ont peur tsé, y'ont super peur. Pis j'pense que y'a une honte d'être prostituée, mais y'font attention à ce qui disent parce... Y'a des filles qui ont pas le droit de venir me parler. Si elles viennent me parler, elles mangent une raclée là. Si elles viennent me parler même si le gars qui les surveille yé pas là, y'a tout le temps quatre cents personnes autour. Ça veut dire qu'il lui avait dit qu'elle avait pas le droit. [...] Faque moi, quand j'arrive, bon j'suis tolérée, mais... tout le monde se fait un peu d'argent : les polices ils se font une p'tites cut, ils se font du plaisir aussi, les mafieux la même affaire. Les chums t'as vu, j'vais pas les engueuler s'ils tabassent leur blonde, j'dis pas que j'approuve, mais j'peux pas monter sur mes grands chevaux, parce que sinon, j'peux pu rentrer. Faut faire attention. (Émilie intervenante)

Raju partage l'opinion d'Émilie concernant les proxénètes et la surveillance qu'ils assurent. Il ajoute par contre qu'il est possible d'approcher leurs prostituées s'ils ne perçoivent de risque de perte de leurs revenus. Raju souligne, en parlant des proxénètes :

When they know that we are not harming their business, they don't have any opposition we're talking to them (prostitutes). (Raju, DSSRF)

3.4.2 Quitter la gare

Sortir les prostituées de leur milieu sans être confronté à des contraintes de la part des proxénètes n'est pas une solution évidente. Il n'est pas non plus assuré que c'est ce qu'elles désirent réellement. La question est particulièrement intéressante puisque les filles de la gare ont toutes refusé d'intégrer la maison qu'Émilie a ouverte pour les héberger et les guider vers un avenir différent. Cela ne les rejoint vraisemblablement pas.

Outre l'opposition de certains acteurs, il semble qu'elles-mêmes ont des craintes à quitter l'endroit et le style de vie dans lesquels elles évoluent depuis quelques années. Bien qu'ils soient considérés comme néfastes, c'est ce que ces femmes connaissent ; en sortir signifie plonger dans l'inconnu et, par conséquent, l'insécurité. On l'a vu, elles ont subi abandon, leurre et exploitation par les gens qui ont marqué leur parcours. Puisqu'elles ont connu désillusions et déceptions, il est compréhensible qu'elles deviennent méfiantes et craintives. Et puis, tel que nous l'avons mentionné dans la recension des écrits, il existe des maisons de réhabilitation qui font piètre figure en Inde (Misra et coll., 2000; Pratkan et Pratkan, 2000) et les bruits courent. D'autant plus que Varanasi en a connu une qui s'est transformée en un repère pour les politiciens désirant profiter de prostituées, et ce, avec la complicité de policiers. Émilie raconte :

Elles ont peur aussi. C'est des filles qui, toute leur vie elles se sont fait pousser, pousser... Prianka, qui est super forte, elle s'est sauvée d'un mariage forcé. Quelle battante! Mais regarde où est-ce qu'elle a fini. C'est super beau, ça fait une belle histoire au début, la fille qui se sauve pour sa liberté, elle finit prostituée à la gare. [...] Pis de dire je pars pis j'essaie un truc de nouveau, c'est l'inconnu. Leur connu est complètement fou, mais elles le connaissent. Faque t'arrives à jouer dedans, à manœuvrer, un peu, mais ça l'hostel (maison de refuge) elles savent pas. Pis y'en a des histoires qui circulent sur les hostels. Des mauvaises histoires, parce que bon, y'a des rumeurs partout, puis le dernier hostel pour filles qu'il y a eu à Varanasi, ben les policiers venaient chercher les filles pour les utiliser comme putes de luxe avec les politiciens. Faque, voilà, c'était la dernière maison de refuge pour femmes. (Émilie, intervenante)

Bien qu'elle soit limitée, les filles de la gare bénéficient tout de même d'une certaine liberté. Ce peu de marge de manœuvre risque d'être perdu en entrant dans une maison pour femmes, au sein de laquelle un cadre et des règles sont imposés. Il s'agit d'un autre élément à prendre en compte, selon le Dr Jaiswal :

They don't go in shelter home because it breaks their freedom. Here (train station) they are alone and make their own decision... (Dr Jaiswal)

Et puis, quitter la gare pour intégrer une maison pour femmes signifie également quitter son mari. On a vu la signification et l'importance du mariage en Inde. Cela impliquerait le renier et, par conséquent non seulement une image encore plus ternie, mais également une perte.

Les femmes peuvent aussi être manipulées par leur mari; elles sont jeunes et fragiles. Lui, il a tout intérêt à maintenir la relation. Émilie a d'abord cru qu'étant donné que certains mariages étaient relativement récents et non officiels, la coupure serait plus facile à faire pour les filles. Il n'en a par contre pas été ainsi. Émilie fait état de ses réflexions à ce sujet après avoir tenté, sans succès, d'installer les filles à la maison Disha :

Ben c'est sûr que... T'as pas le droit d'abandonner ton mec faque les filles ont peur d'abandonner leur mec. Mais c'est sûr que le gars, non, il a pas envie que sa blonde parte. Les mecs étaient tellement pas là (pour elles) que moi j'ai vu ça plus à l'occidental, que ouais tu pourrais faire : « tant pis mon mec, pis j'm'en vais ». Finalement ça pas été tant que ça comme ça... Ben y'a de la grosse manipulation, tsé c'est des petites filles de 14-15 ans. [...] Seema, au début, elle était vraiment amoureuse de son mec là. Pis écoutes, y tapait dessus, elle pleurait, elle pleurait, mais elle l'aimait, il l'a manipulait, il faisait ce qu'il veut avec. Là elle est en train de vieillir un peu, mais elle l'a eu à la dure. Pis tout le monde veut aimer, tout le monde veut tomber en amour, tout le monde veut qu'avec son mari ça soit l'idylle tsé d'une façon. [...] Les gars bon, même s'ils manipulent leur blonde, ils font du fric avec elles pis y'a un lien affectif qui est là de toute façon [...]. Nous autres on voulait jouer sur le fait... On pensait que vu qu'elles étaient jeunes pis que les mariages étaient pas officiels, qu'on pourrait les convaincre de sortir. On s'est rendu compte jusqu'à date qu'elles ont trop peur. On n'a pas trouvé la bonne façon... Elles ont peur, elles osent pas franchir le pas. (Émilie, intervenante)

Enfin, nous l'avons mentionné, les femmes rencontrées paraissent vivre un jour à la fois. Une journée elles veulent quelque chose, le lendemain elles voudront autre chose. Leurs désirs varient en fonction de leur état d'esprit. Nous en avons été témoins. Par exemple, deux sœurs vivant à la gare nous ont demandé d'amener leur petite sœur à la maison Disha. Nous avons convenu de la prendre deux jours plus tard. Le moment venu, elles ne se sont pas présentées au rendez-vous et il était impossible de les trouver à la gare. Elles ont fait le coup plusieurs fois.

Il paraît également difficile pour les prostituées de la gare de penser au futur ou simplement de l'imaginer. Elles en ont déjà assez de gérer leur situation au quotidien. Elles restent d'ailleurs généralement muettes et sans réponse lorsqu'on leur demande ce qu'elles désirent pour leur avenir. Voici ce que le Dr Jaiswal et Émilie en pensent :

Sometimes a prostitute is coming (in my shelter) saying « please I want you to take my child » and after « no he's not staying here. Here is not good ». After two-three days, five days, one month they again want to send their child here saying « please ». They change their mind because... They don't have healthy minds because they don't feel the future. They only live for the present. This is the problem, this is the problem. (Dr Jaiswal)

J'pense aussi... elles sont tellement dans un mode de survie, qu'elles sont pas capables de penser à une projection, pis rentrer à la maison (Disha), c'est une projection dans le futur. C'est pas un répit d'une demi-heure. (Émilie, intervenante)

Advenant qu'elles acceptent d'intégrer une maison pour femmes, elles devront avoir un gagne-pain. Le Dr Jaiswal et la DSSRF ont déjà voulu offrir des solutions alternatives pour le travail. Ils se sont, là aussi butés, à certaines résistances.

3.4.3 Trouver une alternative de travail

On retrouve dans les programmes des organismes présentés préalablement, Prerana et Odanadi Seva Samsthe, des interventions visant l'éducation des femmes prostituées et une réinsertion sociale par un travail autre que la prostitution (Patkar et Patkar, 2000 ; Sen, 2006). Il est effectivement essentiel qu'elles occupent un emploi si elles se retirent du commerce sexuel afin d'être en mesure de subvenir à leurs besoins et, dans bien des cas, aux besoins de leurs enfants. Le volet économique doit être couvert par l'intervention. C'est également l'avis Raju :

Rehabilitation involves number of things. One of them is economic: they need to be economically viable. (Raju, DSSRF)

Les possibilités d'alternatives d'emplois sont par contre diminuées par le fait que les femmes vivant à la gare de Varanasi ne possèdent aucune éducation, souligne Raju :

Because they are not educated they can't do anything. Most of these women are uneducated, uneducated means not even attended any school. (Raju, DSSRF)

Amma elle-même se questionne sur ce qu'elle pourrait faire puisqu'elle n'est pas éduquée. Elle paraît contrariée lorsqu'on lui pose des questions portant son avenir et sur ce qu'elle voudrait faire. Elle répond :

What can I do? I am not educated, so what will I do? (Amma, 14 ans)

Il semble quelque peu excessif de dire que ces femmes ne peuvent rien faire puisqu'elles ne sont pas éduquées. Il paraît plus vraisemblable de considérer qu'elles sont limitées à des emplois précaires. Ce type d'emplois motiverait peu les prostituées de la gare, selon les constatations du Dr Jaiswal et de Raju qui rapportent qu'elles n'auraient ni la patience ni l'endurance nécessaires pour acquérir les habiletés nécessaires pour accéder à ces emplois puis les occuper, et qu'elles seraient davantage attirées par l'argent facile et rapide que leur permet d'obtenir la prostitution. Les intervenants de la DSSRF ont essayé d'offrir des alternatives de travail aux prostituées de la gare, sans succès. Raju parle brièvement de cette expérience et des conclusions qu'il en a tirées :

We have tried to give them (prostitutes) alternatives also but it (prostitution) is a really easy way to earn money. And other things, there is some hard work out there, some patience is needed which they can't manage. (Raju, DSSRF)

Un des programmes de l'association Kutumb est l'apprentissage de la couture. Le Dr Jaiswal mentionne qu'elles se sont montrées nullement intéressées par celui-ci, notamment parce que le revenu qu'elles pourraient retirer du métier de couturière serait trop faible et également qu'il faut compter une certaine période de temps pour s'établir une clientèle. En outre, elles n'ont pas les ressources financières pour démarrer une petite entreprise de ce genre et sont incapables de faire des économies en vue d'un tel projet. Le Dr Jaiswal raconte :

We have a sewing program. Actually they (prostitutes) are not interested in this because it gives very small income, too small income. And it takes a very long exercise before getting any income. And they want to get the money easily. (Dr Jaiswal)

Quelque peu désabusé, le Dr Jaiswal renchérit en disant que cette population est davantage intéressée par les biens matériels que peuvent leur fournir les intervenants que par les enseignements qu'ils peuvent leur apporter. Elles s'attendent à recevoir en fournissant le moins d'effort possible puisque c'est ce qu'elles ont déjà eu, constate le Dr Jaiswal :

Girls and boys is also use to the things we give them. You go there and: «oh please give me something». You give something, so you are the best. And you give knowledge, you are not best. (Dr Jaiswal)

Un questionnement persiste par contre en ce qui a trait au travail. Si les femmes de la gare ne se sont pas montrées intéressées par les offres du Dr Jaiswal et des intervenants de la DSSRF, nous savons qu'elles ont participé, en tant que salariées, aux travaux de réfection de la gare. À ce moment, elles ont entre autres transporté des briques, travail assez exigeant physiquement. C'est ce que nous ont dit Émilie et le Dr Jaiswal, propos qui ont été confirmés par Amma :

When the station (train station) was being built we used to work there (Amma, 14 ans).

Il semble donc que les femmes de la gare ne soient pas totalement fermées à fournir un effort pour obtenir de l'argent, mais il est difficile de comprendre pourquoi le travail de couturière ne paraît pas leur convenir alors qu'elles se seraient prêtées au transport de briques. Il y a là un nœud que nous ne sommes pas à même de dénouer. La question du travail et de la manière d'y intéresser les femmes demeure donc entière et nécessiterait davantage d'investigation.

3.4.4 La stigmatisation

On l'a vu, les écrits soulignent l'importance et la lourdeur des conséquences associées à la stigmatisation des femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales, notamment et peut-être encore plus crument en Inde. L'étiquette de prostituée qu'elle porte dorénavant et la difficulté, voire l'impossibilité, de s'en départir est un défi de plus pour l'intervention. Ces femmes sont bannies à la fois de leur famille et de la société (Patkar et Patkar, 2000; Nair; 2004, MWCD, 2006).

Les femmes prostituées maintenant un contact avec leur famille lui cacheraient la réelle nature de leur travail. Elles ne peuvent la révéler, car elles seraient rejetées non seulement de leur famille, mais également par la communauté. C'est d'ailleurs de cette façon que les filles du *stand à rickshaws* ont agi avec nous puisqu'une seule a admis se prostituer. Elles soutiennent qu'elles occupent d'autres types d'emplois. C'est aussi ce qu'affirme Raju :

They have to hide their identity. These women hide their identity to their families. They say : " I've been working in a hospital as a nurse" or "I've been working in an organization as a social worker". They can't say anything, because their social recognition is not good. So they hide their identities, they can't say that they are involved in prostitution so they hide their identity. If somebody knows, then their social recognition is not good among their family members or their neighbours. (Raju, DSSRF)

Ranjhana mentionne d'ailleurs que c'est ce qu'elle fait : elle cache à ses frères et sœurs, qui sont restés dans leur village natal, qu'à Varanasi elle se prostitue. Autrement elle aurait des problèmes dit-elle. Il faut éviter que cela se sache, assure-t-elle. Ranjhana raconte :

It will be a problem if they (family members) know what kind of work I do. This kind of work is always done secretly. (Ranjhana, 21 ans)

Les femmes rencontrées ayant démenti qu'elles se prostituent vont même jusqu'à nier avoir des contacts avec des femmes ayant de telles activités. Ainsi, elles ne pouvaient pas nous parler de la prostitution des autres femmes puisqu'elles ne fréquentent pas ces personnes, qui sont d'ailleurs de mauvaises personnes. À cela Amma ajoute qu'il arrive, à sa sœur et à elle de voir, et elle précise de façon accidentelle, des prostituées lorsqu'elles vont se chercher de la nourriture :

Some are good some are bad (girls). Bad girls usually they stand on the road and call the man near them. Actually, we go to bring our food so incidentally we see them. (Amma, 14 ans)

Les organismes Odanadi et Prerana soulignent à cet égard l'importance de travailler à la fois sur la perception et l'acceptation de soi avec les prostituées. Ils ajoutent qu'il faut sensibiliser et éduquer la population dans le but de contrer la stigmatisation (Patkar et Patkar, 2000 ; Sen, 2006). La manière de s'y prendre ne paraît toutefois pas aller de soi.

Raju tient un discours plutôt défaitiste sur la réhabilitation des femmes prostituées. Pour lui, s'adonner à la prostitution, ne serait-ce qu'une fois, est une fois de trop. Il est déjà trop tard, la vie de cette femme prendra inévitablement une autre tournure. Une femme qui s'adonne à la prostitution devient un élément pernicieux de la société et le restera. Selon Raju, elle ne pourra pas s'en sortir puisqu'elle ne sera jamais acceptée par la communauté. D'ailleurs, la réhabilitation des femmes prostituées ne fait pas partie de son programme ; il les guide plutôt au quotidien. Ses propos sont les suivants :

If one girl comes to this profession (prostitution), once only, so their life is banned. [...] In my opinion, which is a possible opinion, if one woman comes into this business she's in the vicious side. She can't come out of this situation. They can not come to the social milieu, because no one will accept them. [...] That's not in our program (rehabilitation). And we can not rehabilitate them. (Raju, DSSRF)

Par conséquent, la réhabilitation impliquerait changer complètement les prostituées de milieu, c'est-à-dire les amener à un endroit où elles ne sont pas connues. Réintégrer leur famille, pour peu que cela soit possible, peut être risqué pour celles qui font partie d'un réseau organisé. La réhabilitation demande des ressources et des efforts non négligeables. C'est l'avis que partagent Émilie et Raju :

Tout est possible, mais c'est très difficile, très difficile (Émilie, intervenante).

If I take these women from this place very confidentially so they can rehabilitated. But it needs lots of efforts. We have to put a lot of efforts. (Raju, DSSRF)

Agir au quotidien et appliquer une approche de réduction des méfaits paraît un mode d'intervention plus facilement envisageable en regard de la réalité des prostituées de la gare.

3.4.5 Vers une approche de réduction des méfaits?

La DSSRF utilise déjà ce type d'intervention auprès des prostituées de la gare. Raju nomme d'ailleurs ses intervenants des conseillers. Ils offrent des interventions ponctuelles aux femmes concernant différents éléments de leur quotidien visant ainsi le soulagement de certains maux, par exemple au plan de la santé. Les interventions ont également un but préventif, notamment en ce qui concerne les infections transmises sexuellement. Raju résume les interventions de la DSSRF auprès des femmes se livrant à des activités sexuelles contre rémunération :

As I told you, we counsel for safe sex, for a better health, for a better protection, for their...[...] In the program we are counselling them for the use of condom, we are counselling them for the identification of the diseases, we are counselling them for treatments, we are counselling them to dig different issue. (Raju, DSSRF)

Ce type d'interventions présente aussi des défis. Si l'éducation sexuelle visant notamment la protection contre maladies transmises sexuellement est relativement aisée pour la DSSRF, il en va autrement pour Émilie. Raju mentionne qu'après avoir été témoins du dépérissement et de la mort de deux prostituées atteintes du VIH/SIDA, les autres femmes ont été ébranlées et auraient compris qu'elles doivent utiliser le condom pour ne pas se retrouver dans un tel état. Il ajoute qu'il faut par contre s'assurer d'un enseignement continué quant aux dangers des maladies transmises sexuellement et à l'importance du port du condom pour s'en protéger, puisqu'il y a constamment de nouvelles femmes qui arrivent à la gare et se prostituent. Raju raconte :

They use condom. They got aware about HIV and AIDS when they start the use of condom because when we took them to tests for HIV positive two women were infected with HIV and after some time they past away. So after knowing all these and after watching the state of these two women the others were scared and then they started to use the condom. But there are new women still coming there, and the new women are not well aware of HIV and other things. So there is a need of constant counselling to aware about HIV. (Raju, DSSRF)

L'expérience d'Émilie est pratiquement à l'opposée de celle de Raju puisqu'elle n'est pas encore parvenue à ce que les femmes du *stand à rickshaws* utilisent des préservatifs. Elles n'en veulent pas, entre autres parce qu'elles ne comprennent pas les enjeux liés à une sexualité non protégée. Émilie a essayé de leur expliquer comment utiliser le condom et les risques qu'elles encourent si elles ont des relations sexuelles non protégées, mais sans succès. Le corps humain, son fonctionnement, comment nous pouvons attraper des maladies et comment les éviter sont des notions totalement abstraites pour ces femmes. Elles ont plutôt confié à Émilie qu'elles se fient à l'apparence des hommes pour savoir s'ils sont malades ou non :

Les filles, moi ce qu'elles m'avaient dit aussi quand je leur avais demandé comment qu'elles se protégeaient, parce qu'on avait parlé du SIDA, pis je leur ai dit : « le SIDA c'est dangereux, pis comment vous faites pour vous protéger? » Pis je disais : « est-ce t'as des condoms, est-ce que vous en voulez? » J'ai des centaines de condoms chez moi depuis un an et demi, mais elles en prennent pas, parce qu'elles les utiliseront pas. Elles les veulent même pas. T'as beau leur expliquer on met ça comme ça, y'arriveront pas à les utiliser. Pis comment elles disaient qu'elles se protègent? C'est qu'elles regardent si le gars a l'air malade. Pis c'est ça. J'essayais de leur dire que le SIDA, c'est pas écrit dans le front. Mais euh, on part de loin. [...] En Inde, les filles, ben essaie de leur dire que le SIDA ça se voit pas. Elles savent même pas c'est quoi un cycle menstruel, y savent même pas c'est quoi une étoile. Une fois, j'essayais de leur expliquer, on voyait des planètes dans le ciel. Elles savent pas c'est quoi une planète, elles savent pas c'est quoi un pays, elles savent pas que la terre est ronde, elles comprennent pas, elles savent pas c'est quoi. Faque avec leur corps... Essayer d'expliquer le condom pis tout ça... C'est ben plus facile pour eux autres de dire : « je vais faire une puja (prière) avant pour me protéger ». Pour eux, ça ça a du sens. (Émilie, intervenante)

Le Dr Jaiswal tient les mêmes propos que Émilie, à savoir que les femmes de la gare n'utilisent pas le condom. Il avait mis à leur disposition un kiosque pour leur fournir des préservatifs, mais elles n'en ont jamais demandé.

Le discours des trois intervenants se rejoint par contre concernant la résistance des hommes, c'est-à-dire, des clients à porter le condom. Ils s'entendent effectivement pour dire que si l'homme ne veut pas utiliser de préservatif, les femmes vont se soumettre à sa demande, puisque, encore une fois, elles restent subordonnées aux hommes. Cette attitude laisse entendre que les prostituées choisissent de s'exposer à des risques plutôt que de perdre un client. Raju ajoute que des hommes vont jusqu'à les forcer pour avoir des activités sexuelles non protégées. Voici ce que les trois intervenants rencontrés en disent :

Sometimes customers force that they do not to use condom, they sometimes want natural kind of sex, anal sex, oral sex kind of things (Raju, DSSRF).

They use nothing. No condom because customers don't like, so they do not force. (Dr Jaiswal)

Le condom, c'est super difficile en Inde partout parce que, là encore, c'est le gars qui domine. Tu ne peux pas imposer une mesure de protection au gars, faut que ça vienne du gars. Tu peux lui dire : « voudrais-tu? » À la limite... Mais oublie ça. (Émilie, intervenante)

De façon plus générale, le Dr Jaiswal et Émilie se disent en faveur d'une aide ponctuelle en vue de soulager les femmes de la gare dans leur quotidien. La réponse aux besoins essentiels est visée par les interventions tout en leur permettant de rester dans leur milieu de vie. L'expérience à la gare du Dr Jaiswal l'a encouragé à vouloir mettre sur pieds un centre ouvert. Ce serait un endroit où elles pourraient aller et venir à leur guise et dans lequel serait mis à leur disposition de la nourriture, où elles pourraient obtenir soins de santé, une certaine forme d'éducation et y laisser leurs enfants. Le Dr Jaiswal explique son projet :

I have been working here for three years. Really, I still can not say what the best way to clean the train station is. But we are trying something. I want to open an open center home. The open center home is not for the restrictions that means they can come and go back. Food would also be provided. This is my plan and so I am searching for support. Open shelter home provides food, education and health going and especially crèche. (Dr Jaiswal)

Émilie a des idées semblables à celles du Dr Jaiswal, mais elle pousse ses réflexions plus loin en tentant de mesurer les impacts positifs que peut avoir une aide ponctuelle. Elle estime, par exemple, qu'offrir les trois repas quotidiens, attirerait les gens et qu'il sera ainsi plus aisé d'établir une relation et que la consommation de drogues pourrait être diminuée puisque la faim serait moins présente. De plus, les parents étant généralement avec leurs enfants à l'heure des repas, cela pourrait faire en sorte que, trois fois par jour, ils s'en occupent. Pour Émilie il faudrait également que les femmes de la gare aient un endroit où elles peuvent dormir en toute quiétude, et ce, sans qu'elles aient à payer quiconque pour l'obtenir. De cette façon, elles auraient moins d'obligations financières et pourraient, par conséquent, moins travailler. L'objectif ultime serait de diminuer leurs préoccupations quotidiennes pour qu'elles soient en mesure de réfléchir plus loin qu'à leur survie dans l'immédiat. Ce serait le premier pas en vue d'interventions ayant une visée de réhabilitation. Émilie précise sa pensée :

Comblent les besoins vitaux. Comme ça on pourrait donner trois repas par jour, avoir un budget pour qu'il y ait quelqu'un qui vienne faire la popote : le matin qui amène le chai (thé) avec le pain, le midi un repas pis le soir un repas. Déjà tu vas amener des gens, déjà tu vas réduire la quantité de drogues parce que, vu qu'ils vont avoir moins faim, ils pensent moins à la dose. Quand ils sont là pour manger tout ça, ils sont là avec les enfants et y'en prennent soin. Ensuite ça serait de pouvoir avoir avec les autorités une zone où elles peuvent dormir en sécurité à la gare. Pis si tu les nourris, si tu leur trouves une place où coucher où c'est sécuritaire, ça veut dire qu'elles ont pas besoin de payer nécessairement de bakchich pis ça veut dire qu'elles ont pas besoin de trop travailler comme prostituées. Pis là après ça serait peut-être que bon... tu peux les mettre dans un état où sont moins en « survie » parce que, bon, tu les nourris pis elles dorment, elles ont un repos. Pis à partir de là ça serait de voir bon, o.k. la « survie » diminue, t'es en train de vivre, qu'est-ce que tu veux? (Émilie, intervenante)

Ce type d'intervention va dans le même sens que celle offerte par Prerana, qui assure la réponse aux besoins de tous les jours. Cet organisme a également une vision du « au jour le jour », et adapte quotidiennement ses interventions aux besoins exprimés par les femmes (Patkar et Patkar, 2000).

Il s'agit de beaux projets, mais avant même leur mise en œuvre des obstacles sont identifiables, surtout en regard de celui d'Émilie. Les maris, qu'en diront-ils? Ils vivent eux aussi de la prostitution de leur femme, notamment pour assurer leur consommation de stupéfiants qui est plus importante et de nature différente de celle des femmes. Il y a également lieu de douter de la coopération des policiers, compte tenu de leur participation au maintien du phénomène de l'exploitation sexuelle à des fins commerciales. On l'a vu dans la recension des écrits et dans notre étude, ils ont tendance à en tirer profit plutôt que d'appliquer la loi pour venir en aide aux victimes (Debabrata, 1997 ; Sleightholme et Sinha; 2002). Si les filles dorment dans un lieu protégé et qu'elles travaillent moins, les policiers perdent à la fois de l'argent ainsi que les plaisirs qu'ils s'octroient. Ils sont par conséquent perdants. Émilie exprime son point de vue à ce sujet :

C'est qu'en même temps aussi, si t'es nourri, pis t'es fais dormir, pis qu'elles ont pu besoin d'autant travailler pis que la nuit les policiers peuvent pu aller les chercher ben les policiers ça veut dire qu'ils se font moins de cut sur le fric qu'ils se faisaient avant. Puis ça veut dire aussi que ben le soir ils peuvent pu aller baiser des filles comme ils veulent, ils seront pas contents. (Émilie, intervenante)

Le Dr Jaiswal appréhende lui aussi le manque de collaboration des policiers. L'absence de celle-ci nuit grandement aux interventions. Il rapporte d'ailleurs des conflits entre ONG et policiers :

It (help) is not possible without protection, without police respect. We never have the support of the police and many times the police has been fighting with NGO people. (Dr Jaiswal)

La DSSRF a d'ailleurs déjà commencé à intervenir auprès des policiers, notamment dans un but éducatif, tout comme le fait Odanadi (Sen, 2006). Raju mentionne que l'éducation des policiers qui sont sur le terrain ne paraît toutefois pas fonctionner puisqu'il ne constate aucun changement dans leurs comportements à l'égard des femmes prostituées. Elle aurait par contre plus d'impact lorsqu'elle s'adresse aux inspecteurs. Raju explique :

There are different workshops for the police for good behaviour. But never at the lower level, it is only helpful at inspector level because at lower level, it doesn't work. (Raju, DSSRF)

La DSSRF intervient également auprès des enfants des femmes prostituées de la gare. Ses interventions concernent principalement l'éducation de leurs enfants qui est un enjeu dans la prévention de l'exploitation sexuelle.

3.4.6 L'impact de l'intervention auprès des enfants

Si les femmes de la gare n'ont pas voulu s'installer à la maison Disha, elles ont par contre accepté d'y envoyer leurs filles. Nous pouvons donc supposer qu'elles souhaitent un avenir différent du leur pour celles-ci et qu'elles sont en mesure de réaliser que la maison Disha est une opportunité à leur offrir.

Il semble que les interventions faites auprès des fillettes de la maison Disha ont des conséquences positives pour les mères. Au départ, Émilie estimait que ces répercussions se ressentiraient davantage lorsque les fillettes sortiraient de la maison avec une éducation en mains favorisant les possibilités d'occuper un emploi et, par conséquent, un toit sous lequel la fillette, devenue adulte, pourrait accueillir sa mère. Émilie explique :

Elles sont capables de le voir (l'avenir) pour leurs enfants, pis y'essayent, y'espèrent mieux pour l'enfant. Mais en même temps les mères aussi, elles voient la possibilité de leur fille. Vu que la famille est toute ensemble, elles se disent : « si ma fille va à l'école, pis elle a une job pis elle a un appart, je vais pouvoir vivre avec elle moi, je serai pu dans la rue ». (Émilie, intervenante)

Il est par contre déjà possible de constater des effets positifs de l'hébergement des fillettes à la maison Disha, non seulement chez les mères, mais aussi chez les pères. Il faut préciser que la maison n'est ouverte que depuis le mois de mars 2009. Grâce à son intervention, un couple a pu se trouver un petit logis, soulagé financièrement de ne plus avoir la charge de leurs trois filles accueillies à la ressource. Émilie constate :

Ça aide les parents oui. Ben y'a des parents, qui se sont trouvé un appartement. Trois bouches de moins à nourrir, ils se sont trouvés un appart. La chambre est grosse comme ton lit, mais ils peuvent dormir, y'ont un toit, y peuvent cuisiner. Ça a un impact sur toute la famille.
(Émilie, intervenante)

Émilie est également témoin du changement dans la relation entre Shanti et sa mère, au départ pratiquement inexistante. Shanti devient quelqu'un d'important aux yeux de sa mère, elle qui s'en occupait à peine. Elle reçoit une instruction, ne consomme plus, sourit et s'embellit de jour en jour. Sa mère en est consciente et en ressent une fierté. Émilie raconte :

Avec la mère de Shanti, en fait, la relation se développe depuis que Shanti est pu là, pis elle est de moins en moins à la gare d'ailleurs, de moins en moins à la gare. Tsé, la dernière fois que Shanti est allée en vacances, son père adoptif a dit à la mère : « t'as le droit d'amener Shanti, mais tu l'amènes pas à la gare, tu l'amènes chez ta cousine », parce qu'y'a une cousine quelque part qui a un appart avec une p'tite chambre. Y'a dit : « tu l'amènes pas à la gare, elle ne vient plus à la gare, c'est pas une place pour elle ». Faque, sont en train de voir leur enfant plus comme quelque chose à protéger. Avant, écoutes, elle était toute seule Shanti toute la journée, pis veux veux pas sont en train de réaliser... Les parents, ça les aide. C'est ça qui est beau aussi, comment ça peut aider.

Si l'intervention auprès des enfants des prostituées a des bénéfices indirects et positifs chez celles-ci, il s'agit là d'une voie qui gagnerait à être explorée davantage.

En somme, l'intervention auprès des femmes prostituées de la gare n'est pas une tâche facile, qui irait de soi. Elle concerne plusieurs acteurs et doit cibler divers besoins ce que d'autres avant nous avaient déjà constaté (Patkar et Patkar, 2000 ; Sen, 2006).

CONCLUSION

Notre étude avait pour buts de connaître et analyser la trajectoire et l'expérience vécues par les femmes se livrant à des activités sexuelles à des fins commerciales à la gare de Varanasi et de s'attarder à leurs besoins afin d'améliorer l'aide qui leur est apportée. C'est en utilisant une approche qualitative et en s'intéressant au point de vue des filles et des femmes prostituées à la gare ainsi qu'à ceux des intervenants sociaux oeuvrant auprès d'elles que nous avons tenté de répondre à nos objectifs de recherche.

L'articulation du récit de leur vie et de leurs expériences quotidiennes a été une tâche ardue pour les femmes prostituées que nous avons rencontrées à la gare de Varanasi. On leur a demandé de partager à une étrangère, qu'elles connaissaient depuis à peine quelques mois, le parcours de vie difficile qui les a menées à vivre à la gare dans des conditions que l'on peut qualifier de misérables. L'exercice n'a pas donné exactement les résultats attendus. En fait, les entretiens réalisés n'ont pas atteint la profondeur d'introspection et d'analyse que nous aurions voulue. Le silence de ces jeunes femmes ne doit par contre pas être mésestimé. Il paraît plutôt révélateur. Constamment dans un état de survie, il est probable que ces femmes ne soient pas en mesure de prendre le recul et avoir le détachement nécessaire pour réfléchir à leur passé avant la gare, qui reste tout de même relativement récent, ainsi qu'à leur quotidien. L'envie de s'attarder à réfléchir sur leur vie passée et actuelle n'y est peut-être pas, peut-être préfèrent-elles plutôt en faire abstraction. La honte rattachée à ce qu'elles sont devenues et le désir de garder une certaine dignité ont pu les freiner dans les révélations que nous leur demandions de faire, car s'adonner à la prostitution est immoral et sale en Inde. De plus, il n'est pas habituel pour ces femmes de s'ouvrir et tenir ce genre de discours.

En nous adaptant méthodologiquement, nous avons néanmoins été en mesure d'atteindre nos objectifs de recherche. Nous avons en effet choisi d'utiliser les entretiens réalisés avec les intervenants comme matériel principal d'analyse et d'illustrer leurs propos à l'aide des entrevues faites avec les femmes prostituées et nos observations.

Les grandes lignes des trajectoires de prostituées à la gare de Varanasi ont ainsi pu être tracées. L'analyse de leur quotidien et l'identification de leurs besoins en matière d'interventions ont également été possibles. Ces éléments mériteraient par contre d'être investis plus en profondeur et davantage à partir du point de vue des femmes, tel que nous l'avions prévu au départ. Les paragraphes qui suivent présentent les principaux constats de notre recherche.

Les cheminements des femmes rencontrées se rejoignent sur plusieurs plans. Elles proviennent toutes de milieux socioéconomiquement défavorisés et ont grandi au sein de familles dysfonctionnelles. La toxicomanie des parents a souvent été rapportée, de même que des comportements violents à leur égard. Aucune d'entre elles n'a fréquenté les bancs d'école. Elles sont par conséquent totalement illettrées. À défaut de pouvoir aller à l'école, certaines ont mentionné devoir contribuer au revenu familial en mendiant ou en vendant des cartes postales, par exemple. Puis, un événement particulier a provoqué le départ du domicile familial. Certaines l'ont fui, d'autres ont été abandonnées. Le train étant la façon privilégiée et la plus facile de se déplacer en Inde explique en partie qu'elles se retrouvent alors dans une gare. C'est également un endroit adopté par des milliers de sans-abris pour y élire domicile. Ces informations permettent de statuer que les jeunes femmes que nous avons côtoyées à la gare durant notre séjour à Varanasi ne sont pas des victimes de trafic humain. Elles s'y sont retrouvées parce qu'elles n'avaient plus d'endroit où aller. Elles ont toutefois des histoires familiales similaires aux filles et femmes victimes de trafic. Cette vulnérabilité, qu'elles partagent, les expose à des situations d'exploitation, notamment sexuelle.

Les résultats et analyses obtenus concernant les premiers jours à la gare, le passage vers la prostitution et les aléas de la vie à cet endroit, notamment pour les femmes, sont des aspects n'ayant pas été abordés dans les recherches répertoriées qui se sont davantage attardées aux femmes en situation d'exploitation sexuelle à l'intérieur d'un bordel. Notre étude se faisait donc pionnière à cet égard.

L'analyse des entretiens réalisés avec les intervenants a fait ressortir qu'il est impensable pour les jeunes femmes de survivre à la gare sans se prostituer. C'est souvent seules, dans un état psychologique précaire et sans le sou, qu'elles y arrivent. Les possibilités de revenu n'y sont pas légion et la concurrence y est forte. Elles se tournent rapidement vers la prostitution comme moyen de subsistance.

La menace du viol guette quotidiennement les filles et femmes vivant à la gare. Les policiers qui abusent de leur pouvoir, les hommes souvent intoxiqués qui les fréquentent et possiblement la mafia constituent cette menace. Il semblerait qu'elles en viennent alors à se donner un titre de prostituée pour se protéger et regagner, du moins de l'extérieur, une forme de pouvoir. Elles reprennent ainsi le contrôle de leur corps en imposant un tarif aux hommes désirant avoir des relations sexuelles avec elles. Dans ces circonstances, la prostitution devient une option de survie.

Il appert également que certaines personnes, en apparence des alliées, repèrent les nouvelles venues pour surnoisement les amener à se prostituer et en retirer un revenu. Rappelons qu'à leur arrivée à la gare elles sont vulnérables et les dangers sont imminents. La protection et le support offerts paraissent donc intéressants.

Le mariage est quasi fondamental en Inde et permet à la femme d'acquérir un certain statut, bien que le mari conserve un rôle dominant (HDRN et UNDP-TAHA, 2006 ; Karlekar, 2008). Il en va de même pour les femmes résidant à la gare. La protection d'un homme, en l'occurrence un mari, est également souhaitable. Une femme seule n'appartient à aucun homme. Elle est donc à la portée de tous les hommes et s'expose par conséquent au harcèlement et à l'exploitation sexuels (Sleightholme et Sinha, 1996). La protection du mari semble toutefois avoir des limites dans le cas des femmes que nous avons interviewées puisqu'elles sont tout de même régulièrement victimes de viol. Les policiers eux-mêmes n'hésiteraient pas à leur soutirer des faveurs sexuelles, parfois pendant toute une nuit.

Cette situation s'explique par le pouvoir qu'ils ont sur les itinérants de la gare. Puisqu'ils les tolèrent en les laissant y habiter, ils se permettent de récolter certains dus. De plus, nous l'avons appris en entrevue et nos observations l'ont confirmé, les maris des prostituées rencontrées présentent d'importants problèmes de consommation de stupéfiants, notamment d'héroïne. Leur vigilance en est donc grandement affectée. Tout porte également à croire que le mari joue un double rôle en agissant à titre de proxénète pour sa femme. Il récolte alors une part des profits et peut ainsi assouvir ses besoins de consommation.

Dans le débat faisant de la prostitution 'un métier comme un autre' ou une forme d'exploitation sexuelle, il nous paraît facile de trancher en regard des conditions d'exercice d'activités sexuelles à des fins commerciales telles qu'elles se pratiquent à la gare de Varanasi. Nous sommes clairement d'avis que les femmes que nous avons côtoyées sont des victimes l'exploitation sexuelle à des fins commerciales. Tel qu'il a été vu dans la recension d'écrits, il y a exploitation sexuelle à des fins commerciales lorsque « a woman or a child is sexually exploited and any person gains out of the same » (Nair, 2007 :8). Dans le cas des femmes rencontrées, plus d'une personne peut effectivement tirer profit de leur prostitution à savoir : leur mari, la police, leur proxénète ou la mafia.

La sécurité des femmes se prostituant à la gare est constamment menacée. Elles sont exposées à de multiples dangers. L'offre de services se fait à l'extérieur, sans un filtre préalable dans le choix des clients, qui peuvent d'ailleurs être intoxiqués. Le travail en soi est réalisé sur les rails de chemin de fer ou d'autres endroits retirés et à l'abri des regards. La prostitution a principalement lieu le soir, mais certaines femmes s'y adonnent à l'arrière des salles de cinéma durant le jour. Enfin, si la plupart des filles commencent à se prostituer relativement jeunes (autour de quatorze ans) leur « carrière » ne s'étend ordinairement pas au-delà de leur quarante ans. À cet âge, elles n'intéressent plus les clients qui préfèrent les filles plus jeunes. Certaines de ces femmes se tournent alors vers une « carrière » de proxénète pour leur propre compte ou celui d'une tierce personne.

Vivre à la gare est dur. Ceux qui y habitent sont en constant état de survie et extrêmement vulnérables. La gare est peuplée d'individus démunis et aux prises avec des problèmes de toxicomanie. Celle-ci est marquée par un usage d'héroïne par les hommes, d'alcool et de décapant par les femmes ainsi que de décapant par les enfants. Hommes et femmes chiquent le *paan* (noix de bétel) et le tabac qui agissent à la fois comme stimulant et coupe-faim. Chaque jour réserve ses surprises que ce soit concernant les revenus incertains de la journée, la sécurité physique, les aléas de la température ou encore les altercations éclatant entre les résidents de la gare. Ceux-ci s'installent d'ailleurs surtout en groupe; reflétant ainsi le fait que la proximité est fréquente en Inde et que la communauté permet l'entraide ainsi que davantage de protection.

En dehors de la prostitution, les femmes que nous avons rencontrées s'adonnent quotidiennement à diverses tâches faisant preuve de débrouillardise compte tenu des conditions précaires dans lesquelles elles vivent. Mais, comme elles habitent dans un lieu public, il semble bien qu'une redevance doive être versée à la fois à la police et à la mafia, afin de gagner la paix.

Les besoins en matière d'intervention auprès des femmes prostituées de la gare sont importants et touchent une multitude de sphères, à savoir : la situation d'exploitation sexuelle, le milieu de vie non sécuritaire, la toxicomanie, le travail, la santé et la satisfaction des besoins essentiels. L'intervention se heurte cependant à plusieurs obstacles intrinsèques aux femmes, mais également culturels et contextuels.

Il faut tout d'abord être en mesure d'établir une relation de confiance avec ces femmes, ce qui peut s'échelonner sur une longue période de temps. Compte tenu de leur vécu et des gens qui les ont floués tout au long de leur parcours, elles restent méfiantes. Ensuite, leur offrir un autre milieu de vie, en les hébergeant dans une maison conçue pour elles, conduit à un échec.

Nous avons plusieurs hypothèses pour l'expliquer : la crainte de l'inconnu, la difficulté d'envisager un avenir différent, le fait de devoir quitter son mari (une femme seule est mal perçue par la société indienne et les femmes, même mal mariées, développent tout de même un certain attachement à leur mari), la perte du peu de liberté qui leur reste et les rumeurs négatives concernant les maisons de réhabilitation. L'idée d'offrir une alternative de travail a aussi échoué. Les femmes n'ont, d'une part, aucune éducation et, d'autre part, ne montrent pas d'intérêt à l'apprentissage d'un métier. Elles ne semblent pas avoir la patience ni la persévérance pour faire un tel apprentissage et préféreraient l'argent facile et rapide obtenu par la prostitution, malgré les conséquences négatives qui s'y rattachent. Certaines femmes ont pourtant participé aux travaux de réfection de la gare, un travail exigeant physiquement et faiblement payé, ce qui laisse perplexe. Il y a là une avenue à explorer plus avant. Comment faire pour réussir une intégration de ces femmes sur le marché du travail? Il s'agirait probablement de la première étape vers un changement de vie plus étendu.

Les acteurs impliqués dans la prostitution que ce soit la police, la mafia ou les proxénètes, ont aussi tout intérêt à faire entrave à l'intervention qui leur causerait des pertes de profits.

Enfin, un élément non négligeable qui entrave la réhabilitation des prostituées réside dans la stigmatisation dont elles sont objet. S'adonner à la prostitution, même une seule fois, signifie entacher sa réputation, son honneur et celui de sa famille ainsi que s'exposer au rejet de la société. Elles-mêmes ressentent de la honte. Pour se départir de cette étiquette, il faudrait qu'elles s'exilent à nouveau et s'installent à un endroit où elles ne pourraient être reconnues, ce qui demande des efforts et des ressources considérables. Il faudra effectivement les guider à travers cette démarche et leur apporter l'aide ainsi que le support nécessaires à la réussite de celle-ci.

À la suite de nos analyses, deux pistes d'intervention paraissent intéressantes : une approche de réduction des méfaits ainsi que la prévention. Pour ce qui est de la réduction des méfaits, nous pensons qu'il pourrait être bénéfique de pouvoir assurer la satisfaction des besoins de base des prostituées, notamment se nourrir et se trouver en sécurité. Il serait pour cela nécessaire d'avoir un centre où ces femmes peuvent se retrouver entre elles et avec leurs enfants, y venir à leur guise, selon leur humeur et leurs besoins. Elles pourraient profiter de repas, en les impliquant dans la préparation de ceux-ci, de tranquillité, de sécurité et de la présence d'intervenants pour de l'aide ponctuelle et éventuellement à plus long terme. Un tel centre devrait également veiller à leur permettre de se réaliser et se valoriser dans différentes sphères de leur vie, dans un but d'*empowerment*. Nous croyons que l'adoption d'une approche de réduction des méfaits permettrait d'atténuer certains soucis du quotidien et, par conséquent, de diminuer la nécessité de se prostituer pour parvenir à leurs fins. En ayant l'esprit plus tranquille, ces femmes pourraient davantage penser à envisager un avenir différent.

En ce qui concerne la prévention, elle pourrait agir de deux façons. Elle permet tout d'abord d'éviter que des fillettes se retrouvent en situation d'exploitation sexuelle. Elle aurait également un effet de ricochet chez les mères. N'ayant plus à subvenir aux besoins de leur(s) fille(s), leur charge financière s'en trouve diminuée, et elles pourraient être en mesure de répondre plus adéquatement à leurs propres besoins. De plus, il semble que la relation mère-fille évolue de façon positive. Les mères sont fières de leur fille qui va à l'école et s'assure ainsi un avenir meilleur. Elles en retirent par conséquent une forme de valorisation, un élément intéressant dans le travail sur l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes. Elles ont également espoir d'être prises en charge par leur fille lorsqu'elle sera en mesure de le faire. Bien que nous ayons été en mesure de constater, chez les mères, des effets indirects positifs des interventions préventives s'adressant à leurs filles, il est encore trop tôt pour en tirer des conclusions solides, l'initiative qui en est à la base existe depuis moins d'une année. Il serait nécessaire d'étudier les répercussions de la prise en charge des enfants, dans un but préventif, chez les mères se trouvant déjà dans une situation d'exploitation sexuelle afin de faire des propositions d'intervention adaptées.

L'intervention devrait aussi comporter un volet d'éducation et de sensibilisation s'adressant aux policiers et à la communauté, afin de diminuer l'abus de pouvoir ainsi que la ségrégation dont ces femmes sont victimes.

Intervenir auprès des filles et des femmes victimes d'exploitation sexuelle est un travail complexe en raison des multiples facettes et acteurs qui devraient être impliqués. Nous pensons également que les bénéficiaires de l'aide apportée se feraient ressentir après une certaine période de temps. La patience est de rigueur compte tenu de l'ensemble des besoins qu'elles présentent et du contexte dans lequel s'inscrivent les interventions. Les filles et femmes doivent d'abord apprivoiser les ressources offertes et l'aide apportée pour pouvoir, au fil du temps, constater les bienfaits de ces dernières. Espérer des changements drastiques et immédiats tient de l'utopie. Il s'agit d'ailleurs du propre de l'approche de la réduction des méfaits que de compter sur un changement qui se produit petit à petit, mais devenant de plus en plus durable.

Pour des recherches futures, il serait pertinent de mettre en place des projets pilotes d'interventions qui répondent aux caractéristiques que nous venons d'énoncer, et d'évaluer l'utilisation des services offerts et leurs impacts chez les filles et femmes victimes d'exploitation sexuelle.

Nous croyons qu'il est encore nécessaire de s'attarder au point de vue des filles et des femmes victimes d'exploitation sexuelle concernant leurs expériences au quotidien ainsi que les orientations à prendre en matière d'intervention leur permettant de sortir de cette situation. Pour ce faire, des ajustements méthodologiques sont à considérer. Une présence prolongée du chercheur auprès des prostituées est un élément incontournable. Cinq mois n'ont pas été suffisants pour nous. Les entrevues devraient prendre une allure encore plus informelle et être réalisées sans interprète. La collecte d'information pourrait se faire tranquillement au fil des jours, des humeurs et des aléas de la journée. On l'a vu, il est difficile pour ces femmes de maintenir leur attention dans le cadre d'un échange continu. En somme, les expériences des victimes d'exploitation sexuelle et les formes d'intervention à privilégier méritent d'être davantage explorées par la recherche.

BIBLIOGRAPHIE

- Aldeghe, I., Clarac, M. & Charraud, A. (1992). *Vécu et devenir des chômeurs de longue durée*. Paris : La Documentation française.
- Banerjee, K. (1999). Gender Stratification and the Contemporary Marriage Market in India. *Journal of Family Issues*, 20 (5), 648-676.
- Banerji, R. (2008). *Sex and Power, Defining History, Shaping Societies*. New Delhi: Penguin Books.
- Bates, K. (2006). Du texte au sujet en action : les défis de l'accès à la justice en Inde. *Cahiers d'anthropologie du droit*, E. Le Roy (ed), 75-91.
- Bharat, S., Aggleton P. & Tyrer P. (2001). *India: HIV and AIDS-related Discrimination, Stigmatization*. UNAIDS : Geneva.
- Blumer, H. (1986). *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*. Berkeley, California: University of California Press.
- Chathukulam J. & John, M.S. (2002). The Primacy of Gender in STD and HIV Prevention Programmes: The Case of Female Sex Workers of Kottayam, Kerala. *Indian Journal of Gender Studies*, 9, 183-202.
- Cornish, F. (2006). Challenging the Stigma of Sex Work in India : Material Context and Symbolic Change. *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 16, 462-471.
- Debrata, R. (1998). When Police Act as Pimp: Glimpses into Child Prostitution in India, *Manushi*, Issue 105, 27-31.
- End Child Prostitution, Child Pornography and Trafficking of Children for Sexual Purposes (ECPTA). (2008). *India*. Online CSEC Database. Récupéré le 18 octobre 2008 de http://www.ecpat.net/EI/Result_onlineDatabase.asp?country=76&CountryProfile=1,1,1&ProfileCommercial=1,1,1,1,1&ImplementActions=1,1,1,1,1,1,1&NationalPlans=1&organisationsWorking=1&selectedCategory=fact&display=country
- Fernandes, G. (2005). *Manual for Social Workers. Dealing With Child Victims of Trafficking and Commercial Sexual Exploitation*. Government of India, Ministry of Human Resource Development, Department of Women and Child Development.
- Fortin, M-F. (1996). *Le processus de la recherche : de la conception à la réalisation*. Montréal : Décarie Éditeur.

- Fergus, L. (2005). Trafficking in Women for Sexual Exploitation. *Briefing*, Australian Center for the Study of Sexual Assault, June (5) Récupéré le 9 juillet 2009 de http://www.aifs.gov.au/acssa/pubs/briefing/acssa_briefing5.pdf
- Gupta, R. (2008). *Training Manual for Prosecutors on Confronting Human Trafficking*. United Nations Office on Drugs and Crime. Regional Office for South East Asia.
- Harding, S (1987). *Feminism and Methodology. Social Science Issues*, Milton Keynes, Open University Press.
- Henschel, B. (2003). *The Assessment of Commercial Sexual Exploitation of Children: A Review of Methodologies*. Understanding Children's Work (UCW) Project: A joint initiative of the International Labour Organisation, UNICEF and the World Bank.
- HIV and Human Development Resource Network (HDRN) & United Nations Development Programme-TAHA (UNDP-TAHA). (2006). *Not Her Real Name, Reporting Trafficking in Persons, A Media Handbook*. HDNR.
- Jayasree, A.K. (2004). Searching for Justice for Body and Self in a Coercive Environment: Sex Work in Kerala, India. *Reproductive Health Matters*, 12(23), 58-67.
- John, M., Ravinder K., Palriwala, R., Saraswati R. & Alpana S. (2008). *Planning Families, Planning Gender: The Adverse Child Sex Ratio in Selected Districts of Madhya Pradesh, Rajasthan, Himachal Pradesh, Haryana, and Punjab*. ActionAid and International Research Development Center.
- Karlekar, M. (2008) Domestic Violence. In M.E. John (Ed.), *Women's Studies in India* (pp.241-248). New Delhi: Penguin Books.
- Khosla, R (2009). *Addressing Gender Concerns in India's Urban Renewal Mission*. [Rapport] Government of India and United Nations Development Programme (UNDP).
- Kombarakaran, F.A. (2004). Street children of Bombay : their stresses and strategies of coping. *Children and Youth Services Review*, 26, 853-871.
- Lofland, J. & Lofland, L.H (1995) *Analyzing social setting, a guide to qualitative observation and analysis*. California: Wadsworth Publishing Company.

- Manohar, Sujata (2002). Trafficking in Women and Girls. *Expert Group Meeting on Trafficking in women and girls*, Nov. 2002, Glen Cove, New York.
- Ministry of Woman and Child Development (MWCD). (2006). *Working Group on Development of Children for the Eleventh Five Year Plan (2007-2012) A Report*. Government of India.
- Ministry of Woman and Child Development (MWCD) & UNICEF. (2006). *Judicial Handbook on Combatting Trafficking of Women and Children for Commercial Sexual Exploitation*. Government of India.
- Misra, G., Mahal, A., Shah, R. (2000). Protecting the Rights of Sex Workers: The Indian Experience. *Health and Human Rights*, 5 (1), 88-115.
- Mitra, A. (2008). Implication of Declining Sex Ratio in India's Population. In M.E. John (Ed.), *Women's Studies in India* (pp.52-57). New Delhi: Penguin Books.
- Nair, P.M (2004). *A Report on Trafficking in Women and Children in India 2002-2003*. Institute of Social Sciences: New Delhi, National Human Rights Commission: New Delhi & UNIFEM: New Delhi.
- Nair, P.M. (2007) *Trafficking Women and Children For Sexual Exploitation, Handbook for Law Enforcement Agencies in India*. UNODC: New Delhi.
- O'Connor, M & Healy, G. (2006). *Les liens entre la prostitution et la traite sexuelle : Manuel pour comprendre*, Coalition Contre la Traite des Femmes (CATW) et le Lobby Européen des Femmes (LEF). Récupéré le 9 juillet 2009 de [http://action.web.ca/home/catw/attach/handbook %20fr.pdf](http://action.web.ca/home/catw/attach/handbook%20fr.pdf)
- Office des Nations Unies contre la drogue et le crime (ONUDC) (2006). *Référentiel d'aide à la lutte contre la traite des personnes*. Nations Unies : New York.
- Organisation des Nations Unies (ONU) (2008). *Rapport de L'Inde, Examen périodique universel*. Conseil des droits de l'homme : Genève.
- Peretz, H (1998). *Les méthodes en sociologie : L'observation*. Paris : Éditions La Découverte .
- Pires, A. P. (1997) *De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales*. dans J. Poupard, J-P.Deslauriers, L.Groulx, A.Laperrière, R.Mayer, A.Pirès (Eds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp.2-54), Boucherville: Gaetan Morin.

- Patkar, P. & Patkar, P. (2000). Consolidating Protection against Ever-escalating Violation: The Case of Prerana's Intervention for Protection of Rights of Victims of Commercial Sexual Exploitation in India, *Women in the Criminal Justice System: International Examples and National Responses*, European Institute for Crime Prevention and Control, affiliated with the United Nations, 36, 113-135.
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Dans J. Poupart, J-P. Deslauriers, L. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer, A. Pires. (Eds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp.173-209). Boucherville : Gaëtan Morin.
- SAARC Convention on Preventing and Combating Trafficking in Women and Children for Prostitution (1997). Récupéré le 9 juillet 2009 de <http://www.saarc-sec.org/userfiles/conv-trafficking.pdf>
- Sahni, R. & Shankar, V.K. (2008). Markets, Histories and Grass-root Evidences: Economics of Sex Work in India. In R. Sahni, V.K. Shankar & H. Apte (Eds.), *Prostitution and Beyond, An analysis of Sex Work in India*. (pp.169-194). New Delhi: Sage Publications.
- Sen, P. (2006). *Combatting Human Trafficking Through Social Policing*. Ashoka. Récupéré le 9 juillet 2009 de <http://ssrn.com/abstract=981487>
- Seshu, M. S. (2003). *Sex Work and HIV/AIDS: The Violence of Stigmatization*. Supporting Document UNAIDS Global Reference Group on HIV/AIDS and Human Rights, Second Meeting: Geneva.
- Seshu, M.S. (2008). Surfacing Voices from the Underground. In R. Sahni, V.K. Shankar & H. Apte (Eds.), *Prostitution and Beyond, An analysis of Sex Work in India*. (pp.195-203). New Delhi: Sage Publications.
- Sleightholme, C. & Sinha, I. (1996). *Guilty without Trial, Women in the Sex Trade in Calcutta*. Calcutta: Stree.
- Tesch, R. (1990). *Qualitative research: analysis types and software tools*. Bristol, Pa.: Falmer Press.
- Times of India (2009). Gender Equality Index : India lags. *The Times of India, Varanasi*. November 11th 2009.

United Nations Office on Drug and Crime (UNODC) & Ministry of Woman and Child Development MWCD (2008). *India Country Report To Prevent and Combat Trafficking and Commercial Sexual Exploitation of Women and Children*. World Congress III Against Sexual Exploitation of Children and Adolescents: Rio de Janeiro, Brazil.

UNODC (2009). *Global Report on Trafficking in Persons*. United Nations Global Initiative to Fight Human Trafficking (UN.GIFT).

World Health Organisation (WHO) (2007). *Country Health System Profile, India*. Regional Office of South-East Asia. WHO. Récupéré le 13 janvier 2009 de <http://www.searo.who.int/EN/Section313/Section1519.htm>

World Health Organisation (WHO). (2001) *STI/HIV Sex Work in Asia*. Regional Office for the Western Pacific. WHO.

Références législatives

Convention pour la répression de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui. (1949). Lake Success (New York), 21 mars 1950, récupéré le 11 juillet 2009 de <http://untreaty.un.org/French/TreatyEvent2001/19.htm>

Convention pour l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'encontre des femmes. Récupéré le 11 juillet 2009 de <http://www.un.org/womenwatch/daw/cedaw/text/fconvention.htm>

Immoral Traffic (Prevention) Act, revised 1990. Government of India.

Protocole additionnel à la Convention de l'ONU contre la criminalité transnationale organisée, visant à prévenir, réprimer et punir la traite des personnes, en particulier des femmes et des enfants. (2000). New York, 15 novembre 2000. Récupéré le 11 juillet 2009 de http://treaties.un.org/pages/ViewDetails.aspx?src=TREATY&mtdsg_no=XVIII-12-a&chapter=18&lang=fr

Sanyal, K. (2006) *Immoral Traffic (Amendment) Bill*. India Together. Récupéré le 9 août 2009 de <http://indiatgether.org/2006/oct3law-immoral.htm>

The Indian Penal Code, Ratanlal and Dhirajlal, Reprint 2000.

ANNEXE A

Fiches signalétiques

Fiche signalétique (prostituées)

Numéro d'entrevue :

Date :

Endroit :

Durée :

Données sociodémographiques

Date de naissance :

Âge :

Origine ethnique :

Si indienne, préciser la région d'origine :

État civil :

Nombre d'enfants :

Lieu de résidence (type d'habitation, avec qui) :

Famille d'origine

Décédé : mère :

père :

Occupation : mère

père :

Nombre d'enfants : sœurs :

frères :

Formation scolaire et professionnelle

Dernière année complétée à l'école :

Si emploi (autre que prostitution), revenu :

Emplois antérieurs (si oui, quoi) :

Prostitution

Âge du début :

Revenu :

Nombre moyen de clients par jour :

Consommation de stupéfiants?

Si oui, quoi?

Fiche signalétique (intervenants)

Numéro d'entrevue :

Date :

Endroit :

Durée :

Données sociodémographiques

Date de naissance :

Âge :

Origine ethnique :

Formation scolaire et professionnelle

Dernière année complétée à l'école :

Emploi actuel :

Emplois antérieurs (si oui, quoi) :

Intervention

Expériences de travail auprès de la population à l'étude et durée :

Nature des interventions réalisées à la gare :

ANNEXE B

Formulaire de consentement pour les intervenants

Formulaire de consentement

Titre de la recherche : Exploitation sexuelle à des fins commerciales en Inde : expériences de femmes prostituées à la gare de Varanasi

Chercheure : Marie-Pierre Gauthier, étudiante à la Maîtrise en criminologie, Université de Montréal

Directrice de recherche : Marie-Marthe Cousineau, professeure titulaire, École de criminologie, Université de Montréal.

A) Renseignements aux participants

1. Objectifs de la recherche

Cette recherche vise à mieux comprendre ce qui a conduit des femmes à être victimes d'exploitation sexuelle à des fins commerciales ainsi que leur quotidien au cœur de cette réalité. Elle a également comme objectif une connaissance plus approfondie des besoins de ces femmes en termes d'intervention.

2. Participation à la recherche

Votre participation à cette recherche consistera à rencontrer la chercheure pour une entrevue pouvant durer environ une heure trente. Le lieu et la date de celle-ci seront établis selon votre choix. Les sujets abordés au cours de cette entrevue seront d'abord votre perception des femmes victimes de l'exploitation sexuelle et leur parcours, puis nous discuterons des interventions nécessaires en fonction des besoins qu'elles présentent. Ces entrevues feront l'objet d'enregistrement audio, si vous y consentez.

3. Confidentialité

Seule la chercheure aura accès aux enregistrements. Un nom fictif sera attribué à chaque participant et la chercheure, uniquement, aura la liste des participants avec le nom leur ayant été attribué. Toutes les données seront détruites sept ans après la fin du projet.

4. Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, vous contribuerez à approfondir les connaissances sur l'expérience de vie ainsi que le quotidien des femmes victimes d'exploitation sexuelle en Inde. Cela permettra, entre autres, une meilleure compréhension de leurs besoins en termes d'intervention et à une éventuelle amélioration des services offerts à ces femmes. Ce projet ne comporte ni inconvénient ni bénéfice personnel pour les participants.

5. Droit de retrait

La participation à la présente recherche est entièrement volontaire. Chaque participant est libre de se retirer en tout temps, sans devoir justifier sa décision et sans préjudice. Vous pouvez aussi refuser de répondre à toute question selon votre jugement. Si vous désirez vous retirer de la recherche, vous n'avez qu'à m'en aviser verbalement. Nous veillerons ensuite à détruire l'enregistrement de l'entrevue.

B) Consentement

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

Après, réflexion je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Je consens à ce que les données recueillies dans le cadre de cette étude soient utilisées pour des projets subséquents de même nature, conditionnellement à leur approbation par un comité d'éthique de la recherche et dans le respect des mêmes principes de confidentialité et de protection des informations.

Oui Non

Signature : _____ Date : _____
Nom : _____ Prénom : _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature du chercheur : _____ Date : _____
Nom : _____ Prénom : _____

Pour toute question relative à la recherche, ou pour vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec Marie-Pierre Gauthier (chercheure) à l'adresse courriel suivante :

Toute plainte relative à votre participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone (514) 343-2100 (L'ombudsman accepte les appels à frais virés).

ANNEXE C

Verbatim pour le consentement des femmes et des filles prostituées

Est-ce que tu te souviens quand Émilie à expliquer pourquoi je venais à Varanasi vous rencontrer? Parce que au Canada je vais à l'école et je dois faire un gros travail. J'ai choisi de le faire sur ce que les filles font ici, à la gare, et comment elles sont arrivées ici. En faisant ce travail, je vais permettre à Émilie et d'autres personnes comme elle d'aider le mieux possible toi et les autres filles, et aussi à trouver des sous qu'elles puissent continuer.

Pour faire mon travail, j'aurais besoin de ton aide, mais seulement si tu en as envie. J'aimerais, si tu veux, que l'on parle ensemble de toi, de ta vie avant de travailler à la gare, de ce que tu y fais et de ce que tu crois que les filles ici ont besoin pour les aider. Émilie va aussi m'accompagner pendant cette rencontre qui va durer environ une heure. Si tu acceptes de le faire, je vais enregistrer ce que l'on va se dire, mais c'est seulement moi qui vais pouvoir écouter l'enregistrement et personne d'autre. On ne va pas dire ton nom. Je dois enregistrer notre rencontre parce que ça va être difficile pour moi de bien retenir ce que l'on va se dire.

S'il y a un sujet dont tu n'as pas envie de me parler ou si tu veux qu'on arrête la rencontre, tu n'as qu'à me le dire. Tu as le droit de vouloir arrêter quand tu veux et sans devoir m'expliquer pourquoi.

Est-ce que tu as des questions?

Est-ce que tu acceptes de participer à mon travail?

ANNEXE D

Plan de la gare de Varanasi

Plan de la gare de Varanasi

